





APHORISMES
DE
CHIRURGIE

D'HERMAN BOERHAAVE,

PROFESSEUR EN MEDECINE

En l'Université de Leyde.

Commentés par Monsieur VAN-SWIETEN,

Traduits de Latin en François.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

Chez P. G. CAVELIER, Libraire, rue
S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. LXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

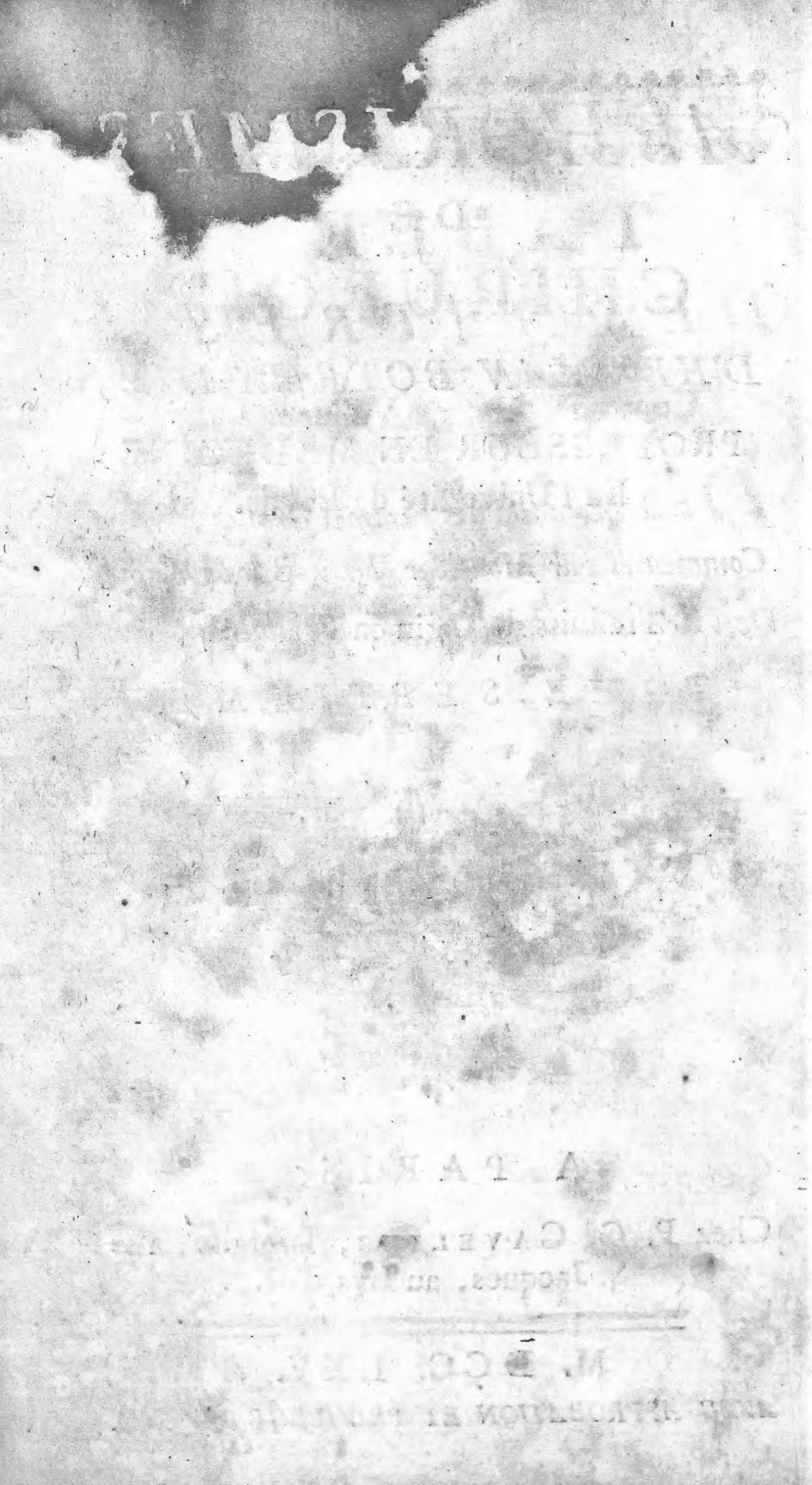




TABLE DES TITRES

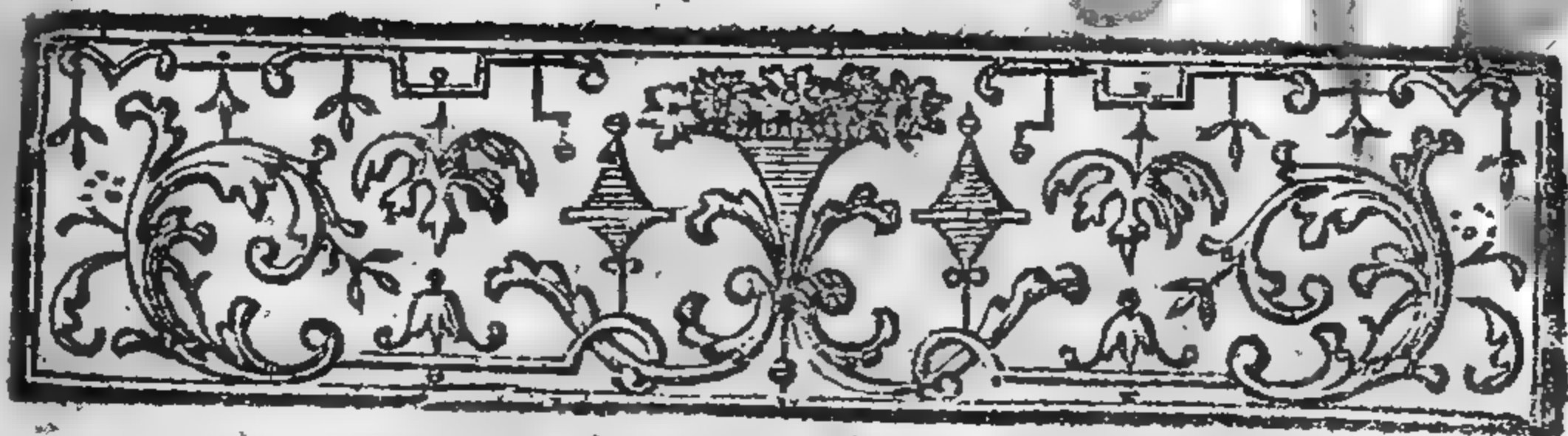
Contenus dans ce Volume.

*DES Maladies des Femmes Grosses ,
pag. 1*

De l'Accouchement difficile , pag. 205



APHORISMES.



APHORISMES DE CHIRURGIE

D'HERMAN BOERHAAVE,

Commentés par M. VAN-SWIETEN.

MALADIES DES FEMMES GROSSES.

§. 1293. *Dès qu'une Femme est Grosse, elle est affectée de plusieurs maux que la grossesse seule fait naître.*

L paroît clairement qu'il ne s'agit ici que des maladies dépendantes de la grossesse comme de leur cause, & non de celles qui, quoiqu'elles arrivent dans ce même temps, doivent leur origine à d'autres causes. En effet, les Femmes Grosses sont sujettes à toutes les maladies quelconques.

La Physiologie nous apprend qu'il
Tome VII,

A

se fait dans la matrice, les trompes & les ovaires, un changement considérable & subit dans le temps que la Femme excitée par la passion de Venus, reçoit la semence féconde du mâle, & conçoit (a). Plusieurs observations enseignent que les Femmes ont beaucoup plus de plaisir dans le coït, lorsqu'elles deviennent grosses. C'est pourquoi on croit, & avec raison, que ce changement dans les parties génitales de la Femme au temps de la conception, est plus grand, que lorsque la cohabitation n'est pas suivie de grossesse.

On a parlé ailleurs de cet empire admirable du régime, ainsi appelé par *Helmontius*, par lequel la matrice affectée même par une cause légère, peut troubler en diverses manières & extraordinairement les fonctions vitales, animales & naturelles. *Hippocrate* a déjà remarqué (b) qu'il arrive à peu-près la même chose dans le temps de la conception : voici ses propres termes : *Ceux qui sont bien instruits sur cette matière, savent très-bien que la femme,*

(a) Vid. Boerrhaav, Inst. Med. §. 668. & suiv.

(b) De Carnibus, Cap. viii. Charter. Tom. V. pag. 309,

§. 1293. *des Femmes Grosses.* 3

lorsqu'elle a conçu, ressent aussi-tôt un frissonnement, une chaleur & un grincement de dents; l'articulation & le reste du corps entrent en convulsion; l'engourdissement arrive à la matrice, ce qui arrive sur-tout aux Femmes qui sont pures. Par ce mot pures, il paroît qu'il entend celles qui sont saines, vives & amoureuses; celles dont la matrice est pure, & d'où il ne découle ni humeur muqueuse, ni ce qu'on appelle fleurs blanches. Car il ajoute aussi-tôt ce qui suit: Mais les Femmes qui ayant un écoulement épais & muqueux, éprouvent cela, ne sentent pas pour la plûpart cet effet. Il dit ensuite prudemment: Au reste, je confesse ici ne sçavoir sur cette matiere que ce qu'elles ont bien voulu me dire. En effet ce n'est que par le rapport des Femmes que le Médecin peut être instruit de tout cela. Ce qui est certain, c'est qu'il y a des Femmes qui ayant un écoulement muqueux, étant froides, attaquées de fleurs blanches & peu amoureuses, ne goûtent presque aucun plaisir dans le coït, & quelquefois cependant deviennent grosses, sans avoir éprouvé rien de ce qui vient d'être dit. Il arrive ordinairement que les Femmes dans le temps qu'elles deviennent grosses, éprouvent

un changement surprenant, & j'ai connu plusieurs Femmes très-honnêtes qui avoient eu quelques enfans, & qui par ces signes avoient marqué exactement le temps de la conception, & celui de l'accouchement.

C'est ce que confirme Hippocrate (c); lorsqu'il dit que les courtisanes qui ont souvent éprouvé en elles-mêmes ces sortes de choses, lorsqu'elles ont eu affaire avec un homme, savent bien quand elles ont conçu, & qu'elles en perdent aussi-tôt l'effet, lequel tombe ensuite comme un morceau de chair, &c. Par des signes à-peu-près semblables, il a presque statué sur la fécondité d'une Femme lorsque les parties génitales étoient légèrement irritées par des pessaires, ainsi qu'il est écrit dans un autre endroit (d) : *Si une Femme a ressenti des douleurs aux articles causées par des pessaires peu violens, & qu'elle ait éprouvé un grincement de dents, un vertige ténébreux & des bâillements, elle a plus d'espérance que celle à qui il n'arrive rien de tout cela.*

Ces signes que ressentent les Femmes

(c) De Carnibus, Cap. viii. Charter. Tom. V. pag. 308.

(d) De Infœcundis, Cap. vi. Charter. Tom. VII. pag. 846.

§. 1293. *des Femmes Grosses.*

dans le temps de la conception, ne sont pas les seuls indices de la grossesse : car on en observe plusieurs autres qui durent ordinairement plus long-temps. Voici comme s'explique à ce sujet Hippocrate (e) : *Vous connoîtrez qu'une Femme devient grosse, sinon par autre chose du moins par ceci : ses yeux paroissent être en contraction & plus enfoncés, leur partie blanche n'a pas la nature du blanc, mais paroît plus livide. Celles qui sont grosses ont des boutons au visage, & lorsqu'elles ont commencé à concevoir, elles ont en horreur le vin & les alimens, ont des maux de cœur, & salivent. On aperçoit encore dans les Femmes Grosses plusieurs autres signes, lesquels diffèrent suivant les Femmes ; mais ceux qui arrivent le plus fréquemment, sont le dégoût pour les alimens, & les nausées. Hippocrate paroît avoir déduit de-là le principal signe de la grossesse, lorsqu'il dit (f) : Si les purgations ne viennent point à la Femme, & qu'elle éprouve du dégoût pour les alimens, des nausées, sans frissons ni fièvre, vous aurez raison de croire qu'elle est grosse. En effet,*

(e) Au même endroit.

(f) Aphor. LXL. Sect. v. Charter. Tom. IX.

pag. 232.

comme ce dégoût pourroit arriver à des Femmes qui ne feroient pas grosses, par un amas de mauvaises humeurs dans l'estomac ou les viscères voisins, *Hippocrate* a ajouté prudemment, si ni le frisson ni la fièvre ne surviennent pas; accidens qui suivent ordinairement les nausées produites par une telle cause, à moins que cette quantité d'humeurs ne soit expulsée par le vomissement ou par les selles.

Dans quelques Femmes Grosses, ce dégoût est universel; desorte qu'elles éprouvent des nausées quelque chose qu'on leur présente à manger : il arrive à plusieurs de n'avoir d'horreur que pour une espèce d'aliment, tandis qu'elles supportent aisément les autres, ou bien elles desirent avec ardeur certaines boissons ou certains aliments dont elles se soucioient à peine auparavant. J'ai vû plusieurs Femmes qui, par ce seul signe, sans qu'il y en eût aucun autre qui indiquât la grossesse, connoissoient qu'elles étoient grosses. Quelquefois, si-tôt que les Femmes sont enceintes, elles ont de violentes douleurs de dents; j'en ai vû d'autres qui étoient attaquées de douleurs d'oreilles très-fortes, & de migraines fréquentes, maux

auxquels elles n'étoient nullement sujettes avant de devenir grosses. Il y a une grande variété dans ces symptômes qui arrivent au commencement même de la grossesse. C'est ce qu'on peut voir dans *Mauriceau* (g), & autres Auteurs qui ont écrit sur la Grossesse & sur l'art des Accouchemens; l'énumération de ces accidens seroit plus pénible qu'utile. Il suffit d'avoir remarqué que, par la grossesse, plusieurs fonctions sont lésées & troublées dans le corps de la Femme.

Mais on regarde ces lésions de fonctions comme des signes de grossesse : il faut cependant remarquer que dans ce cas, il faut beaucoup de prudence pour ne pas affurer ou nier positivement la grossesse, à moins d'en avoir des signes très-certains, & qui soient sans aucune exception, comme, par exemple, si l'on sent très-distinctement le mouvement de l'enfant dans la matrice, en mettant la main sur le bas-ventre. Les plus habiles en effet ont été trompés tant de fois. Il n'y a peut-être pas de cas où la réputation soit plus exposée que dans celui où il s'agit de déterminer la grossesse. Par-tout ce n'est que

(g) Traité des Maladies des Femmes Grosses, Tom. I. pag. 67. & suiv.

supercherie, par-tout ce ne sont qu'embuches dressées à ceux qui ne sont pas sur leur garde. Des Femmes coupables détenues en prison, craignant le dernier supplice pour leurs crimes, sont souvent semblant d'être grosses. Alors les Juges veulent que les gens de l'art décident si la grossesse est véritable ou simulée. Pour le peu qu'il y ait de doute, on conseillera prudemment de différer le supplice, jusqu'à ce qu'il y ait des signes plus certains sur la grossesse, afin de ne pas faire périr un enfant innocent avec sa mere coupable. L'Histoire de la Médecine apprend que ce malheur est quelquefois arrivé, quoique les Chirurgiens & les Sages-Femmes, après un mûr examen, eussent déclaré aux Juges que la grossesse étoit simulée. On en trouve même dans *Mauriceau* (*h*) de tristes exemples.

Quelquefois aussi des Femmes hydropiques ont été reconnues enceintes contre toute opinion, & on n'a pu leur donner sans danger de les faire avorter, les forts émétiques & les cathartiques, remedes si souvent utiles dans la cure de cette maladie. On a cité plus haut en traitant de l'Hydropisie,

(*h*) Ibid, pag. 72. & 73.

§. 1293. *des Femmes Grosses.* 9

plusieurs cas semblables. *Mauriceau* dit avoir vû la femme d'un Chirurgien qui, pendant neuf ans, eut une hydropisie ascite si considérable, qu'il jugeoit que son ventre enflé contenoit plus de trente pintes d'eau : cependant durant le temps de sa maladie, elle mit au monde quatre enfans vivans & sains ; il atteste que l'ayant aidé dans son dernier accouchement, son ventre, après la sortie de l'enfant, ne parut pas plus désenflé, que si un œuf de poule en fût sorti, d'où il est aisé de comprendre de quelle grandeur étoit la tumeur du ventre.

Il m'est arrivé d'avoir soin d'une fille qui, affectant un faux air de piété, étoit regardée de tout le monde comme une vestale, elle avoit une hydropisie ascite assez considérable depuis sept mois, lorsqu'elle me vint consulter : je ne pouvois avoir aucun soupçon de grossesse. Elle fut, à la vérité, guérie heureusement au moyen des purgatifs hydragogues ; mais m'ayant dit un jour qu'en allant à la selle, quelque chose étoit sorti par la vulve, & ayant aussi-tôt été à la recherche de ce que ce pouvoit être, je trouvai un avorton d'environ trois mois. Elle avoua sur le champ son

crime ; mais elle n'eut pas de peine à me persuader qu'elle avoit ignoré sa grossesse , son ventre ayant déjà grossi pendant trois ou quatre mois , avant qu'elle eut conçu.

Il arrive souvent que des filles devenues grosses , tâchent d'en imposer aux Médecins , feignant une hydropisie, dans l'espérance de perdre leur fruit par les remedes violents qu'on leur fera prendre. Quelquefois aussi elles demandent avec empressement de forts emmenagogues , disant que leurs règles leur manquent depuis long-temps ; dans ce cas , il faut agir avec beaucoup de précaution. En effet , assurant par tout ce qu'il y a de plus sacré qu'elles sont vierges , elles éludent facilement l'examen de la Sage-Femme , par lequel elle apprendroit si l'orifice de la matrice est fermé , si la partie antérieure de l'abdomen s'élève au-dessus du pubis , si enfin les mammelles commencent à se gonfler. J'ai même connu des Médecins remplis de probité , très-mal reçus par des familles puissantes , pour avoir seulement soupçonné quelque chose de semblable. J'ai coutume dans un tel cas , de donner avec grand appareil , sans rien dire de ce que je

soupçonne, des remèdes qui ne peuvent nuire. Par-là j'empêche qu'on ne trompe d'autres Médecins; & tandis que les filles ou femmes croient m'avoir trompé, le temps se passe, & les justes causes de soupçon augmentent de plus en plus. Tous ceux qui ont écrit des signes de la grossesse, quoique célèbres par un long exercice de l'art des accouchemens, avouent unanimement que les signes sont assez incertains, sur-tout dans les premiers mois. *Avenzoar*, célèbre Médecin Arabe, dit s'être trompé à l'égard de sa propre femme (i).

Il arrive encore quelquefois que les Femmes d'un certain âge, & qui approchent du temps où leurs règles ont coutume de cesser, croient de bonne foi qu'elles sont grosses, parce qu'elles ressentent des incommodités semblables à celles qu'ont coutume d'éprouver celles qui le sont, & croient sentir au temps ordinaire le mouvement de l'enfant, ce qui les engage à tout préparer pour l'accouchement futur. *Sydenham* avoit observé cela quelquefois, &

(i) Traité des Maladies des Femmes Grosses, Tom. I. pag. 73.

il avertit (k) les Médecins de bien distinguer ces tumeurs ventrales d'avec l'hydropisie, & de ne pas décider témérairement qu'il y a grossesse, quoique les mammelles soient gonflées, qu'elles laissent couler du lait, que le témoignage des Sages-Femmes confirme que la Femme est grosse, & qu'elles sentent le mouvement de l'enfant. En effet, il a observé que le ventre diminuant enfin peu-à-peu dans le même degré qu'il s'est accru, trompe les vaines espérances. C'est pourquoi il attribue aux vents cette tumeur du ventre, & avertit qu'elle affecte sur-tout les Femmes veuves, ou même celles qui ne se sont mariées que dans un âge avancé.

J'ai connu une Dame de distinction à qui cela est arrivé, laquelle, après avoir déjà eu 14. enfans, & ayant été huit ans sans en avoir, crut fermement être grosse, parce qu'elle ressentoit de nouveau les mêmes incommodités qu'elle avoit éprouvées tant de fois : elle se fâchoit même contre tous ceux qui osoient en douter; son ventre augmenta peu-à-peu pendant cinq mois, puis il diminua de même peu-à-peu, & elle vécut en bonne santé pendant plu-

(k) Traët. de Hydrope, pag. 611.

sièurs années. Elle étoit si fâchée d'avoir été trompée, qu'elle resta cachée chez elle une année entière, craignant, si elle paroïssoit, que tout le monde ne se moquât d'elle.

J'en ai vû une autre qui, ayant eu un fils à 25. ans, fut ensuite 20. ans entiers stérile, & accoucha d'un second fils à quarante-six ans, quoique plusieurs crussent qu'elle se flattoit vainement d'être grosse. Il paroît par-là qu'il faut apporter beaucoup de prudence pour décider de la grossesse, puisque la même chose arrive non-seulement aux Femmes âgées, mais même aux jeunes. *Deus-singius*, célèbre Médecin de *Groningue*, vers le milieu du siècle dernier, auteur vif dans les controverses de Médecine, en traitant de semblables cas dans des lettres à *Thomas Bartholin*, atteste ce qui suit (1) : J'ai eu soin, il y a environ deux ans, d'une jeune fille qui avoit tout préparé pour son accouchement qu'elle croyoit prochain, & dont toutes les espérances se perdirent en vents.

On trouve plusieurs faits semblables répandus dans des Auteurs dignes de foi.

(1) *Thomas Bartholin*, *Epist. Med.* cent. IV. pag. 132. 133.

§. 1294. Quelques-uns de ces maux viennent de la suppression du sang menstruel, parce que la matrice est fermée, & de ce que le fœtus ne peut alors le prendre entièrement pour sa nourriture.

Dans une Femme qui n'est pas grosse, le sang menstruel sort dans un temps marqué, comme il a été dit au chapitre précédent; mais lorsqu'une fois elle a conçu, ce sang cesse de couler, & c'est de-là qu'on déduit le principal signe de grossesse. Mais comme après la suppression des règles, les vaisseaux utérins se distendent & se remplissent de nouveau peu-à-peu pour un nouvel écoulement périodique; c'est ce qui a fait croire à Hippocrate (m) que, lorsque ces vaisseaux sont déjà pleins, il est bien difficile que la femme conçoive. Ainsi une Femme qui a évacué ce sang menstruel, conçoit, ce qui est impossible à celle qui en est remplie. En effet, la matrice & les veines étant vuides de sang, les Femmes conçoivent en elles des enfans; ce qui arrive après leurs règles. Mais quoiqu'elles cessent naturellement dans les Femmes Grosses, il y en a

(m) De Nat. Pueri, Cap. III. Charter. Tom. V. pag. 313.

§. 1294. *des Femmes Grosses.* 13

cependant quelques-unes qui les ont encore pendant les premiers mois de leur grossesse, sans que le fœtus en souffre; mais elles viennent ordinairement alors en petite quantité. Il a été dit plus haut, que dans certaines Femmes, le sang menstruel sortoit non-seulement de la cavité de la matrice, mais même des vaisseaux du vagin. J'en ai même vû plusieurs qui, ayant leurs règles au temps ordinaire, mais en petite quantité, assuroient être déjà grosses d'un mois, & le temps où elles accouchoient répondoit assez exactement à leur maniere de compter.

Il ne paroît pas non plus entièrement impossible, qu'avant que l'embryon enveloppé de ses membranes, soit attaché de toutes parts à la cavité de la matrice, le sang menstruel puisse sortir, sur-tout si l'orifice de la matrice n'est pas exactement fermé; mais on comprend qu'il peut arriver aisément en même temps, que l'embryon déjà conçu, sorte avec le sang, & détruise ainsi l'espérance de la grossesse. C'est pourquoi, à moins que les vaisseaux ouverts dans la superficie interne de la matrice, ne résistent assez, lorsqu'une fois la Femme a conçu, pour ne plus

rendre de sang, quoique dilatés, le petit embryon qui par sa grosseur ne remplit pas encore la cavité de la matrice, seroit entraîné, si l'orifice de ce viscère venoit à céder, ou si le sang qui le nourrit de toutes parts étant extravasé, & devant se corrompre par la stagnation, empêchoit l'accroissement nécessaire dans la matrice, & rendu plus âcre, détruiroit bien-tôt ce tendre rejetton qui doit former par la suite un homme.

Des observations certaines ont appris que des embryons conçus dans les ovaires & les trompes de Fallope, sont parvenus à une grandeur assez considérable, comme on le dira ci-après. La cavité de la matrice étant alors toujours la même, & libre pendant tout le temps de cette malheureuse grossesse, les règles continueroient-elles toujours de paroître?

Tous les phénomènes paroissent au moins nous apprendre que dans le temps de la conception, la matrice se resserre : son orifice se ferme, & les règles ne reviennent plus. *Hippocrate* tire de-là (n) un signe que la conception est faite : *Si une Femme connoît qu'elle a conçu,*

(n) De Infœcundis, Cap. ix. Charter. Tom. VII. pag. 849.

qu'elle ne voye pas d'homme dans le premier temps; mais elle connoitra qu'elle a conçu, si son mari dit avoir fait éjaculation dans la matrice, & si toutes les parties extérieures sont sèches. Il a cru que, pour que la conception eût lieu, il étoit nécessaire que la semence lancée dans la matrice, y restât au moins quelque temps: c'est aussi ce qui lui a fait ajouter ce qui suit: Si le même jour la matrice a de nouveau rendu la semence, elle sera humide, & dans ce cas que la Femme voye de nouveau l'homme, jusqu'à ce qu'elle conçoive; mais si-tôt qu'elle a conçu, l'orifice de la matrice se ferme, comme le dit ainsi (o) Hippocrate: Les Femmes qui sont enceintes ont l'orifice de la matrice fermé, Dans le Commentaire sur cet Aphorisme, Galien regarde comme un très grand signe de grossesse la clôture de l'orifice de la matrice, lorsque par l'introduction du doigt la Sage-Femme a pu le toucher: car dans le commencement de la grossesse, il est quelquefois placé plus haut; mais dans les Femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, il est plus exactement fermé que dans celles qui en ont eu. Galien

(o) Sect. v. Aphor. II, Charter, Tom. IX, pag. 224.

ne marque pas seulement la clôture de l'orifice de la matrice, il ajoute encore: *Si-tôt que la matrice a reçu la semence, la conception a lieu, elle se resserre dans toute sa capacité, & ferme son orifice.* Mais comme il peut être tuméfié par maladie, & même enflammé ou squirrheux, il faut nécessairement qu'il soit non-seulement fermé, mais même mol, pour qu'on en puisse tirer un signe de grossesse; c'est ce qui a fait dire à Hippocrate dans un autre Aphorisme (p): *Dans les Femmes qui ont l'orifice de la matrice pure, il est nécessaire que cet orifice soit fermé.* C'est pourquoi Galien auroit mieux aimé que cet Aphorisme eût suivi immédiatement le précédent.

Comme les Médecins considéroient que dans les Femmes Grosses le sang qui a coutume de sortir de la matrice tous les mois étoit retenu, & que dans le premier temps de la grossesse l'embryon n'est pas assez fort pour pouvoir l'employer tout entier pour sa nourriture; ils avoient raison de penser que la plethore est à craindre dans les premiers mois, & ils lui attribuoient les incommodités que l'on observoit dans les Femmes Grosses, & dont il sera fait

(p) Ibid. Aphor. LIV. pag. 228.

mention dans peu. Nous avons démontré fort au long dans le Chapitre précédent que dans les Femmes saines & robustes il s'écouloit par les regles bien moins de sang que l'on ne se l'imagine communément.

Mais ce qui mérite encore d'être remarqué, c'est que ce sang, retenu dans les Femmes Grosses, sert moins à l'embryon qu'à la matrice, que de ce sang uterin il se sépare des humeurs plus déliées, destinées aux usages de l'embryon; & que dans le premier temps de la grossesse il ne reçoit point du tout de sang. J'en ai examiné plusieurs très-petits que j'avois tiré avec leurs membranes & leur placenta, & ni dans le corps de chacun, ni dans les membranes, ni dans le placenta qui, comme on sçait, couvre dans le commencement presque toute la superficie du chorion, je n'ai pu rien découvrir de rouge. La matrice qui est toute vasculaire, se distend peu-à-peu, de sorte que sa cavité qui est très-petite dans les filles parvient par degrés à un point de dilatation, qu'elle peut contenir le fœtus avec le placenta, & l'eau amassée entre les membranes. Mais comme dans les Femmes qui ne sont pas grosses la substance compacte

& charnue de la matrice forme une petite cavité ; plusieurs ont cru que la matrice en se distendant devenoit plus mince , & que l'épaisseur de sa substance diminuoit à proportion que sa cavité augmentoit. C'étoit le sentiment de Galien (*q*) à l'endroit où il traite de la différence de la matrice , eu' égard à l'âge : *Au commencement de la conception* , dit-il , *la matrice est épaisse , & à mesure que le terme de l'accouchement approche , elle est grande mais mince , parce qu'elle gagne en amplitude ce qu'elle perd en épaisseur , au lieu que dans le reste du temps son épaisseur égale sa grandeur.* On pourroit, s'il étoit nécessaire, démontrer clairement par plusieurs raisons , que les anciens Médecins avoient plutôt vû des matrices de grands animaux que des matrices de femmes , & qu'ils appliquoient à celles-ci les observations qu'ils avoient faites sur celles des brutes. C'est ainsi qu'on divise sans raison la cavité de la matrice en droite & en gauche , division qui n'a lieu que dans celles des brutes qui est double ; toutes les prédictions sur le sexe du fœtus par lesquelles on pensoit que le mâle occu-

(*q*) De Uteri Dissct. Cap. viii. Charter. Tom. IV. pag. 280.

poit le coté droit , & la femelle le coté gauche tombent donc d'elles-mêmes. Les matrices des brutes sont membraneuses & minces , de maniere que sans les toucher , & laissant les membranes entieres , on peut voir le fœtus qu'elles renferment. La matrice des femmes est de toute autre nature.

Mauriceau défend (r) avec force le sentiment des Anciens , & sur-tout de *Galien* sur le peu d'épaisseur de la matrice dans l'état de grossesse : il tâche même de le prouver par plusieurs autorités. Il est indigné que de célèbres Anatomistes & plusieurs autres gens de l'art aient décidé que par une espece de miracle de la nature, la matrice d'une Femme grosse devient plus épaisse à mesure qu'elle se distend davantage. Il invite même ceux qui soutiennent cette fausse opinion à examiner des yeux l'état de la matrice dans ce cas. Il veut qu'il arrive dans ce viscere la même chose que l'on observe dans la vessie , laquelle , lorsqu'elle est vuide , paroît épaisse , & est membraneuse & mince , lorsqu'elle est distendue par l'urine : Il avoue à la vérité que l'on trouve dans les cadavres

(r) Traité des Maladies des Femmes Grosses , Tom. I. pag. 20. & suiv.

des Femmes mortes subitement après l'accouchement, que la matrice a environ deux travers de doigt d'épaisseur : mais il attribue cette épaisseur à la contraction qu'elle éprouve sitôt qu'elle est vuide ; il ne nie pas que dans les cadavres des Femmes mortes enceintes on ait trouvé sa substance épaisse : mais il veut que cela soit contre nature & causé après de fausses douleurs d'un accouchement qui a duré long-temps, par une inflammation & une fluxion d'humeurs sur la matrice.

Il en a conclu enfin qu'on ne peut démontrer comme naturelle l'épaisseur de la matrice que sur le cadavre d'une Femme morte vers le dernier mois de sa grossesse, la matrice n'étant altérée par aucune cause. Mais comme il est rare qu'un tel cas arrive, il conseille en attendant d'examiner une matrice de brebis pleine, laquelle paroît manifestement mince & membraneuse.

C'est ainsi qu'un triste exemple nous apprend que d'habiles gens voulant soutenir opiniâtrément l'opinion qu'ils ont préconçue ne s'en rapportent pas même quelquefois à leurs propres yeux. Au reste un célèbre Auteur dans (s)

(s) Deventer Novum Lumen, Cap. viii, pag. 29. & suiv.

l'art des Accouchemens a réfuté solidement ce sentiment. Ce que *Mauriceau* vouloit voir pour être convaincu de l'épaisseur de la matrice dans l'état de grossesse, le célèbre *Littre* (t) l'a vû, ayant eu occasion d'examiner la substance d'une matrice épaisse d'environ huit lignes dans le cadavre d'une femme morte subitement d'une chute le huitième mois de sa grossesse. *Mery* a vû (u) une épaisseur semblable dans la matrice d'une Femme morte quatre heures après l'accouchement. Il paroît par-là que la matrice vuide ne paroît pas épaisse, parce qu'elle est déjà resserrée, comme le veut *Mauriceau*: car dans une matrice pleine on démontre la même épaisseur de substance. *Deventer* remarque très-bien (v) que l'épaisseur de la matrice empêche le renversement de son fond après l'accouchement, & qu'il ne soit entraîné à travers l'orifice ouvert; ce qui arriveroit sur-tout lorsqu'on tire le placenta. En effet, on auroit bien de la peine à prévenir cette chute, si la matrice étoit mince & membraneuse. Le même Auteur si

(t) Academ. des Sciences, 1701. Mémoires pag. 292.

(u) Ibid. 1706. Hist. pag. 22.

(v) Novum Lumen, &c. Cap. xxiii. p. 802

célèbre par sa longue expérience dans la pratique des Accouchemens atteste que cet accident arrive très rarement & seulement lorsque la matrice est extraordinairement mince : alors elle se plie autour de la main comme un linge mouillé , & sa contraction n'est ni si prompte ni si aisée : ce qui ne me fait pas plaisir ; j'aurois beaucoup mieux qu'elle conservât sa forme ordinaire , qu'elle se contractât comme il faut aussitôt après l'accouchement , & qu'elle se fermât autour de la main lorsqu'elle est encore dans sa cavité , parce qu'alors on a beaucoup moins d'accidens à craindre. On traitera plus bas en parlant des maladies des Femmes Accouchées de cet état de la matrice , & de ce qu'on en doit craindre.

Ce qui arrive souvent , lorsque des hommes érudits embrassent avec vivacité des sentimens contraires , est effectivement arrivé ici , quelques-uns ayant dit que la matrice en se distendant dans la grossesse devenoit plus mince , & d'autres ayant soutenu qu'elle acqueroit beaucoup plus épaisseur qu'elle n'en avoit auparavant. Il est certain que dans les filles , & les femmes qui n'ont jamais eu d'enfans , la matrice a une substance solide , ferme , & de l'épaisseur du petit doigt ,

doigt, & quelquefois même plus. Cela posé, si la matrice, pendant la grossesse & vers le terme de l'accouchement conserve son ancienne épaisseur, la masse de son corps a dû beaucoup augmenter, pour que la cavité ait pû être si fort distendue sans que ses parois se soient amincies. Sur ces considérations, un Auteur (x) qui m'est très-attaché par les liens de l'amitié, du sang, & par les études que nous avons faites ensemble, a établi que la matrice conserve, sinon toujours, du moins fréquemment, à peu près son ancienne épaisseur. Celle d'une Femme-Grosse dont il a décrit si exactement l'histoire, & dont il a donné une très-belle figure, faite par un habile Graveur, qui l'a représenté suspendue dans une liqueur, ne paroît pas excéder de beaucoup l'épaisseur naturelle de la matrice d'une Femme non enceinte; d'où il conclut avec raison que dans les Femmes Grosses la substance de la matrice augmente quelquefois, & quelquefois reste dans le même état, mais qu'on doit regarder presque comme un cas unique, lorsqu'il lui arrive de deve-

(x) Noortwyk, Uter. Human. Gravid. Anat. & Hist. pag. 111.

nir moins épaisse. Comme il est certain ; ainsi qu'on le voit très - bien exprimé sur cette belle planche , que les vaisseaux utérins se distribuent entre les feuillet de la substance de la matrice , non sur un même plan , mais par différentes couches , & que dans le temps de la grossesse ces mêmes vaisseaux remplis de sang se dilatent prodigieusement ; on conçoit aisément que l'amincissement de la matrice dans le temps de la grossesse ne peut avoir lieu ; & que si on l'a observé quelquefois c'étoit une affection morbifique. Il paroît en même-temps que plus l'abondance du sang qui distend & dilate les vaisseaux utérins est grande , plus la substance de la matrice dans la grossesse est épaisse ; l'on conçoit de-là la raison de la différente épaisseur dans les différens sujets. On peut voir dans le même Auteur qui a écrit avec beaucoup de fidélité tout ce qui regarde la matrice dans l'état de grossesse , & qui n'a rien avancé qu'il ne nous ait démontré à d'autres & à moi , on peut , dis-je , voir quelle est alors la capacité des vaisseaux & des sinus utérins remplis de sang , & qui communiquent avec le chorion & le placenta.

Si l'on examine les belles planches

qui représentent la matrice dans l'état de grossesse, publiées depuis, par le célèbre *Albinus* qui a tant enrichi notre art, on verra pareillement combien le diamètre des vaisseaux est alors considérable dans la substance de la matrice : c'est ce qui a donné lieu à *de Graaf* (y) de la comparer dans l'état de grossesse à une éponge pleine de sang, & il a été étonné de ce qu'après l'accouchement la contraction de ce viscere est telle, que dans l'espace de seize jours il revient à sa grandeur naturelle, le sang qui avant l'accouchement distendoit les vaisseaux utérins étant évacué par les lochies.

Il a cependant trouvé dans des femmes mortes en couche ces vaisseaux encore assez ouverts pour pouvoir, au moyen d'un syphon, introduire une liqueur dans les artères hypogastriques ou spermatiques, laquelle passoit avec effort dans la capacité de la matrice, comme si l'on y eût poussé de l'air.

Par tout cela il paroît que le sang menstruel, qui par une loi naturelle est retenu dans les Femmes Grosses, est employé, non seulement pour l'accrois-

(y.) De Mulier. organis, Cap. viii. page

104. 105.

fement du fœtus , mais même pour distendre & remplir en même-temps les vaisseaux de la matrice. Cette observation ne laisse pas d'être importante pour le traitement des maladies des Femmes Grosses , ainsi qu'on le verra par la suite.

Que cela se rapporte bien à la doctrine d'Hippocrate ! (a) En effet lorsqu'une femme est grosse, le sang est porté peu-à-peu de tout le corps aux parties internes de la génération , & entourant circulairement ce qui est dans la matrice , augmente ce viscere. Dans un autre endroit (b) en expliquant pourquoi la femme ne tombe pas malade , lorsque ses regles manquent quand elle est grosse ; il dit : C'est que le sang qui a coutume de sortir chaque mois abondamment n'est pas agité , mais se retire tous les jours peu-à-peu & sans douleur dans la matrice , ce qui donne lieu à l'augmentation de ce qui est contenu intérieurement dans ce viscere. Le sang y est porté chaque jour & non une fois par mois , parce que le fœtus qui y est contenu tire toujours quelque chose du corps en raison des forces , & la respiration con-

(a) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. xxiii. Charter. Tom. VII. pag. 744.

(b) De Nat. Puer. Cap. iii. Charter, Tom. V. pag. 312.

tribue au même moyen. Elle est d'abord petite, & la mere fournit peu de sang : Mais lorsque la respiration devient plus forte, il se fait aussi une plus grande attraction de sang, lequel descend dans la matrice en plus grande abondance.

L'œuf humain étant donc non seulement contigu de toutes parts, mais même continu à la superficie concave de la matrice, est continuellement échauffé par la chaleur du sang contenu dans la substance de la matrice, & il se fait ainsi une incubation dans le propre corps de la femme, telle que les animaux ovipares la font hors de leur corps. On voit par-là combien est admirable l'usage du sang, qui auparavant avoit coutume de sortir chaque mois, & qui maintenant est retenu dans les vaisseaux utérins, & les remplit peu-à-peu à mesure qu'ils se dilatent. Harvée attribue (c) principalement au sang la formation de l'embryon : il prétend même qu'il existe avant le cœur & les vaisseaux; qu'il est le principe de la vie, & le dernier qui meurt. Il donne à toutes les autres parties l'esprit vital & la chaleur naturelle : C'est en lui que paroît d'abord le chaud inné ou

(c) De Generat. Animal. exercit. Tom. I. pag. 149. & suiv.

implanté connu des Médecins : C'est un principe ou plutôt un foyer continuél que nous logeons dans notre corps. C'est lui enfin qui donne la vie à tout le corps & à chacune de ses parties : c'est de lui que proviennent la nutrition, l'accroissement, le secours & le soulagement, &c. En lui comme dans sa source abonde principalement la chaleur : par lui toutes les autres parties sont vivifiées & échauffées au moyen de la chaleur influente. En effet, la chaleur qui accompagne le sang, humecte, échauffe, & conserve tout le corps.

On sçait que le germe du poulet caché dans l'œuf fecondé peut rester fort long-temps sans aucun signe de vie, ou d'accroissement. Qu'on employe un degré de chaleur convenable, soit par l'incubation de la poule, soit par tout autre moyen, le mouvement, la vie, l'accroissement suivent aussitôt, & même si promptement que dans l'espace de vingt jours une molécule très-petite, qui auparavant tomboit à peine sous les sens, présente alors un poulet parfait, qui sort après avoir brisé sa coque par sa propre force. Le sang chaud mû par les vaisseaux utérins, dont l'embryon humain reçoit l'impression de toutes parts, lui paroît être d'un grand avantage à sa formation.

§. 1195. des Femmes Grosses. 31

§. 1295. D'autres viennent de la masse même, & du mouvement du fœtus, du placenta, & des eaux, qui agissent avec effort sur ces parties très-sensibles.

La matrice dans la grossesse monte par son fond dans l'abdomen, presse les autres viscères, & les éloigne de leur situation naturelle, suivant le volume plus ou moins grand qu'elle occupe dans le ventre. Les deux ou trois premiers mois elle ne peut causer que très-peu d'incommodités ; mais les mois suivans jusqu'au temps de l'accouchement, elle est quelquefois la cause de plusieurs désordres. Dans le cadavre d'une Femme qui se noya au fixieme mois de sa grossesse, on remarqua (d) que le fond de la matrice dilatée touchoit l'estomac ; mais entre sa partie antérieure & le péritoine, on ne trouva aucune partie d'intestin ni d'épiploon, parce que ces viscères étoient éloignés de part & d'autre sur les côtés : c'est pourquoi la superficie de la matrice étoit antérieurement contiguë au péritoine. De-là il est aisé de comprendre pourquoi on sent facile-

(d) Denys, Over Het ampt der vroedmeesters, &c. pag. 57.

ment en mettant la main sur le ventre de la femme, le mouvement du fœtus dans la matrice. La partie postérieure de ce viscère étoit couchée sur l'os sacrum & les vertèbres lombaires, sans qu'il y eût aucune partie d'interposée. Dans d'autres cadavres de Femmes Grosses, on a aussi trouvé couché sur le fond de la matrice l'estomac & l'épiploon avec une grande partie des intestins comprimés en haut & en arrière vers le diaphragme. On lit encore dans d'autres Auteurs des exemples semblables, sur le changement particulier de la situation des viscères dans les Femmes Grosses (e). Il paroît donc clairement qu'ils souffrent quelquefois violence, lorsqu'ils sont jettés sur les côtés par la matrice tuméfiée, de sorte que les intestins sont comprimés de tous côtés, d'où s'ensuit un passage plus difficile des alimens par les grêles, & une accumulation des matieres fécales dans les gros. La même cause rend plus difficile l'entrée de la bile dans le duodenum; ce qui occasionne si souvent aux Femmes Grosses de légères jaunisses, qui cessent ordinairement après

(d) *Levret*, l'Art des Accouchemens, page 17.

l'accouchement, à moins que la bile retenue dans la vésicule du fiel n'ait déjà acquis une trop grande épaisseur, ou ne se soit formée en concrétions calculeuses, qui ne peuvent passer aisément par le canal trop étroit. Il est cependant rare que cela arrive, si ce n'est aux Femmes qui avoient déjà une disposition à ces maladies avant la grossesse; car les jaunisses des Femmes Grosses sont presque toujours fort simples. Cette diverse compression des viscères peut certainement donner lieu à plusieurs symptômes durant la grossesse; c'est pourquoi Hippocrate a dit (e): *Si vous voulez connoître si une Femme a conçu, donnez-lui pour boisson avant qu'elle dorme de l'eau miellée: Si elle sent dans le ventre des tranchées, c'est un signe qu'elle a conçu; & lorsqu'elle n'en sent pas, on peut assurer qu'elle n'a pas conçu.* Galien, dans son Commentaire sur ce passage, remarque qu'Hippocrate donnoit de l'eau mielée simple, parce qu'il avoit besoin pour ce diagnostic de la ventosité: mais il paroît qu'il a tenté ce diagnostic les premiers mois de la grossesse, la Femme

(e) Sect. V. Aphor. xli.; Charter. Tom. IX. pag. 212.

Grosse (f) sentant ordinairement vers le quatrième mois, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, le mouvement de l'enfant, ce qui est un signe plus certain de la grossesse que les tranchées après avoir bu de l'eau mielée. Mais *Galien* ajoute scavamment que ces douleurs arrivent aux Femmes qui ont conçu (*διὰ τὴν ἀπὸ τῆς μήτρας ζευχασίαν*), par rapport à l'étroitesse du lieu, laquelle vient de la matrice tuméfiée.

Mauriceau & plusieurs autres font venir de cette cause la constipation qui arrive aux Femmes Grosses. On comprend aussi par-là pourquoi vers la fin de leur grossesse, certaines Femmes sont sujettes au vomissement, principalement celles dont la matrice monte fort haut, comprime l'estomac, & l'irrite ainsi, ou du moins empêche qu'il ne se distende par les alimens qu'il reçoit. Si, comme il a été dit peu auparavant, la matrice montant dans l'abdomen touchoit déjà l'estomac au fixième mois de la grossesse, il est aisé de croire qu'elle l'auroit comprimé & resserré dans le dernier mois. On ne peut espérer la guérison de ces vomissemens

(f) *Mauriceau*, Traité des Maladies des Femmes Grosses, Tom. I. pag. 22.

que par la déplétion de la matrice au moyen de l'accouchement. Le seul soulagement est que les Femmes mangent & boivent peu à la fois, mais souvent, afin de se nourrir sans qu'il arrive à l'estomac une grande distension. Si tant d'incommodités peuvent déjà venir du seul volume de la matrice distendue, on conçoit aisément que ces maux doivent beaucoup augmenter, lorsque le fœtus fait des mouvemens violents, & heurte contre les viscères voisins.

On a cependant espérance que la situation changée des viscères reprendra bientôt sa forme naturelle, lorsque la matrice sera vuide : c'est du moins ce qui arrive ordinairement, quoique pas toujours. *Caspar Bauhin* en traitant de l'épiploon avoit déjà remarqué ce qui suit (g) : *Dans quelques Femmes l'épiploon reste en paquet vers le milieu du ventre après l'accouchement, ce qui leur cause souvent de cruelles douleurs. Ce viscère d'un assez gros volume dans les hommes est couché & flottant sur les intestins, les échauffe, les humecte, les lubrifie; & étant formé de deux feuillets mobiles l'un sur l'autre, il cède aisément, & change de situation, puisque*

(g) *Theatr. Anat. Lib. I. Cap. xii. p. 72.*

dans les animaux que l'on ouvre après avoir mangé, il paroît comme un paquet sous l'estomac, au lieu que l'estomac étant vuide, il descend bien plus bas vers les parties inférieures. Mais lorsque le fond de la matrice dans l'état de grossesse commence à faire éminence au-dessus des os pubis, il élève les intestins & l'épiploon, & les jette peu-à-peu sur les côtés. Quelquefois l'épiploon paroît enveloppé & plié en plusieurs doubles par la matrice qui s'élève peu-à-peu. S'il vient à se sécher soit par la compression de la matrice, soit par quelque autre cause, il y a lieu de craindre que ses feuilletts ne s'unissent, & lorsque la matrice sera vuide par l'accouchement, il ne pourra se déployer pour reprendre son ancienne situation. *Ruisch* a vû quelquefois (*h*) rester dans l'abdomen après l'accouchement des tumeurs dures & oblongues, & il avoue avoir douté long-temps de leur nature, jusqu'à ce qu'il l'eût appris par la dissection du cadavre. Il a vû en effet un épiploon épais d'environ deux doigts, large de trois, long de la paume & demie de la main, dégénérer en une substance adipeuse & char-

(*h*) *Observ. Anat. Chirurg. cent. Observ. lxxiii. pag. 12.*

nue , & de plus squirrheuse. Cette masse étoit adhérente , comme il l'a fait graver , supérieurement au fond de l'estomac & inférieurement à celui de la matrice. Il paroît très - croyable que le fond de la matrice élevé jusqu'à l'estomac a pressé l'épiploon , & s'est uni avec lui ; mais qu'après l'accouchement , la matrice en se contractant a tiré vers le bas l'épiploon adhérent & a ainsi produit une tumeur oblongue dans l'abdomen. *Ruyfch* avoit vû & touché souvent sur des femmes vivantes plusieurs tumeurs semblables , posées les unes obliquement & les autres transversalement. Il remarque pareillement que les Femmes ont porté ces tumeurs pendant plusieurs années , sans une grande & même sans aucune douleur , quoique toujours avec quelqu'incommodité.

On a prouvé plus haut , par plusieurs observations , en traitant de l'hydropisie , combien sont surprenantes les manieres dont l'épiploon peut quelquefois dégénérer & produire des maladies très-facheuses.

Lorsque la matrice monte peu - à - peu & directement , la situation des viscères de l'abdomen change à la vérité , mais c'est avec lenteur & bien

moins de violence. Lorsqu'au contraire le fond de la matrice d'une Femme Grosse incline sur un des côtés, la compression devient inégale, & il peut en arriver plusieurs maux. On cite un cas semblable observé (i) par le célèbre *Littre*. La matrice penchant toujours par un vice des ligamens sur le côté droit, avoit pressé en haut le foye contre le diaphragme, avoit changé sa situation & sa figure, avoit diminué la cavité de la poitrine, produit des palpitations de cœur, & causé plusieurs autres maux. Le premier enfant étoit si gros qu'on ne put le tirer que par morceaux, mais il étoit mort. La Femme accoucha par la suite heureusement de deux enfans : mais dans tout le temps de la grossesse la matrice inclinoit toujours du côté droit.

Comme il est constant par les observations, ainsi qu'il a été dit, qu'il n'y a aucun corps intermédiaire entre la matrice d'une Femme Grosse & les vertebres du dos, le tronc de l'aorte qui descend le long du corps des vertebres, pourra être tellement pressé par la matrice couchée dessus, que le sang

(i) *Academ. des Scienc.* l'an 1709. *Hist.* pag. 24.

§. 1295. 1296. des Femmes Grosses. 39
chassé par le cœur, ne puisse que difficilement descendre dans les parties inférieures, d'où s'ensuit surabondance dans les supérieures. On a averti en traitant de l'apoplexie au §. 1010. v que par la compression que la matrice, dans l'état de grossesse, exerce sur les parties voisines, l'impétuosité & l'abondance du sang qui se porte à la tête, pouvoit augmenter, même avec danger; ce qui est confirmé par le passage d'Hippocrate, cité alors, lequel dit : *Les douleurs de tête accompagnées d'assoupissemens & de pesanteur qui surviennent aux Femmes Grosses, sont dangereuses: il arrive aussi quelquefois qu'elles sont attaquées de convulsions.* On a encore remarqué au même endroit, que par le terme ἐπιφώρας, on entendoit non-seulement les Femmes simplement grosses, mais même celles qui sont prêtes d'accoucher, parce qu'alors la matrice étant d'un très-gros volume, il y a plus de danger à craindre de la part de la compression des vaisseaux.

§. 1296. De la premiere cause (1294)
paroissent dépendre les nausées, le vomissement, le défaut d'appétit ou son entière dépravation, les défaillances,

les étourdissemens , les grandes douleurs d'estomac , des aînes , des reins , des mammelles , l'engourdissement , la pesanteur , la difficulté de respirer , l'avortement.

On fait l'énumération dans ce paragraphe des principaux symptômes qui ont coutume d'accompagner la grossesse, non qu'on les rencontre tous dans les Femmes Grosses, mais ils se montrent en plus ou moins grand nombre, suivant la différence des Femmes. On a coutume d'attribuer leur origine à la même cause, je veux dire, à la trop grande quantité de sang, provenant de la rétention des règles, lorsque l'enfant ne peut consommer ce sang pour sa nourriture, comme il a été dit au §. 1294.

Mais on a remarqué alors qu'il ne s'écouloit pas par les règles une aussi grande quantité de sang qu'on le croit communément, que la plus grande partie de ce sang sert à tenir toujours pleins les vaisseaux uterins augmentés de volume. Ce qui fait qu'on peut douter avec raison, si ces symptômes doivent être attribués à la seule pléthore dans les Femmes Grosses.

La pléthore a certainement ses signes

qui la distinguent, & dont il a été fait mention au §. 106 : ces signes se rencontrent-ils dans toutes les Femmes Grosses qui sont affectées au moins de quelques-uns des symptomes rapportés ici ? Au §. 1293, on a mis au nombre des signes de la grossesse, que les yeux paroissent plus resserrés & plus enfoncés, & leur blanc livide ; mais ce ne sont pas-là des signes de pléthore, puisque dans celle-ci les yeux sont plutôt faillans, & on voit des vaisseaux sanguins au blanc des yeux. J'ai remarqué dans plusieurs Femmes Grosses le visage plus pâle & retiré, quoiqu'il y eût des symptomes assez fâcheux de grossesse.

De plus, la plupart des Femmes deviennent grosses après la cessation de leurs règles ; ce qui fait que celles qui sont au fait, ont coutume de marquer le temps de l'accouchement, comptant le commencement de la grossesse du quatorzième jour après le commencement des dernières règles ; l'événement a confirmé nombre de fois que ce calcul étoit assez juste. Mais dans ce temps, les règles retenues ne peuvent encore causer de pléthore. Cependant j'ai souvent vu les nausées & les vomissemens arriver au commencement même de la

grossesse. Je me souviens très-bien d'avoir connu une fille fort belle, mariée à un jeune homme vigoureux, laquelle eut le lendemain de ses nœces des vomissemens, des nausées, & en suite un appétit défordonné pour des choses extraordinaires. Elle étoit très-fâchée de ce que dans la joye du repas, tout le monde la complimentoit sur sa grossesse. Elle accoucha au bout de neuf mois de mariage, jour pour jour, d'un gros enfant fort sain. Une autre Femme assez robuste, eut aussi-tôt après avoir conçu, une douleur extraordinaire à l'estomac & au dos : elle devint très-peureuse, & étoit obligée d'être toujours couchée ; elle avoit continuellement des rapports & des vents, une très-grande lassitude dans tout le corps ; elle avoit presque perdu l'usage de ses sens ; son visage étoit pâle ; enfin elle étoit, pour ainsi dire, dans un état de mort. Elle resta ainsi jusqu'au cinquième mois de sa grossesse ; alors elle commença à vomir, ses forces revinrent, elle quitta le lit, & passa assez bien le reste du temps de sa grossesse. Cette Femme a eu plusieurs enfans ; mais elle a toujours dû souffrir les mêmes incommodités, quoique plusieurs Médecins habiles

ayent fait leurs efforts pour la secourir. On tenta la saignée & plusieurs autres remedes ; mais tout fut inutile.

Je sçais qu'on peut m'opposer que de tels cas n'arrivent pas souvent ; mais du moins doit-on conclure de celui-ci , que les symptomes que l'on observe dans le temps de la grossesse , n'ont pas toujours la pléthore pour cause ; de plus , il n'est pas rare que les Femmes ayent des nausées , du dégoût pour certains alimens qu'elles aimoient beaucoup auparavant , & un appétit déréglé pour d'autres extraordinaires : celles qui ont déjà éprouvé de semblables symptomes , doutent de leur état , attendant avec inquiétude l'arrivée de leurs règles. Si elles ne paroissent pas , alors elles croient sûrement être grosses , & commencent à compter leur grossesse du temps où elles ont observé les symptomes dont nous venons de parler. Dans ces cas même , qui ne sont pas rares , on ne peut dire que la pléthore soit la cause de ces symptomes , puisqu'elle n'existe pas encore , & que cet axiome est reçu dans toutes les écoles ; sçavoir , que *nul effet ne peut arriver avant sa cause*. Le changement remarquable de la matrice & des parties voi-

finies qui ont rapport à la génération dans le temps même de la conception & après , paroît plutôt être la cause de ces symptômes qui accompagnent la grossesse , ayant sur-tout prouvé par ce qui a été dit plus haut , cet empire régulier avec lequel la matrice agit sur les autres parties du corps.

Les nausées , le vomissement , le défaut d'appétit. Ces accidens sont si familiers aux Femmes Grosses , que la plupart les souffrent patiemment , sans demander qu'on y remédie , sur-tout lorsqu'elles ont déjà souvent éprouvé qu'à mesure que la grossesse avance , ils diminuent peu-à-peu , & cessent enfin entièrement. Il est bien rare en effet qu'ils durent au-delà du troisième mois. Il est vrai que quelques Femmes ont vers la fin de leur grossesse , des vomissemens & des nausées provenant , comme il a été dit , de ce que la matrice s'élève fort , & touche déjà l'estomac au sixième mois de la grossesse ; mais il s'agit ici principalement des nausées & des vomissemens qui commencent dans les premiers jours de la grossesse (k). *Mauriceau* , en parlant de ces accidens , avertit en

(k) *Mauriceau* , Traité des Maladies des Femmes Grosses , Tom. I. pag. 128. 129.

même temps qu'ils ne sont pas produits par un amas d'humeurs dans l'estomac, & qu'en conséquence on ne doit pas donner des évacuans dont l'usage ne feroit pas sûr dans ce premier temps de la grossesse, sur-tout s'ils étoient trop forts. On peut encore voir à ce sujet ce qui est dit dans *le Chapitre sur les nausées* au §. 642. n°. 5. cependant on ne peut nier que, si ces accidens durent long-temps, ou se font sentir continuellement, les fonctions des viscères chylifères sont tellement lésées, que les Femmes ont de l'horreur pour toute sorte d'alimens & de boisson, & il s'amasse quelquefois dans l'estomac & dans les premières voies, une quantité d'humeurs vicieuses dont on doit procurer l'expulsion, sur-tout si l'on a des signes d'un tel mal par les rapports de mauvaise odeur, l'amertume de la bouche, & la langue chargée d'ordures. Un doux purgatif, principalement la rhubarbe, est alors pour l'ordinaire très-utile; il faut toujours éviter avec soin d'en employer de plus forts. Les meilleurs Auteurs qui ont écrit des maladies des Femmes Grosses, ont recommandé, sans exception, cette méthode; *Hippocrate* est aussi du même sentiment;

voici comme il s'exprime : (l) Si les Femmes Grosses ont beaucoup d'humeurs, il faut les purger au quatrième mois & jusqu'au septième ; mais dans ce temps plus modérément , & jamais lorsque le fœtus est petit ou déjà grand ; d'où il paroît qu'Hippocrate n'a pas recommandé la purgation pour les nausées & les vomissemens qui arrivent au commencement de la grossesse , & qui ont coutume de cesser le troisième mois , quelquefois même plutôt ; mais seulement dans le cas où il y a une quantité d'humeurs viciées. Il ordonne de s'abstenir des purgatifs 1°. les premiers mois , parce qu'alors il y auroit lieu de craindre l'avortement ; 2°. les derniers mois , crainte que les tranchées que causent souvent les purgatifs , n'excitassent les douleurs de l'accouchement , & que le fœtus ne sortît avant le temps marqué par la nature. Mais comme dans un autre endroit (m) Hippocrate dit : Si une Femme Grosse a souvent la diarrhée , il y a lieu de craindre l'avortement , on peut conclure qu'il n'a jamais employé que des purgatifs doux.

(l) Sect. iv. Aphorism. i. Charter. Tom. IX. pag. 130.

(m) Sect. v. Aphorism. xxxiv. pag. 214.

J'ai vû une fois, l'enfant ayant déjà fait la culbute, & la matrice pesant sur les parties inférieures, les nausées & le vomissement reparoître de nouveau : on ne pouvoit alors attribuer ces accidens au fond de la matrice élevée, & qui pressât l'estomac. Un verre de vin d'Espagne avec du biscuit, produisit presque sur le champ un bon effet ; *Mauriceau* le loue beaucoup : il dit avoir aussi donné en pareil cas un peu d'esprit de vin. Si la Femme étoit d'un tempérament chaud & sanguin, il ne seroit pas sûr d'employer ces remèdes chauds, à moins qu'on ne diminuât d'abord la pléthore au moyen de la saignée. Au reste, ces vins huileux & purs étant donnés en petite quantité, apportent beaucoup de soulagement. *Hippocrate* a décidé (n) que les boissons les plus pures sont les meilleures pour la matrice & pour la nutrition du fœtus.

Lorsque des nausées continuelles & presque insupportables, affligoient les Femmes Grosses, dont le genre nerveux étoit vivement attaqué, je les ai souvent guéri heureusement, en leur faisant prendre quelques gouttes de lau-

(n) De Salubr. Vict. rat. text. xxiv. *Character*. Tom. VI. pag. 233.

danum liquide. Voyez sur cela le §. 644. 645.

Son entière dépravation. Comme cet appétit dépravé est fort varié, les Grecs l'appellent *χίσα* ou même *χίτα* (o), parce que la Pie a des ailes de diverses couleurs, & une voix très-variée. On appelle encore ce symptome *envie*, parce qu'on l'observe quelquefois, non-seulement dans les Femmes Grosses, mais même dans les filles. Cet appétit dépravé porte quelquefois à désirer des choses tout-à-fait absurdes. Ainsi *Hippocrate* a écrit (p) que les Femmes Grosses desirent quelquefois avec passion de la terre ou des charbons, & viennent à bout d'en manger, & que si-tôt que l'enfant est né, on voit alors une marque sur sa tête. On a dans l'Histoire de la Médecine une foule d'exemples d'appétit dépravé de Femmes Grosses qui mangent avec avidité & en se cachant, de la chaux, de la brique, de la laine, & plusieurs autres choses semblables. Il arrive aussi souvent qu'elles se portent avec un appétit très-vif, sur certains

(o) Moschion, apud Spach. pag. 3. n°. 28.

(p) De Superfet. Cap. vi. Charter, Tom. VII. pag. 863.

alimens dont elles mangent une quantité surprenante. *Tulpius* dit avoir vû (q) une Femme Grosse qui aimoit tant les harengs salés, qu'elle en mangea pendant sa grossesse mille quatre cent, sans cependant que l'estomac ait été lésé, ni que sa santé en ait souffert. De compte fait, on voit qu'elle en a mangé cinq par jour, à la vérité, c'est un mets agréable, mais qu'un homme robuste auroit bien de la peine à prendre en si grande quantité. L'enfant avoit le même appétit; car avant que de pouvoir demander par paroles des harengs, il en demandoit par ses cris. On est assez dans l'usage par-tout d'accorder aux Femmes Grosses ce qu'elles demandent, quelque prix que cela coûte, à moins que ce ne soit des choses entièrement absurdes & certainement capables de leur nuire. C'est ce qui a donné lieu à cet à axiome pratique de *Manningham* (r) : Quand bien même les alimens que desirent avec ardeur les Femmes Grosses, ne seroient pas très-bons & très-convenables pour la nutrition, on doit néanmoins les préférer entièrement à ceux qu'elles n'aiment pas & qu'elles ont

(q) *Observ. Med. Lib. II. Cap. xxiv. pag.*

132.

(r) *Art. Obstetr. Compend. pag. 65.*

en horreur. Ces envies défordonnées d'alimens ou de boissens ne durent pas toujours tout le temps de la grossesse, comme il est arrivé à cette femme qui avoit mangé tant de harengs : j'ai vû souvent qu'elles disparoissoient assez promptement, & quelquefois aussi elles revenoient de nouveau. J'ai connu une Dame fort honnête & très-sobre, qui commença à avoir pendant un jour ou deux, une grande envie de boire du vin; mais comme elle se respectoit, elle ne voulut pas en boire plus qu'à son ordinaire : le mari ayant soupçonné ce dont il s'agissoit, lui fournit adroitement une occasion facile de satisfaire son envie, sans que personne s'en apperçût : elle a ensuite avoué qu'elle n'avoit jamais eu un plus grand plaisir; & quoiqu'elle eût bû une assez grande quantité de vin, elle n'en fut point du tout incommodée.

Les défaillances. Elles arrivent souvent dans le temps de la grossesse, surtout aux Femmes d'un tempérament tendre & délicat : elles suivent aussi quelquefois de fortes nausées; mais elles cessent bien-tôt, lorsqu'on fait respirer à la malade par le nez du vinaigre fort, du vin, ou quelque esprit légèrement aromatique, auquel on peut ajouter des

§. 1296. *des Femmes Grosses.* 51

remedes anti-hystériques doux, dont on parlera plus bas au §. 1300. Les foibleffes légères, viennent quelquefois du mouvement trop fort du fœtus dans la matrice, ou de ce que la Femme Grosse est restée trop long-temps à genoux. De plus, le volume de la matrice & celui du fœtus étant déjà beaucoup augmentés, il y a dans la substance de la matrice & dans les vaisseaux du placenta, une grande quantité de sang ; quelquefois aussi la matrice comprime par son volume les veines iliaques, & très-peu les artères, parce qu'elles résistent davantage, d'où il y a dans le bassin & au-dessous une grande quantité de sang qui ne retourne pas au cœur, ou du moins qui ne retourne qu'en partie ; de-là vient une diminution dans les forces de ce viscère. Mais si la position de la matrice est changée par la situation horizontale dans le lit, ou par quelque autre manière, les veines comprimées cessant de l'être, le cœur reçoit du sang en abondance, ce qui l'accable presque pendant quelques momens ; de-là la palpitation du cœur, & la syncope prête à venir, jusqu'à ce que ce sang ait été distribué également dans tous les vaisseaux ; alors tous les accidens cessent.

Les étourdissemens. L'étourdissement, quoique la maladie la plus légère du cerveau, commence ordinairement toutes les maladies les plus graves de la tête; & lorsqu'elles sont guéries, elles laissent ordinairement cette affection pour le dernier symptome. Elle précède souvent ou accompagne les défaillances, & le plus souvent les nausées mêmes dans les personnes qui peu auparavant étoient très-saines, lorsqu'elles sont subitement plusieurs tours en rond, lorsqu'elles voyagent sur mer, ou lorsque d'un lieu élevé elles regardent en bas, &c. L'étourdissement ou vertige pourra donc naître de causes assez légères. Il vient de la pléthore, si les vaisseaux du cerveau sont trop remplis de sang; on le guérit par la déplétion des vaisseaux. On a coutume d'accuser cette cause dans les Femmes Grosses, laquelle, à la vérité, a lieu quelquefois, mais pas toujours; les mêmes causes qui produisent les syncopes, les nausées, le vomissement, produisent aussi l'étourdissement, & ont besoin par conséquent d'un semblable secours.

Les grandes douleurs d'estomac. Une acrimonie acide produisant si souvent des déchiremens dans l'estomac, & de cruelles douleurs d'intestins, la même

cause pourra avoir lieu & produire le même mal aux Femmes Grosses, si elles prennent plaisir à manger ou à boire des alimens acides ou qui doivent bien-tôt le devenir, sur-tout la premiere coction étant affoiblie en elles par les fréquentes nausées, ces alimens éprouvent plus difficilement des changemens, & conservent en conséquence leur caractère; ce qui a donné lieu à *Manningham* (s) d'avertir de ce qui suit : *Les Femmes Grosses dont l'estomac est sujet à des aigreurs ou à des chaleurs, doivent s'abstenir de faire usage de fruits acides qui ne soient pas mûrs, & de sucre, & même du vin, lequel aigrit les alimens dans l'estomac, & est lui-même acide. Les médicamens terreux, capables d'absorber l'acide, tels que la pierre d'écrevisse, & autres semblables, détruisent assez heureusement cette maladie. Les vins d'Espagne & autres vins huileux, comme le Tockai, ne s'aigrissent pas si aisément, il faut donc les préférer; mais de toutes les parties, celle qui paroît la plus sensible, est l'orifice supérieur de l'estomac qui, étant irrité par les acides ou autres substances âcres, devient très-douloureux.*

On sçait que si une personne boit du

(s) Art. Obstetr. Compend. pag. 66.

vin aigre, elle peut n'en pas être incommodée ; mais si elle rend beaucoup de vents par la bouche, ou si allant en voiture, elle est beaucoup secouée, de sorte que les matieres renfermées dans l'estomac déjà rendues plus âcres, touchent son orifice supérieur, la cardialgie survient ordinairement. Si ensuite on considere que l'estomac est pressé par la matrice tuméfiée, & que sa situation est quelquefois changée, on comprendra pourquoi la douleur d'estomac peut être produite par la grosseesse considérée comme cause. Plusieurs observations ont appris qu'il survenoit quelquefois une douleur opiniâtre d'estomac, lorsque des tumeurs squirrheuses adhérentes à ce viscère, ou engendrées dans sa propre substance, agissent en pressant ou même en distendant par leur poids. J'ai vû des Femmes sujettes à ces douleurs, qui, après en avoir été entièrement délivrées au bout de quatre mois de grosseesse, en étoient de nouveau attaquées avec autant d'incommodité après l'accouchement. Dans ce cas, peut-on dire que la matrice tuméfiée soutient ces tumeurs squirrheuses ; de maniere que l'estomac n'en soit pas lésé ? Cela paroît assez probable.

C'est cependant ce dont je ne suis pas entièrement certain, n'ayant pas eu l'occasion d'ouvrir aucun cadavre des Femmes en qui j'avois observé ces tumeurs.

Mais une semblable douleur provient-elle non-seulement de la pression ou de la situation changée de l'estomac, mais encore du rapport mutuel par lequel la matrice peut en même temps affecter les parties éloignées du corps, ce qui s'appelle action de régime, comme il a déjà été dit plus haut. *Hippocrate* paroît (t) avoir indiqué quelque chose de semblable. En effet, après avoir rapporté ce qui arrive dans le temps de la grossesse, & lorsque l'accouchement est prêt à se faire, il ajoute : *Mais dans tout le temps intermédiaire, la Femme ressent très-souvent de la douleur à l'orifice de l'estomac, lorsque le ventre & principalement la matrice embrassent de toutes parts le fœtus ; mais lorsque dans le temps de l'accouchement la matrice tâche de se débarrasser du poids qui l'incommode, Hippocrate* remarque (u) que la Femme

(t) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. xxxi. Charter. Tom. VII. pag. 749.

(u) Coac. prænot. n°. 547. Charter. Tom. VIII. pag. 884.

éprouve auparavant la douleur cardiaque, & il la regarde comme un signe que l'accouchement est prochain, en disant : *Les Femmes qui, dans l'accouchement ressentent des douleurs à l'orifice de l'estomac, sont prêtes d'accoucher.* Il ne parle pas ici de la cardialgie qui arrive dans le temps de la grossesse, mais de celle qui survient dans les douleurs de l'accouchement.

De la région du pubis, des aînes, des reins. Si l'on considère le changement de situation dans les viscères du bas-ventre, causé par l'élévation de la matrice dans l'état de grossesse, on ne fera pas surpris que le tiraillement ou même la compression de certaines parties, puisse donner lieu à différentes douleurs, surtout s'il s'est fait une union contre nature des viscères entr'eux ou avec les parties voisines.

Il est vrai que dans les Femmes Grosses, c'est sur-tout la partie supérieure de la matrice appelée le fond, qui s'étend : voici ce que *Noortwyk* (v) a trouvé dans le cadavre d'une Femme morte le cinquième mois de sa grossesse, le fond de la matrice étoit tellement étendu, que les trompes de Fallope qui ont leur ou-

(q) *Uter. Hum. Grav. Anat. pag. 7. & 11.*

verture pour l'ordinaire dans les Femmes qui ne sont pas grosses, aux côtés du fond de la matrice, s'ouvroient bien plus bas, puisque la quatrième partie du globe s'élevoit au-dessus de leur insertion parallèle. La même chose arrive aux ligamens de la matrice appelés ronds, qui partant des côtés du fond de la matrice où les trompes de Fallope s'ouvrent dans ce viscère, descendent dans la duplicature du péritoine de chaque côté vers les aînes, sortent ensuite de la cavité du ventre, viennent gagner obliquement au-dessus des os pubis vers l'endroit où il y'a beaucoup de graisse, & où ils se terminent proche du clitoris, & s'épanouissent en formant plusieurs expansions qui se perdent dans cet endroit (x). Leur trop grande extension est ainsi empêchée : cependant le fond de la matrice faisant éminence de plus en plus, ils paroissent s'allonger davantage, & certaines Femmes Grosses sentent une douleur incommode précisément au-dessus du pubis, à l'endroit où ces ligamens se terminent. Mais comme ils sont vasculieux, & qu'on observe que ces vaisseaux sont plus pleins dans les Femmes Grosses, peut-être

(x) De Graaf, de Mulier, Organ. pag. 147.

est-ce de-là que vient la douleur (y), laquelle se fait sentir ordinairement dans un côté seulement ; & M. *Levret*, auteur célèbre dans l'art des accouchemens, croit que les vaisseaux des ligamens ronds sont engorgés, parce que le placenta attaché à la matrice, occupe la place d'où naît le ligament ; c'est aussi ce qui lui fait penser que ce mal ne pouvoit arriver des deux côtés, à moins que ce ne fût dans le cas où il y auroit deux jumeaux : encore faudroit-il que chacun eût son placenta.

J'ai souvent observé ces douleurs des Femmes Grosses dans ces endroits, mais elles disparoissent ordinairement au bout de quelque temps, sans laisser aucune suite fâcheuse. Quelquefois les Femmes Grosses éprouvent dans les cuisses & dans les jambes de semblables douleurs qui ne paroissent pas dépendre de cette cause ; mais *Mauriceau* a observé qu'elles arrivent plutôt dans le commencement de la grossesse, & il les guérissoit communément en faisant garder le lit aux Femmes, & par la saignée, s'il étoit nécessaire (z). On voit

(y) *Levret*, l'Art des Accouchemens, p. 34.

(z) *Traité des Maladies des Femmes Grosses*, Tom. I. pag. 134.

clairement que tous ces maux peuvent beaucoup augmenter, lorsque le fœtus fait de forts mouvemens dans la matrice. *Hippocrate* a dit d'une Femme Grosse prête d'accoucher (a) : Elle ressent alors de violentes douleurs dans les lombes, parce qu'ils sont frappés par le fœtus.

Des mammelles. On a parlé ailleurs, en traitant des maladies des filles, de ce commerce manifeste & mutuel qui existe entre la matrice & les mammelles : on a mis aussi au nombre des signes de la grossesse la tumeur des mammelles, laquelle, lorsqu'elle est molle, & cause plutôt une tension quelconque qu'une douleur, n'exige aucun remède. En effet, on la regarde comme un bon signe, & *Hippocrate* présageoit, comme on le dira plus bas, l'avortement, lorsque les mammelles des Femmes Grosses devenoient tout d'un coup flasques : il concevoit au contraire de bonnes espérances, lorsqu'elles revenoient enflées de nouveau ; mais comme il croyoit que la matrice humaine étoit partagée en deux cavités, dont la droite étoit pour les garçons, & la gauche pour les filles, il pensoit que

(a) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. xxxii.

de-là on pouvoit connoître le sexe de l'avorton , suivant que la mamelle droite ou gauche devenoit molle. De légères frictions, les fomentations avec du lait coupé d'eau , dans lequel on dissout du savon de Venise , détruisent ordinairement avec assez de succès ces incommodités , sur-tout s'il s'écoule des papilles mammaires quelque sérosité laiteuse. *Mauriceau* avertit (b) pareillement de laisser agir la nature dans ce cas : il condamne tous les répercussifs , & ordonne de prendre garde que les mamelles gonflées ne soient pressées par les vêtemens trop serrés , parce qu'il s'ensuivroit , ainsi qu'il le craint avec raison , des maux très-funestes.

L'engourdissement , la pesanteur , la difficulté de respirer. Le fardeau , quoique cher , est incommode , charge tout le corps , & rend quelquefois les Femmes si foibles , qu'elles peuvent à peine remuer leurs membres dans le dernier temps de la grossesse , sur-tout si elles ont été élevées délicatement , & qu'elles aient passé oisivement & dans un repos continuel , toute leur grossesse. L'incommodité est beaucoup moindre pour

(b) Des Maladies des Femm. Gross. Tom. I. pag. 37.

la payfanne qui , lors même qu'elle est sur le point d'accoucher , applanit la terre avec le rateau , arrache les herbes qui croissent avec la moisson , & assemble les farmens en plusieurs bottes. Elle est si patiente & a tant d'ardeur pour le travail de la campagne , que venant à accoucher dans ses travaux rustiques , elle rapporte à son mari un enfant qu'on croiroit qu'elle a trouvé dans les champs , & qu'elle n'a pas mis elle-même au monde.

Instanti cùm plena tument quoque viscera partur,
 Æquat humum rastris , segetem nascentibus herbis
 Liberat , in longos religat fërmenta maniplos.
 Et duri patriens ita ruris , amantque laborum est ,
 Inter ut agrestes operas enixa , marito
 Progenièm referat , quam non peperisse , sed agris
 Invenisse putes (c).

J'ai vû quelquefois une famille entiere désolée , dans la crainte qu'à cause de l'engourdissement & de la foiblesse de la mere , l'accouchement ne fût pas heureux ; mais lorsque les vraies douleurs commençoient à se faire sentir , tout l'engourdissement cessoit , les forces auparavant abbattues , revenoient sur le champ , & l'accouchement se terminoit heureusement. Quoique les Femmes

(c) Vanier , Præd. Rust. Lib. II. pag. 47.

alors me demandassent toutes , pour rétablir leurs forces , des cardiaques chauds & stimulans , je ne leur en donnois jamais , prévoyant qu'ils leur seroient nuisibles.

La difficulté de respirer se fait surtout sentir vers la fin de la grossesse , lorsque l'abdomen est si plein , que le diaphragme ne peut s'abaisser librement , & que les muscles abdominaux étant fort écartés , agissent avec bien moins de force.

L'avortement est la sortie prématurée de l'enfant hors de la matrice avant le terme marqué par la nature : ainsi , à parler strictement , cet accident peut arriver tout au commencement de la grossesse ; ce qui a fait que quelques-uns l'ont appelé *ὀμοτοκίον* , accouchement prématuré. Les Grecs , si l'on en croit Galien (d) , l'appelloient *ἀμβλωσιν* , & Hippocrate *ὀποφλαγν* , déperdition , parce que ces fœtus non à terme , ou sont déjà morts , lorsqu'ils sortent de la matrice , ou périssent peu après leur sortie. Mais comme jamais ou très-rarement le fœtus sorti avant le septième mois ne vit , les Médecins compren-

(d) Comment. 1. in Lib. VI. Epidem. text. II. Charter. Tom. IX. pag. 356.

nent ordinairement ces fortes d'accouchemens sous le nom d'avortement : comme au contraire on a plusieurs exemples de fœtus nés à sept mois qui, non-seulement ont survécu, mais même sont parvenus à une assez grande vieillesse, on n'appelle plus ces accouchemens avortemens, mais seulement prématurés. L'œuf n'étant pas encore attaché à la superficie de la matrice dans le premier temps de la grossesse, si alors il sort de ce viscère, il n'y a presque aucun signe qui puisse faire connoître la perte d'un tel embryon ; c'est pourquoi plusieurs ne croient pas que ce cas mérite le nom d'avortement : ainsi une Femme n'est censée avorter que lorsqu'elle perd son fruit depuis la fin du premier mois, jusqu'à celle du septième. Comme pendant tout ce temps l'embryon a son attache à la matrice, dont les vaisseaux sont déjà augmentés de volume & remplis de sang, il ne peut presque s'en séparer, qu'il ne sorte de la matrice avant ou dans le temps même de l'avortement, une quantité plus ou moins grande de sang.

C'est pourquoi on pourroit appeller

l'avortement une expulsion sanguinolente du fœtus non à terme.

On peut assez aisément distinguer dans l'avortement trois temps. Le *premier* est lorsque l'attache du placenta avec la matrice commence à se rompre : on sçait que l'œuf humain est très-adhérent à la matrice dans l'endroit où est le placenta, & que celui-ci a communication avec les grands vaisseaux de la matrice ; de sorte que, lorsque leur union n'a plus lieu, ils laissent couler du sang qui, augmenté en quantité, détruit de plus en plus la liaison très-foible du chorium avec la matrice, jusqu'à ce qu'il commence à fortir par l'orifice de ce viscère ; c'est-là ce qu'on appelle le *second* tems de l'avortement. Le *troisième* est, lorsque le fœtus, non à terme, sort de la matrice.

Si on se rappelle ici les symptomes qui arrivent ordinairement dans les premiers mois de la grossesse, on verra clairement qu'il faut souvent craindre que l'union alors trop légère du fœtus avec la matrice, ne soit détruite. Les seules secousses de l'abdomen, causées par le vomissement, peuvent produire cette désunion, sur-tout si la malade est

affectée, non-seulement de nausées & d'envies de vomir, mais même de vomissemens fréquens & violens, lesquels reconnoissent pour cause, comme il a été dit ailleurs, la convulsion dans laquelle entrent non-seulement les fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, mais même le diaphragme & les muscles abdominaux; d'où s'ensuit une pression & des ébranlemens dans tous les viscères contenus dans le ventre. Le danger est beaucoup plus grand, lorsque dans le même temps les vaisseaux du corps regorgent de sang.

On tire aussi de-là la raison pour laquelle l'avortement arrive plus fréquemment vers le troisième mois, & on connoît que c'est parce que l'attache du fœtus à la matrice est encore trop foible, & parce que dans les Femmes d'un tempérament sanguin, & qui auparavant avoient des règles abondantes, les vaisseaux utérins sont remplis de beaucoup de sang.

Il s'agit maintenant de considérer par quelle méthode & par quels remèdes on peut, sinon détruire entièrement, du moins diminuer & adoucir ces symptômes. On verra en même temps que,

pour en venir là , il faut agir avec prudence.

§. 1297. *Ces symptômes dépendant d'une seule cause, cèdent ordinairement au même remède ; sçavoir, à la saignée.*

La cessation des règles étant regardée comme un des principaux signes de la grossesse, plusieurs ont attribué à ce sang retenu, les incommodités d'une grossesse commençante, d'où ils concluoient qu'il ne pouvoit y avoir de remède plus certain, que d'ôter par la saignée, la trop grande quantité de sang qu'ils croyoient la cause de tous ces maux. Mais on a vû, par ce qui a été dit plus haut, que toutes les Femmes ne perdent pas tant de sang par leurs règles, que la rétention puisse tout au commencement de la grossesse donner lieu à quelque indisposition. On a vû de plus, que plusieurs de ces symptômes que l'on met communément au nombre des signes de la grossesse, existent avant que la masse du sang ait été augmentée par la rétention des règles. En effet, les Femmes conçoivent assez communément les premiers jours, après que les règles ont cessé, & on observe aussi-tôt dans

plusieurs, des nausées, le vomissement, l'appétit déréglé pour des choses extraordinaires. Il n'est pas aisé de ne déduire ces symptômes des Femmes Grosses que de l'augmentation de la quantité du sang, puisqu'on ne les observe pas dans les Femmes pléthoriques. Bien plus, il a été démontré que ce sang retenu ser voit à remplir les vaisseaux de la matrice, dont le volume augmente alors, & que par cette raison, il ne pouvoit pas être tout d'un coup surabondant, quoique l'embryon encore très-petit, ne puisse l'employer en entier.

C'est ici principalement où l'on doit considérer la loi de la nature; le Médecin est son ministre, il ne faut pas qu'il lui commande. Dans une Femme saine & vigoureuse, les règles viennent au temps marqué, & cessent si elle devient grosse. S'il y avoit toujours quelque mal à craindre de la rétention de ce sang dans le corps de la Femme Grosse, le Créateur eût établi d'autres voies pour son évacuation, & les Femmes Grosses qui ne voudroient pas être saignées, souffriroient de plus grandes incommodités. Mon épouse n'a jamais été saignée de sa vie; elle n'a cependant jamais fait de fausses cou-

ches, elle a été mere très-heureusement de six enfans très-sains, & s'est toujours très-bien rétablie en très-peu de temps. J'ai observé la même chose dans plusieurs autres Femmes, d'où je crois être en droit de conclure, que la saignée n'est pas nécessaire à toutes les Femmes Grosses; de plus qu'elle n'est pas toujours utile, & qu'elle est même quelquefois nuisible.

Je suis cependant bien éloigné de croire qu'il ne faille jamais saigner les Femmes Grosses; j'en ai vû plusieurs qu'on étoit obligé de saigner, soit à cause de la trop grande plénitude, soit à cause de la raréfaction subite du sang. Celles qui ont leurs règles très-abondamment, lorsqu'elles ne sont pas grosses, qui font bonne chere, & ne font que très-peu d'exercice, ont souvent une pléthore de sang le premier & le second mois de leur grossesse: je n'ai jamais hésité de conseiller la saignée à ces Femmes, si-tôt que j'observois les signes de plénitude, sçachant bien qu'autrement elles étoient en danger d'avorter. J'en ai vû d'autres qui, dans une forte colere, avoient tous les vaisseaux tout d'un coup pleins & très-gros, le visage rouge & tendu, & les yeux rem-

plis de sang : la saignée leur étoit fort utile. Mon dessein est seulement d'avertir de ne point regarder comme une règle générale de saigner dans le temps de la grossesse, & que l'on attribue avec raison toutes les incommodités, tous les maux qui suivent à ce qu'on a négligé l'usage de ce remède. Dans certains endroits, sur-tout parmi les gens de condition, on est dans l'opinion qu'une Femme Grosse doit être saignée trois fois; sçavoir, au commencement, au milieu, & à la fin de la grossesse, sans avoir égard à son tempérament. J'ai vû saigner des Femmes pâles & très-déliçates; & quoique la saignée les rendît languissantes pendant tout le temps de leur grossesse; quoiqu'elles eussent des enfans foibles & infirmes; quoiqu'enfin elles fussent obligées de garder le lit des mois entiers, avant de paroître en public après leurs couches, j'ai eu bien de la peine à obtenir de quelques-unes seulement qu'elles ne se fissent plus saigner dorénavant. Les Médecins eux-mêmes consultant trop leur réputation locale, osoient à peine s'opposer à ce préjugé, sçachant bien que s'il arrivoit ensuite quelque

mal , on attribueroit uniquement la cause à ce qu'on auroit omis de saigner la Femme ; au lieu qu'en la saignant , suivant la coutume , quelque chose qu'il arrivât par la suite , on les regarderoit comme entierement irrépréhensibles.

Cependant l'autorité respectable des meilleurs Médecins nous conseille de procéder ici avec beaucoup de précaution. Hippocrate (e) a dit : *Une Femme Grosse que l'on saigne avorte , & encore plutôt , si le fœtus est déjà grand.* Galien est du sentiment d'Hippocrate , sur-tout lorsque l'enfant déjà parvenu à une certaine grandeur , a besoin d'une plus grande quantité de nourriture. De plus ; lorsqu'on fait l'extraction du placenta après l'accouchement , il sort ordinairement une grande quantité de sang , & les lochies continuent pendant plusieurs jours à désemplir les vaisseaux utérins. Seroit-il donc utile de diminuer avant l'accouchement , au moyen de la saignée , l'abondance du sang ? Je sçais que l'on dit qu'en pratiquant la saignée , on prévient la perte de sang dans l'extraction du placenta ; mais ce

(e) Aphor. xxxi. Sect. v. Charter. Tom. X. pag. 213.

sentiment n'est point du tout vraisemblable. En effet, la matrice fournit au placenta des vaisseaux si considérables, qu'il faut nécessairement, qu'aussi-tôt que celui-ci est détaché, le sang sorte en abondance : la matrice même en se contractant, si-tôt qu'elle est vuide, presse sa sortie. Bien plus, si cela n'arrivoit pas ainsi, il surviendrait des accidens très-fâcheux, ainsi qu'on le verra dans le Chapitre sur les maladies des Femmes accouchées.

Il faut avouer que l'Aphorisme d'*Hippocrate*, cité dans l'article précédent, n'est pas entièrement & absolument vrai, puisque l'observation journaliere enseigne que l'avortement ne suit pas toujours la saignée que l'on fait à une Femme Grosse; c'est pourquoi *Celse* a restreint avec prudence le sentiment d'*Hippocrate* (f) : en effet, traitant de la saignée, il nous apprend que les anciens Médecins ne la pratiquoient pas sur les enfans, les vieillards & les Femmes Grosses, parce qu'ils jugeoient que le premier & le dernier âge ne pouvoient supporter cette espèce de secours, & qu'ils étoient persuadés qu'une Femme enceinte qu'on auroit saignée, devoit avorter. Mais

(f) Lib. II. Cap. x. pag. 77.

l'expérience a ensuite démontré que rien de tout cela n'étoit constant , & qu'on devoit employer des observations meilleures sur lesquelles le Médecin pût diriger ses conseils. En effet , ce sont les forces & non l'âge , ou ce qui est contenu intérieurement dans le corps , qu'il est important de considérer. Par-là le Médecin apprendra ce qu'il doit faire à l'égard des Femmes Grosses , & il lui sera difficile alors de se tromper. En effet , si une Femme Grosse est pâle & languissante , il se gardera bien de conseiller la saignée : si au contraire elle est affectée de rougeur , de chaleur , si ses veines sont gonflées , si elle a mal à la tête , s'il s'écoule une humeur par les narines , si enfin elle ressent une tension vers les lombes , le bassin , les aînes , il la saignera pour prévenir l'avortement que donne lieu de craindre la trop grande plénitude des vaisseaux : il aura cependant toujours alors présent à la mémoire ce conseil très-prudent de Celse (g) : Une Femme Grosse a besoin de force après sa guérison , tant pour elle-même , que pour soutenir les efforts de l'accouchement. Il ne faut pas faire tout d'un coup tout ce qui exige une intention d'esprit ou de la prudence ; le

(g) Lib. II. Cap. x. pag. 78.

principal

principal art en cela consistant non à compter les années, & à ne faire attention qu'à la seule grossesse, mais à estimer les forces, & à juger si elles sont suffisantes pour que l'enfant, le vieillard, la femme enceinte & son fruit puissent se soutenir.

Il paroît par tout ce passage de Celse, qu'il n'a fait qu'agiter la question; sçavoir, si on peut, dans les maladies, saigner les Femmes Grosses, & non si on doit saigner une Femme Grosse qui se porte bien. Hippocrate ayant craint que l'avortement ne fût déterminé par la saignée, qui est cependant si souvent nécessaire dans les maladies aiguës, c'est peut-être ce qui lui a fait dire dans l'Aphorisme précédent (h): qu'une maladie aiguë à une Femme Grosse, étoit un cas mortel. Personne ne doute qu'alors les Femmes ne soient en bien plus grand danger, sur-tout parce que dans la cure, on est obligé d'avoir égard au fœtus, comme le remarque très-bien Galien dans son Commentaire sur ce texte. En effet, lorsqu'on donne des alimens à la mere malade en moindre quantité, & seulement de loin en loin, il y a lieu de craindre que le fœtus ne meure faute de

(h) Aphor. III. Sect. v. Charter. Tom. IX. pag. 213.

nourriture. D'un autre côté, si on donne à la mere des alimens en plus grande quantité & plus souvent, on doit appréhender que la fièvre venant à augmenter par un aliment donné à contre-temps, la Femme ne périsse. Cependant on peut prouver par *Hippocrate* lui-même (i), que les Femmes Grosses attaquées de maladies aiguës, ne périssent pas toujours. En effet, la Femme Grosse de trois mois qui fut attaquée sur le rivage d'une fièvre aiguë, accompagnée de perte de la parole, de délire, de convulsions, d'insomnies, d'urines légères & mal colorées, & d'autres fâcheux symptomes, fut cependant délivrée de sa maladie au bout de quatorze jours. C'est ce qui a donné lieu à *Celse* de se restreindre à ce pronostic, en disant (k) : *Une Femme Grosse est aisément la victime d'une maladie aiguë.*

J'ai quelquefois vû des Médecins que ces Aphorismes d'*Hippocrate* rendoient timides dans la cure des maladies aiguës des Femmes Grosses, & qui s'abstenoient de la saignée, ou du moins n'osoient pas la faire assez copieuse, ou la

(i) Epidem. Lib. I. ægrot. XIII. Charter. Tom. IX. pag. 115.

(k) Lib. VI. Cap. vi. pag. 55.

répéter plusieurs fois, quoique la maladie l'exigeât. Ma propre expérience m'a cependant appris qu'on la répète sûrement & avec un très bon succès dans ce cas. J'ai guéri avec une entière réussite, par trois saignées faites dans l'espace d'une demi-journée, une Femme Grosse de six mois, laquelle avoit une pleurésie aiguë : elle accoucha ensuite très-heureusement & à terme, d'un enfant très-sain. J'ai saigné deux fois une autre Femme qui fut prise vers le dernier mois de sa grossesse, d'une fièvre aiguë, avec une douleur tensive du côté gauche : vingt-quatre heures après la seconde saignée, elle accoucha d'une fille qui se portoit très-bien, & elle se rétablit ensuite heureusement de sa maladie & de sa couche. On trouve dans *Forestus* (1), & dans d'autres Auteurs, des cas semblables, dans lesquels on a saigné avec succès des Femmes Grosses attaquées de maladies aiguës.

Tout ce qui vient d'être dit montre assez, suivant moi, ce que l'on doit penser de l'Aphorisme d'*Hippocrate* qui

(1) Lib. II. Tom. I. pag. 59. & seq. Stalp. Van der Wiel, *Observat. rar. cent. prim. num. 33. part. 1. pag. 132. & Observ. LXV. p. 277. & seq.*

défend de saigner les Femmes Grosses. Nombre d'observations constantes prouvent que cette opération, non-seulement est quelquefois nécessaire dans les maladies aiguës des Femmes Grosses, mais même qu'elle a été pratiquée avec succès. Cependant on ne peut conclure de-là qu'elle soit toujours utile aux Femmes Grosses qui se portent bien.

Lorsqu'il y a des signes de pléthore, & que les Femmes ont ordinairement leurs règles fort abondantes, tous les Auteurs conviennent que la saignée est utile, & même nécessaire; autrement *Mauriceau* (*m*) ne l'approuve pas même, lorsque la Femme Grosse a un écoulement de sang par le vagin, comme si c'étoient ses règles. *La Motte* (*n*) qui raconte si ingénument ses observations, n'admet la saignée aux Femmes Grosses, que dans le cas d'une grande pléthore; cependant il la conseille aussi, lorsqu'elles ont un entier dégoût pour les bons alimens, & un appétit extraordinaire pour d'autres très-mauvais, lorsqu'elles sont attaquées de nausées, de

(*m*) Traité des Maladies des Femmes Gross. Lib. I. Chap. xx. pag. 156. & 157.

(*n*) Traité des Accouch. Lib. I. Chap. xv. pag. 64. & suiv.

§. 1297. 1298. *des Femmes Grosses.* 77

vomissemens, de foibleſſes, & lorsqu'enfin il ſort quelque peu de ſang par la vulve. Mais ce que nous avons dit plus haut, prouve que l'on ne peut pas toujours attribuer ces ſymptomes à la pléthore de ſang, d'où il ſuit qu'ils n'exigent pas toujours la ſaignée.

Pour conſequence, la *Motte* ajoûte que, ſi la Femme Groſſe ſe porte bien, la ſaignée eſt non-ſeulement inutile, mais même nuifible.

§. 1298. *Cependant dans la pratique de cette opération, il faut avoir égard avec ſoin, au lieu, au temps, & à la quantité.*

Au lieu. La ſaignée n'étant pratiquée dans les premiers mois de la groſſeſſe, que pour diminuer la trop grande quantité du ſang, en quelqu'endroit du corps que l'on ouvre la veine, on obtiendra toujours l'effet qu'on deſire; mais comme on a coutume, ainſi qu'il a été dit ailleurs, de pratiquer la ſaignée du pied pour exciter le flux menſtruel, & que tous les Auteurs la recommandent à cet effet, on conçoit aiſément pourquoi elle ſeroit très-préjudiciable aux Femmes Groſſes, les mettant en danger d'avorter, lorsque les vaiſſeaux utérins com-

menceroient à laisser couler du sang. C'est pourquoi tous les Auteurs s'accordent à conseiller la saignée du bras dans le temps de la grossesse ; mais quoique la saignée du pied attire vers les parties inférieures du corps l'effort & l'abondance des humeurs, il paroît cependant que le sang passe alors plus facilement par l'artère iliaque externe qui ne donne pas à la matrice des rameaux si considérables, & que l'iliaque interne qui fournit à la matrice, est moins surchargée. De fréquentes observations ont appris que des Femmes criminelles, feignant une suppression de leurs règles, se sont envain fait saigner au pied dans l'intention de perdre le fruit de leur amour clandestin. Quoi qu'il en soit, il faut toujours suivre la voie la plus sûre ; & c'est avec raison que l'on préfère la saignée du bras, lorsqu'on craint une trop grande pléthore de sang dans les vaisseaux de la matrice. Mais il faut avoir grand soin de faire les saignées le plus loin qu'il est possible des endroits qui ordinairement sont le siège de la douleur & de l'amas du sang. En agissant ainsi, il n'arrivera pas tout d'un coup un grand changement, & en continuant toujours cette méthode, il résultera aussi que l'amas

des liqueurs ne se fera pas toujours au même endroit (o).

Au temps. Lorsqu'une maladie aiguë & inflammatoire demande la saignée, on ouvre la veine en tout temps de la grossesse, comme il a été dit au paragraphe précédent. Mais comme alors il s'agissoit de la saignée que l'on pratique pour prévenir l'avortement qui pourroit être causé par la trop grande plénitude, & corriger les fâcheux symptômes qui accompagnent ordinairement le commencement de la grossesse, on conçoit aisément que la saignée a principalement lieu dans les premiers mois. En effet, après le troisième mois, les nausées, les vomissemens, & les autres symptômes de grossesse diminuent & cessent quelquefois même entièrement. De plus, après ce temps, la matrice est augmentée de volume, les vaisseaux, pour être pleins, ont besoin d'une plus grande quantité de sang, & en même temps le fœtus dont le volume est augmenté, doit prendre aussi plus de nourriture. Il est quelquefois nécessaire de saigner après la première cessation des règles, les Femmes pléthoriques, &

(o) Hipp. de Off. Nat. Cap. v. Charter.
Tom. IV. pag. 3.

qui avoient coutume de les avoir abondantes. Il arrive cependant plus souvent dans ce cas qu'on ne pratique la saignée qu'après le second période ; c'est-à-dire, neuf ou dix semaines après la conception , lorsque des symptomes annoncent qu'il y a pléthore de sang dans le corps & dans les vaisseaux utérins. En effet, c'est principalement dans ce temps de la grossesse que l'avortement arrive plus fréquemment, ce qui est très-rare au quatrième mois, & encore plus rare, lorsque ce mois est passé, à moins que l'avortement n'ait pour cause une forte maladie, une violence extérieure, comme une chute, un coup sur le ventre, ou de violentes affections de l'ame que l'on doit éviter avec grand soin. Si les signes de pléthore se montrent de nouveau, on doit par la même raison répéter la saignée. Je n'ai pas souvent eu occasion dans ma pratique de réitérer plusieurs fois les saignées dans la grossesse. J'ai cependant vû des Femmes accoutumées à la bonne chere, d'un tempérament sanguin, & qui se mettoient en colere pour la cause la plus légère, que l'on étoit obligé de saigner quatre & même cinq fois pour prévenir l'avortement. Le Médecin pru-

dent se réglant sur les signes de la pléthore, pourra décider les cas où il faut désemplir.

A la quantité. Il faut tirer assez de sang pour diminuer la pléthore, sans affoiblir les forces. Lorsqu'on agit ainsi, les Femmes, après la saignée, se sentent plus dégagées, au lieu que lorsqu'on fait la saignée trop forte, elles tombent dans la langue. C'est pourquoi *Manningham* avertit prudemment (p) que même dans les maladies des Femmes Grosses qui demandent la saignée, on doit avoir attention de ne pas tirer en une fois une trop grande quantité de sang, parce que les saignées réitérées procurent le même effet, & qu'il est difficile de remédier aux maux qui suivent une saignée immodérée. La médecine réussit toujours mieux en ôtant le superflu, que lorsqu'elle supplée à ce qui manque. En effet, les potions cardiaques sont de peu de secours pour le rétablissement des forces, lorsqu'on a tiré imprudemment une trop grande quantité de sang : c'est ce qui a porté l'Auteur déjà cité, à recommander la précaution suivante : Toutes les fois qu'on ordonne une saignée (sur-tout dans les cas douteux), après

(p) Art. Obsr. compend, pag. 91.

avoir approché le doigt de la veine de la malade, si-tôt qu'elle est ouverte, il faut observer si, à mesure que le sang sort, on sent des pulsations fortes ou languissantes : lorsqu'on y porte attention, l'écoulement d'une once de sang suffit pour en juger. Si les pulsations sont fortes, on peut sûrement continuer la saignée ; mais si elles sont languissantes, il faut sur le champ arrêter le sang : autrement la malade seroit attaquée de très-grands accidens. Celse a donné un conseil à peu-près semblable, quand il a dit (q) : Il est plus aisé de juger de la force du corps par les veines, que par le tempérament même.

§. 1299. Des alimens aisés à digérer, un exercice réglé, & des boissons légères, sont alors extrêmement utiles.

Des alimens aisés à digérer. Tous les viscères de l'abdomen qui doivent retenir les alimens & les changer en chyle, sont obligés de changer de place à mesure que la matrice augmente de volume, & ils en sont quelquefois comprimés. Souvent il survient au commencement de la grossesse des nausées incommodes qui troublent entièrement l'action de l'estomac ; d'où il paroît ai-

(q) Lib. II. Cap. x. pag. 78.

sément que les Femmes doivent alors faire usage d'alimens aisés à digérer, tels que des bouillons, des chairs de jeunes animaux, de poissons de rivière, des œufs frais, des légumes mous, du pain bien fermenté. Il est aussi plus avantageux qu'elles mangent à différentes reprises, que de charger leur estomac en mangeant beaucoup à la fois. Elles doivent éviter les alimens gras, chargés d'épices, ou préparés avec des farineux non fermentés. On doit cependant dans les alimens que l'on fait prendre aux Femmes Grosses, avoir égard à leur habitude, parce qu'elles prennent plus aisément ceux auxquels elles sont accoutumées; & il ne faut pas leur refuser opiniâtement certains alimens qu'elles desirent avec passion, quoique moins salubres.

Des meres, par excès de sollicitude, violent assez fréquemment cette règle de régime, en faisant prendre à des Femmes Grosses, même malgré elles, des bouillons très-forts, & autres alimens qui, sous peu de volume, ont beaucoup de parties nourricieres. Ces Femmes croient qu'on doit employer toutes sortes de soins pour nourrir non-seulement la mere, mais même le fœ-

tus ; mais trop d'aliment ne fait que charger l'estomac , sans nourrir le corps.

Quant aux ragouts , on doit éviter d'y mêler des aromates très-chauds , & tout ingrédient trop âcre , ou du moins ne les employer qu'en très-petite quantité , si la Femme a été accoutumée long-temps à en faire usage : en effet , le caractère doux des humeurs de la mere est très-avantageux au fœtus.

Un exercice réglé. Il a été dit plus haut que les Femmes de la campagne qui ne quittent , pour ainsi dire , leurs travaux rustiques que lorsqu'elles ressentent les douleurs de l'enfantement , accouchoient très-heureusement ; mais cela ne conviendrait aucunement à celles qui sont élevées mollement. La promenade est très-utile , sur-tout dans un air pur , serein , tel que celui de la campagne , pourvu qu'elle ne soit pas poussée jusqu'à la lassitude. Le carrosse peut être nuisible , à moins qu'il ne soit suspendu de manière qu'il n'y ait pas à craindre que la Femme essuye aucune secousse violente & subite. Il suit de-là que les voyages ne sont pas convenables aux Femmes enceintes , tant à cause de la difficulté des chemins , que

par les frayeurs subites auxquelles elles sont sujettes , lorsqu'il arrive quelque chose de fâcheux. Elles doivent aussi éviter de monter ou de descendre par des chemins inclinés , parce qu'en montant elles se fatigueroient trop , & en descendant , elles ne pourroient guères éviter de tomber. Elles doivent surtout s'abstenir des danses fortes ou journalieres qui ont causé si souvent des hémorrhagies très-dangereuses , & même l'avortement. Il en est de même des efforts violens , soit pour élever des poids considérables , soit pour déranger certains corps fort lourds & fort gros. J'ai connu une Dame grosse qui a avorté , pour avoir subitement levé de terre son fils , âgé de deux ans , qui étoit tombé.

Des boissens légères. L'eau pure est très-bonne pour les Femmes qui y sont accoutumées. Je n'ai jamais non plus observé que la bière fût nuisible à celles qui avoient coutume d'en boire. Elles peuvent pour boisson ordinaire , mêler avec l'eau un peu de vin. On leur accorde aussi aisément à la fin du dîner un peu de bon vin avec du pain rôti ou du biscuit , sur-tout si elles éprouvent

86 *Des Maladies.* §. 1299. 1300.
des foibleſſes d'eſtomac, comme il arrive ſouvent au commencement de la groſſeſſe. Ces boiſſons doivent être accordées avec plus de précaution aux Femmes d'un tempérament chaud & ſanguin.

Les Femmes Groſſes qui uſent de boiſſons très-froides, ſur-tout à la glace, éprouvent ſouvent de violentes coliques; d'où ſ'enſuit l'avortement (r).

§. 1300. Cependant les cordiaux aromatiques avec des anti-hyſtériques très-doux, ou même les acides doux, ſont d'un très-grand uſage & très-efficaces.

Plusieurs Femmes Groſſes ſont plus ou moins languiſſantes, ſur-tout dans les premiers mois de leur groſſeſſe; mais celles qui ont le genre nerveux fort mobile, ſont ſouvent attaquées de paſſions hyſtériques. C'eſt pourquoi les Médecins ne ſont occupés qu'à chercher des remèdes qui puiſſent par leur odeur agréable, diſſiper cette langueur, corroborer les fibres ſolides trop foibles, & réprimer en même temps les mou-

(r) Manningham, Art. Obſetr. Compend, pag. 65.

vemens déréglés du genre nerveux. On loue beaucoup pour cela la *cannelle* qui occupe le premier rang entre les aromates. En effet, elle a une odeur qui fait plaisir, & en même temps une force corroborative assez manifeste. C'est aussi pour cela qu'on préfère la poudre de canelle infusée dans du vin, & sa teinture, à toutes les autres préparations de cette écorce, qui ont, à la vérité, une vertu aromatique & odoriférante, mais qui manquent d'une efficacité corroborante, telles sont l'*huile essentielle de canelle*, l'*eau distillée* ou l'*esprit de canelle*, remedes qui, à la vérité, sont tous très-odoriférans, mais dont toute la vertu corroborative reste après la distillation dans le résidu de la canelle, & ne monte pas dans l'alembic avec la partie odorante volatile. Les *écorces d'oranges & de citron* sont aussi d'un grand usage dans ce cas : elles rétablissent admirablement les forces par leur bonne odeur, & possèdent en même temps une amertume agréable, & fort amie de l'estomac, sur-tout les *écorces d'oranges*. Leurs sucres flattent par leur goût acide & agréable ; & lorsqu'on en assaisonne les alimens qu'on

veut prendre, ils rétablissent heureusement l'appétit perdu, & résistent aussi à toute pourriture. Par la même raison, on recommande aux Femmes Grosses la gelée de groseilles, la pulpe corroborative des coings, le suc acide & un peu âpre d'épine-vinette. On trouve dans la *Matiere Médicale* plusieurs formules sur la forme desquelles on peut en composer plusieurs autres semblables que l'on rendra plus ou moins aromatiques, suivant le tempérament de la Femme Grosse.

On recommande contre les affections hystériques, l'odeur tres-forte du *castoreum*, le *succin*, la teinture de ces médicaments, & plusieurs autres semblables; mais il ne les faut donner qu'en petite dose, parce qu'on les compte aussi au nombre des médicaments emmenagogues.

§. 1301. L'accroissement du fœtus paroît produire à peu-près les mêmes accidens que ceux qui ont été détaillés au §. 1296. & de plus, la difficulté d'uriner, d'aller à la selle, les hémorrhoides, les varices, l'enflure des pieds & des grandes lèvres, la facilité de se laisser tomber.

On a remarqué plus haut qu'on ne pouvoit expliquer ni comprendre clairement tous les symptomes de la grossesse, par la rétention des règles, ni par le volume du fœtus, du placenta & des eaux, lequel est assez petit au commencement de la grossesse; d'où on observe aussi que plusieurs symptomes qui accompagnent la grossesse commençante, diminuent beaucoup, & même cessent quelquefois entièrement après le troisième ou le quatrième mois; au lieu que les accidens qui viennent de l'augmentation du volume de la matrice qui contient le fœtus, augmentent plutôt jusqu'à la fin de la grossesse. En effet, si, comme il a été dit au §. 1295, dans une Femme morte enceinte de six mois, on a trouvé que le fond de la matrice touchoit celui de l'estomac, & que les intestins étoient montés plus haut & sur les côtés; de sorte qu'il n'y avoit aucune partie entre la matrice & l'épine du dos, & que la superficie antérieure de la matrice tuméfiée touchoit à nud le péritoine; il est aisé de concevoir que dans les trois derniers mois de la grossesse, cette pression des viscères doit augmenter, à raison de l'extension

du volume de la matrice. Le mouvement du diaphragme devient ainsi plus difficile : quelquefois même étant irrité, il est affecté de *tetanos*, d'où s'ensuit un véritable asthme spasmodique qui reparaît à différentes fois, sur-tout lorsque l'estomac est distendu par les alimens ou des vents. J'ai vû une Femme Grosse attaquée de ce mal fâcheux, dont elle fut délivrée aussi-tôt après son accouchement.

Ces incommodités diminuent cependant beaucoup, à mesure que le volume de la matrice augmente, parce qu'alors la situation des viscères change lentement & également ; mais il arrive quelquefois que le fond de la matrice, au lieu de s'élever perpendiculairement, incline sur un des côtés, comme on le démontrera dans le Chapitre suivant : alors la pression sera moins égale, & les accidens peuvent augmenter. N'est-ce pas ce qu'auroit voulu indiquer *Hippocrate*, quand il a dit (s) : *La douleur à l'hypochondre dans les Femmes Grosses est un mal*. On a souvent averti ailleurs que, quand *Hippocrate* employe le mot

(s) Coac. prænot. n°. 523. Charter. Tom. VIII. pag. 883.

hypochondre dans un article particulier, il entend toujours l'hypochondre droit. Si le fond de la matrice s'élève obliquement sur le côté droit, il pressera les intestins contre la partie concave du foye où sont situés la vésicule du fiel, les conduits biliaires, le tronc de la veine-porte, &c. d'où il paroît clairement qu'il peut arriver plusieurs accidens que l'on doit craindre de la douleur que ressentent les Femmes Grosses à l'hypochondre droit.

La difficulté d'uriner. Il s'agit ici de cette difficulté d'uriner qui vient de l'accroissement du fœtus & de l'augmentation du volume de la matrice, laquelle difficulté s'observe principalement dans les derniers mois de la grossesse. Cet accident peut en effet arriver pendant le temps de la grossesse, sans être en aucune manière produit par elle. Ainsi j'ai vû une Femme de trente ans qui, au troisiéme mois de sa grossesse, fut attaquée tout d'un coup sans aucune cause antécédente, d'une dysurie très-fâcheuse. Après quelques heures, la partie supérieure de la vulve autour du méat urinaire, commença à s'enfler & être douloureuse. On saigna la Fem-

me : on employa tant intérieurement qu'extérieurement les remèdes les plus doux : elle en fut, à la vérité, soulagée ; mais la douleur qui avoit commencé autour du méat urinaire, se répandit dans tout le ventre, à peine pouvoit-elle le sixième jour se coucher, elle étoit obligée de se tenir continuellement debout. Elle sentit aussi une douleur forte vers le rein gauche : l'urine sortoit, tantôt plus aisément, tantôt plus difficilement : la douleur vers le rein plus ou moins vive, suivant les temps, se faisoit toujours sentir ; mais au bout de six semaines, elle cessa tout-à-coup après que la malade eut rendu, par la voie des urines, un pus blanc, égal & clair : cet écoulement dura longtemps ; à cinq mois elle accoucha d'un fœtus mort. Elle ne voulut plus ensuite prendre les remèdes convenables qu'on lui conseilloit pour la cure de l'ulcère du rein : il est vrai que le pus paroissoit en moindre quantité à la sortie des urines ; mais elle commença à maigrir. Elle fut attaquée d'une forte toux, & cracha du pus : enfin elle mourut en consommation par la pulmonie.

De semblables maladies peuvent ar-

river aux Femmes Grosses ; mais la sortie libre des urines peut aussi être empêchée par le volume augmenté de la matrice sur laquelle est couchée la vessie ; d'où il suit qu'étant devenue plus volumineuse, elle peut comprimer tellement ce viscère, qu'il ne puisse assez se distendre, ce qui oblige la Femme Grosse d'uriner souvent. Mais si le col de la vessie est comprimé, l'urine ne peut sortir librement, & séjournant en partie dans la vessie, elle y contracte une âcreté, d'où suit une irritation continuelle, & une fâcheuse strangurie. Cet accident arrive principalement dans les derniers mois de la grossesse, lorsque la vessie est tellement pressée, qu'elle forme un angle avec son col. C'est ce qu'a observé *Mauriceau* (t) dans une Femme Grosse qui, dans les trois derniers mois, urinoit fréquemment & avec autant de douleur, que si elle eût eu une pierre dans la vessie, ou un ulcère à son col ; mais tous ces maux cessèrent aussi-tôt après l'accouchement.

Brudenell Exton, auteur célèbre dans

(t) *Mauriceau*, Traité des Malad. des Femmes Grosses, Lib. I. Chap. xv. pag. 138.

l'art des accouchemens, a remarqué que ces accidens arrivent quelquefois le quatrième & le cinquième mois de la grossesse, lorsque la matrice remplit toute la cavité du bassin, & ne s'élève pas encore beaucoup par son fond au-dessus du pubis (*u*). C'est ce qui arrivera sur-tout aux Femmes dont le col de la matrice est trop distendu dans le vagin, ainsi qu'on l'a remarqué à celles qui ont eu une chute complète ou imparfaite de matrice. En effet, quoique ce viscère ne se montre pas hors de la vulve, s'il remplit seulement le vagin, il comprime tellement le col de la vessie, que l'urine ne peut nullement sortir. M. *Levret* rapporte l'observation (*v*) d'une Femme dans la vessie de laquelle on ne pouvoit introduire la sonde, & qui a uriné naturellement après qu'on eut réduit la matrice.

Cette difficulté d'uriner paroît attaquer plus particulièrement les Femmes Grosses, dont l'abdomen est fort pendant par-devant, la matrice se portant antérieurement au-dessus des os pubis,

(*u*) *System. of. midwifery*, pag. 144.

(*v*) *Sur les Polypes*, pag. 112, & 113.

fait que la vessie forme un angle avec son col ; ce qui empêche la libre sortie de l'urine , & rend en même temps très-difficile l'entrée de la sonde dans la vessie. On a observé que ce viscère , dans certaines Femmes Grosses , après avoir été distendue par cette suppression d'urine , a produit des tumeurs dans les aînes & au périné , tumeurs qui étoient véritablement ce qu'on appelle hernie de vessie : on peut voir à ce sujet ce qui est écrit dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris* (x) : on y trouve des observations d'hernies de vessie à des Femmes Grosses. Le passage suivant tiré d'*Hippocrate* (y) , ne paroît-il pas indiquer quelque chose de semblable ? Quelquefois aussi , lorsque la Femme a éprouvé l'évacuation des vaisseaux , & qu'elle a été en travail , la matrice tournée du côté du col de la vessie , appuie dessus , & cause la strangurie ; mais elle n'a aucun autre mal , & étant soignée , elle se rétablit bien-tôt , quelquefois même d'elle-même.

D'aller à la selle. A mesure que la

(x) Tom. II. pag. 23. & suiv.

(y) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. x. Character. Tom. VII. pag. 735.

matrice qui contient un fœtus s'éleve, elle oblige tous les intestins de se retirer en haut & sur les côtés, & ils sont la plus ou moins comprimés, suivant que capacité du ventre diminue; mais comme dans les intestins grêles sont contenues les matieres les plus molles & les plus liquides, leur passage ne sera pas si aisément empêché. Au contraire la matiere contenue dans les gros intestins étant plus sèche, parce que les vaisseaux absorbans pompent ce qu'elle a de plus liquide, elle devient de plus en plus aride, jusqu'à ce qu'elle soit chassée par l'anus. La fin de l'intestin colon, avant de former le rectum, s'éleve en haut, comme l'on sçait, & après avoir formé une courbure, descend de nouveau en droite ligne dans le bassin, & alors elle s'appelle l'intestin rectum. La matrice tuméfiée comprime principalement cet endroit où séjournent naturellement les matieres fécales; d'où on conçoit aisément pourquoi, dans l'état de grossesse, les Femmes sont si souvent constipées. Il faut avoir soin que la constipation ne dure pas trop long-temps, parce que les matieres fécales se séchent de plus en plus, augmentent en masse,

&

& se durcissent; ce qui fait que, pour les faire sortir, la Femme est obligée de faire de violens efforts qui quelquefois ont été cause de l'avortement; mais si elle ne rend qu'une partie des matieres endurcies, ce qui en reste s'accumule peu-à-peu: bien-tôt tous les gros intestins en sont farcis, & sur-tout l'intestin rectum qui quelquefois est tellement dilaté, qu'il forme un grand sac, comme on l'a vû à l'ouverture du cadavre d'un jeune homme de quinze ans (z), qui eut une telle constipation, qu'en vingt jours de temps, il n'alla qu'une fois à la selle. On remarque aussi au même endroit que plusieurs ayant été fort long-temps constipés, on fut obligé de tirer avec les doigts ou même avec des instrumens, les matieres devenues très-sèches & très-dures.

L'intestin rectum n'est pas le seul qui soit ainsi dilaté par les matieres retenues: cette dilatation peut arriver aussi dans toute la longueur du colon. J'ai été appelé autrefois pour voir une Dame Angloise qui se portant très-bien, étoit accouchée assez aisément d'un enfant sain, & n'avoit éprouvé aucun

(z) Académ. des Sciences, 1750. *in-4°*:
Hist. pag. 48.

accident les premiers jours de sa couche ; mais le neuvième , quoique pendant ce temps elle eût été quatre fois à la selle , elle commença à se plaindre d'une douleur sourde & d'une pesanteur vers l'os sacrum , accompagnée d'épreintes ; on lui donna des lavemens qu'elle ne gardoit pas , elle prit beaucoup d'huile , on employa les décoctions les plus émollientes avec le miel & on appliqua des linimens sur l'anüs & les parties voisines : la matiere durcie descendit peu-à-peu , l'anüs commença à s'ouvrir assez , pour qu'on pût avec des instrumens emporter quelque chose de la matiere , sans blesser la malade : enfin après bien des peines & deux jours entiers de souffrance , toute la matiere endurcie fut tirée dehors : elle égaloit , si même elle ne surpassoit pas , la tête d'un fœtus à terme. Une si grande masse ne pouvoit passer sans faire du déchirement à l'anüs : cependant par l'habileté du Chirurgien , la malade se rétablit parfaitement de cette grande maladie.

On conçoit aisément que cet amas des matieres s'est fait pendant la grossesse , non dans l'intestin rectum ou la fin du colon , parce qu'alors il auroit

empêché l'accouchement ; mais plus haut ; & qu'il est ensuite descendu peu-à-peu après l'accouchement , le colon s'étant dilaté à mesure. Il faut remarquer en même temps qu'une si grande quantité de matiere peut à la vérité distendre beaucoup un gros intestin , mais non remplir sa cavité si exactement , que la partie de la matiere la plus liquide & la plus molle , ne puisse passer outre , laquelle se moule ensuite dans le reste du trajet de l'intestin , & fort sans peine par l'anus.

C'est ce qui a porté les Auteurs (a) qui ont écrit sur les maladies des Femmes Grosses , à avertir soigneusement qu'on doit bien prendre garde qu'elles ne soient constipées pendant leur grossesse ; mais comme l'usage des purgatifs ne leur convient pas alors , on recommande les lavemens émollients & lubrifiants , sur-tout si on les injecte au moyen d'une seringue , parce qu'alors ils pénètrent plus avant que lorsqu'on emploie une vessie à cet usage. On recommande pareillement les suppositoires qui , par leur aiguillon , font entrer non-seulement le rectum , mais même le colon

(a) Brudenell-Exton , pag. 146. 177.

en contraction ; ce qui fait changer de place aux matières retenues, surtout si on a lubrifié l'intestin & ramolli les matières au moyen d'un lavement émollient & huileux : car alors elles descendent plus aisément, & il faut moins d'efforts pour les faire sortir par l'anus. L'Auteur déjà cité (*Brudenell-Exton*) a cru cette attention de si grande importance, qu'il ne veut pas que le Médecin s'en rapporte au témoignage de la Femme Grosse ou de sa garde; mais qu'il examine lui-même la quantité des matières, & ne cesse pas l'usage de ces remèdes jusqu'à ce que les excréments paroissent bien ramollis.

Les hémorrhoides. On a déjà dit plus haut, que la matrice tuméfiée pressoit les veines iliaques, & rendoit ainsi plus difficile le retour du sang veineux des parties inférieures. Il suit de-là que les veines deviennent plus grosses, & même les artères, lorsqu'elles évacuent plus difficilement le sang qu'elles contiennent dans les veines déjà trop pleines. C'est aussi la raison pour laquelle l'arriver si souvent des hémorrhoides pendant la grossesse, surtout aux Femmes qui y étoient déjà sujettes avant.

ravant, parce que ces vaisseaux une fois dilatés, se gonflent encore plus, pour le peu que le sang les surcharge. La cause de cette augmentation vient de l'amas des matieres fécales vers la fin de l'intestin colon, lesquelles compriment les vaisseaux : elle peut venir aussi du volume de la matrice tuméfiée qui presse ces mêmes endroits de l'intestin. Bien plus, on a vû au col de la matrice & autour de son orifice, des vaisseaux formant des espèces d'hémorrhoides, ainsi qu'il a été dit ailleurs.

Les varices. Les tumeurs variqueuses des cuisses & des jambes, viennent de la même cause, par la tuméfaction des veines aux endroits où il y a des valvules. Ces tumeurs diminuent ordinairement après le sommeil, lorsque le corps étant dans une position horisontale, le volume de la matrice presse moins les veines iliaques : c'est aussi pour cela qu'on conseille aux Femmes Grosses de se coucher quelquefois dans le jour sur leur lit, ayant soin que leurs jambes soient dans une situation horisontale, afin que le retour du sang veineux au cœur se fasse

plus aisément. Cependant il faut prendre garde que la situation du corps étant changée, le sang veineux amassé dans les veines tuméfiées, ne revienne subitement au cœur; ce qui l'accableroit, & donneroit lieu à des foibleffes, comme il a été dit au §. 1296. Ce qu'on doit sur-tout craindre des varices, c'est que les veines long-temps distendues, ne perdent toute leur force, & que venant à se rompre, elles ne causent une hémorrhagie dangereuse : le sang stagnant dans les varices, pourroit par son séjour contracter une certaine âcreté capable de ronger les tuniques des veines : si cela n'arrive pas dans le temps de la grossesse, cela survient quelquefois long-temps après aux Femmes qui ont eu plusieurs enfans : j'en ai vû quelques-unes qui avoient des tumeurs variqueuses, grosses de plus d'un pouce, & dont la rupture imprévûe causoit de grandes hémorrhagies, & produisoit ensuite des ulcères assez difficiles à guérir. Après l'accouchement, la matrice étant vidée & contractée, la cause de la distension des veines cesse; ce qui fait qu'elles reprennent bien-tôt leur an-

cien diamètre , à moins qu'elles n'ayent été distendues au point d'avoir perdu toute leur force contractile. Pour prévenir cet accident, il est utile que ces Femmes gardent le lit , & qu'on fasse de légères frictions le matin sur leurs jambes : il faut ensuite mettre sur les veines tuméfiées des compresses assujetties au moyen d'une bande qui comprime non pas fortement , mais cependant assez fermement , les veines relâchées , & les soutienne pour empêcher qu'elles ne se dilatent trop. La bande doit être appliquée en commençant par la partie inférieure & montant vers la supérieure ; elle doit être assez large , pour que la pression soit plus égale.

L'enflure des pieds & des grandes lèvres. On a prouvé ailleurs, en traitant de la cause de l'hydropisie, qu'elle venoit de la compression des grandes veines ; il n'est donc pas étonnant que les veines iliaques étant comprimées , l'anasarque occupe les cuisses, les jambes, les pieds, & même les parties extérieures de la génération. Si la situation de la matrice de la Femme Grosse ou des veines iliaques a été telle que l'une soit plus com,

primée que l'autre, l'hydropisie ne se manifeste que d'un côté.

Ces tumeurs œdémateuses des extrémités inférieures, ne sont pas absolument d'un mauvais augure, & elles ont coutume de disparoître heureusement après l'accouchement, la cause qui les avoit fait naître ayant cessé : elles disparoissent encore plutôt, si, par de légères frictions, on donne du mouvement à la lymphe stagnante. Souvent ces tumeurs se dissipent par l'augmentation du cours des urines, quelquefois même par une diarrhée aqueuse ou par des sueurs : lorsque cela est arrivé, on assujettit avec une bande les parties devenues flasques, & alors il ne faut que peu de jours pour venir à bout de ce mal.

La Motte atteste (b) n'avoir jamais vu périr une Femme Grosse ou accouchée, quoique certaines eussent des tumeurs œdémateuses fort considérables, à moins que ces tumeurs ne fussent causées par une grande perte de sang, ou que la femme ne fût attaquée de convulsions ou de quelques autres symptômes extraordinaires.

(b) *Traité des Accouchemens*, Liv. I. Obs. XLII. pag. 79. 82.

Comme ces tumeurs viennent de la compression des veines, qu'elles diminuent ordinairement lorsque les Femmes ont été couchées & après le sommeil ; & qu'elles surviennent principalement dans les derniers mois de la grossesse, la cause n'existant plus après l'accouchement, on peut espérer une cure aisée. Il n'en est pas de même lorsqu'il survient une hydropisie, après de grandes pertes de sang. En effet, lorsqu'après l'accouchement le placenta est détaché, & qu'ensuite le sang sort avec les lochies, la cause de l'hydropisie, bien loin alors de diminuer, augmente encore.

Il paroît qu'il y a plus à craindre, lorsque les parties externes de la génération sont devenues œdémateuses, qu'elles ne s'opposent à la sortie du fœtus. Cependant ces tumeurs œdémateuses cèdent assez aisément. J'ai vû une femme qui avoit ces parties prodigieusement tuméfiées, & qui ne vouloit néanmoins y apporter aucun remède, qui accoucha cependant heureusement, quoique la Sage-Femme, épouvantée par la grandeur de la tumeur, fût sans aucune espérance.

Il ne seroit pourtant pas bien difficile de remédier à ce mal. En effet, en

scarifiant légèrement les lèvres tuméfiées de la vulve, la lymphe s'écoule, & la tumeur diminue bien-tôt. On applique aussi avec succès un vésicatoire en partie sur la lèvre tuméfiée de la vulve, & en partie sur la partie la plus proche de la cuisse. (c).

Mais le danger est pressant, sur-tout lorsque l'accouchement est prêt à arriver, si une tumeur inflammatoire accompagnée de fièvre, occupe les lèvres de la vulve, parce qu'alors assez ordinairement, l'intérieur de la vulve est aussi enflammé, & les plus habiles maîtres dans l'art des accouchemens, ont observé que toutes les Femmes dans cet état, périssoient après l'accouchement.

On sçait que si l'on presse ou si l'on manie rudement des parties enflammées, elles sont promptement attaquées de gangrène; c'est donc avec raison que l'on craindra cet accident, lorsque dans le temps de l'accouchement, la tête de l'enfant presse les parties enflammées, & quelquefois même les déchire, lorsqu'elles sont tuméfiées.

La facilité de se laisser tomber. Naturellement dans les Femmes Grosses, l'ab-

(c) Levret, l'Art. des Accouchemens, §. 1186, pag. 202.

domen fait éminence en devant plus ou moins , suivant que le terme de l'accouchement est plus ou moins proche ; c'est ce qui les oblige de marcher le tronc panché en arriere , pour que le centre de gravité de tout le corps soit soutenu. Les fesses qui , toutes choses égales d'ailleurs , sont plus charnues dans les Femmes , & l'os sacrum tourné plus en arriere , favorisent l'équilibre de leur corps , lorsqu'elles sont grosses. Cependant pour le peu que leur pied heurte quelqu'obstacle , elles tombent par terre ; c'est pourquoi il seroit à souhaiter qu'en marchant , elles se servissent d'une canne : elles tomberoient alors bien plus rarement. Il faut aussi les avertir de porter des souliers larges & à talons bas , & d'éviter le plus qu'elles pourront de monter & de descendre des escaliers , ou du moins d'aller alors lentement & avec précaution. En effet , une chute dans l'état de grossesse , peut donner lieu à une grande perte de sang , & causer ensuite l'avortement.

Comme tous les maux dont on a fait l'énumération , viennent de l'augmentation du fœtus & du volume de la matrice , on conçoit aisément qu'ils doivent être plus fâcheux , lorsque la

matrice contient deux foetus, ou plusieurs, ce qui est très-rare. C'est aussi pour cela que *Mauriceau* avertit (d) que toutes les Femmes qui ont deux enfans dans la matrice, ont les jambes fort enflées dans les derniers mois de leur grossesse; & il assure ailleurs (e) que les cuisses & les lèvres de la vulve enflent aussi. Il établit qu'on connoît l'existence des jumeaux, lorsque le ventre de la femme forme tumeur des deux côtés, & qu'il y a au milieu une ligne plus enfoncée; lorsque dans le même moment on sent divers mouvemens dans chaque côté du ventre, lesquels mouvemens sont ordinairement plus fréquens, lorsqu'un des jumeaux ayant été mis en mouvement, on excite l'autre : car quoiqu'ils soient renfermés dans des membranes particulières, ils sont cependant très-voisins l'un de l'autre. Si à ces signes se joignoit une grande enflure des extrémités inférieures & des lèvres de la vulve, ce célèbre Auteur croyoit alors qu'il étoit très-constant que la femme étoit grosse de deux enfans, & peut-être même de plus.

(d) Traité des Maladies des Femmes Gross. Liv. I. chap. xvii. Tom. I. pag. 145.

(e) Ibid. chap. viii. pag. 104.

On peut bien avec raison soupçonner, lorsque tous ces signes se rencontrent, qu'une femme est grosse de deux enfans; mais il ne paroît pas trop sûr de l'affirmer avec certitude. Car j'ai vû tant de fois l'événement montrer qu'on s'étoit trompé, quoique les Sages-Femmes & les Femmes enceintes fussent très-fermement persuadées de l'accouchement futur de deux jumeaux. Voici les observations de Bartholin à ce sujet (f) : Souvent l'enflure est plus grande lorsque l'accouchement est d'un enfant, que lorsqu'il est de deux; ce que j'ai souvent observé, soit qu'alors l'abondance des humeurs fût plus grande, soit qu'un seul fœtus fût aussi gros ou même plus gros que deux. Quelques-uns regardent comme un signe qu'il y a deux enfans dans la matrice, une double ligne qu'ils apperçoivent à l'abdomen; mais j'en ai vû deux semblables à ma femme, sans qu'elle ait eu deux enfans, &c. J'ai certainement connu plusieurs Femmes que ce signe a trompées, & qui sentoient des mouvemens forts & différens, quoiqu'il n'y eût qu'un fœtus. On apporte pour preuve une expérience particulière qui est que dans les der-

(f) Epist. Med. Centur. iv. Tom. IV. p. 142.

niers mois, les jambes & les pieds enflent; ce que l'on remarque être vrai dans presque toutes les grossesses, même dans celles d'un seul fœtus. Je suis entièrement de l'avis de ce grand Médecin, ayant appris par mes propres observations que tout ce qu'il a dit est très-vrai.

On n'a aucun signe certain pour distinguer le sexe du fœtus qui doit naître. *Moschion* (g) a rassemblé les principaux qu'il a tiré des Anciens. Ils croyoient qu'il y avoit un mâle dans un côté de la matrice, lorsque le fœtus faisoit des mouvements forts & prompts, lorsque la Femme Grosse avoit beaucoup de couleurs, lorsque mammelle droite étoit plus considérable que l'autre : ils croyoient, au contraire, que la Femme étoit grosse d'une fille, lorsque les mouvemens du fœtus étoient plus lents & plus tardifs, lorsque la mere étoit infirme & presque sans couleur, lorsqu'enfin la mammelle gauche étoit gonflée. On ne comprend pas clairement ce que *Moschion* pensoit de ces signes, parce qu'à la fin de ce passage il manque quelque chose que l'on a tâché de suppléer par ces mots grecs mis à la marge ὅμως καὶ αἰεὶ ἀληθὴ εἶναι, par

(g) Spachii Gynæc, pag. 3. n°. 26. & pag. 20. à la fin.

lesquels il atteste que ces signes ne sont pas toujours vrais.

On sçait, comme on l'a déjà remarqué plus haut, que les anciens Médecins croyoient que la matrice avoit deux cavités distinctes destinées à loger, la droite les garçons, & la gauche les filles. Cette fausse opinion a donné lieu à plusieurs présages sur le sexe du fœtus, comme lorsque la mammelle droite ou gauche est plus considérable, lorsque la mere étant à genoux commence, pour se tenir debout, par lever le pied droit ou le gauche. Il en est de même de plusieurs autres semblables. Quelques-uns vouloient décider cela par les révolutions de la lune. On peut voir tous ces signes rassemblés dans *Mauriceau* (*h*), qui prouve qu'ils sont tous faux, & décide qu'il est impossible de rien statuer de certain sur le sexe du fœtus. Il n'en excepte qu'un qui est, que certaines femmes qui ont eu plusieurs enfans, ont observé que lorsqu'elles portoient des garçons, elles desiroient certaines choses pour lesquelles elles avoient du dégoût, lorsque le fœtus étoit fille; ou lorsqu'elles ont observé pendant leur

(*h*) Traité des Maladies des Femmes Grosses. Lib. I. chap. VIII. Tom. I. pag. 28. & suiv.

grossesse quelque différence particuliere suivant le sexe. J'ai connu une Dame qui aimoit beaucoup le caffè lorsqu'elle étoit grosse d'un garçon , & qui ne pouvoit le souffrir , lorsqu'elle étoit grosse d'une fille. Par ce seul signe elle présageoit , sans se tromper , le sexe de l'enfant qu'elle portoit.

Mauriceau donne un conseil circonspéct à la Sage-femme , qui est de tâcher de sçavoir quel est le sexe que la famille desire le plus , & de prédire toujours le contraire. S'il se trouve qu'elle ait dit vrai , les parens admireront sa science , parce qu'elle a osé défendre un sentiment opposé aux vœux de toute la famille. Si au contraire il arrive autrement , on lui passera aisément sa fausse prédiction en faveur de la joye que l'on aura d'avoir obtenu l'objet de ses vœux.

§. 1302. *On peut remédier quelquefois à ces maux , par la saignée (1297.) , par la situation du corps changée à propos , par des bandages & autres moyens semblables , & enfin par des linimens doux.*

Il s'agit maintenant de la manière de diminuer , si on ne peut détruire en-

tièrement les accidens dont on a parlé dans le Paragraphe précédent. En effet le fœtus doit croître, le volume de la matrice augmenter, & les vaisseaux devenus bien plus larges doivent rester pleins de sang, ainsi que ceux du placenta attaché à la matrice. Dans cet état, on recommande la saignée comme très-utile, sinon toujours, au moins quelquefois. Mais, comme on l'a dit plus haut d'après *Hippocrate*, dans les Femmes Grosses une grande partie du sang s'amasse autour de la matrice, ce qui les rend quelquefois pâles, les autres vaisseaux du corps étant moins remplis de sang. Sera-t-il donc utile alors d'en diminuer la quantité? C'est ce qui paroît peu certain. En effet, il ne s'agit pas alors de traiter une pléthore, ni une Femme Grosse attaquée d'une maladie aiguë & inflammatoire qui demande la saignée. Alors dans quelque temps de la grossesse que la femme soit, la saignée a lieu, ainsi qu'il a été dit plus haut. J'ai vû quelquefois des Femmes Grosses, tellement pléthoriques, & quoique la matrice & le fœtus fussent déjà beaucoup augmentés de volume, elles avoient tout le visage enflé & rouge, les veines fort gonflées, & le pouls très-plein. Nul

homme prudent ne doutera qu'on ne doive saigner dans ce cas, sur-tout si ces accidens paroissent peu de temps avant l'accouchement : car alors on craint avec raison, que par les efforts violens que fait la femme lors de l'accouchement, les vaisseaux du cerveau ne deviennent si pleins que toutes les fonctions ne puissent se supprimer, ou qu'il ne survienne, par leur rupture, une apoplexie mortelle & des convulsions, ou par la rupture des vaisseaux du poulmon, une hémophthisie dangereuse. J'ai vû ce malheur arriver, des femmes tranchant des capables ne faisant aucun cas du conseil des Médecins. Pour moi, je crois seulement qu'on ne doit pas saigner, dans l'état de grossesse, une femme qui se porte bien, & que c'est à tort que l'on dit que ce remède rend l'accouchement plus facile, & que par-là on prévient plusieurs maladies qui arriveroient pendant les couches ; car la conception, l'accroissement du fœtus & de la matrice, l'accouchement même, sont l'ouvrage de la Nature seule, & le Médecin ne doit jamais la troubler témérairement dans ses opérations.

Les plus habiles Maîtres dans l'art des accouchemens, ont donné les mê-

mes avis. Ainsi *Mauriceau* (i); en traitant des moyens de diminuer les accidens de la grossesse, tels que les varices, la douleur, & l'enflure des cuisses & des jambes & autres, approuve la saignée du bras, lorsque sur le reste du corps il paroît des signes de plénitude & d'abondance de sang. Dans un autre endroit (k), il condamne la coutume où l'on est de saigner une Femme Grosse, lorsqu'elle est prête d'accoucher, à moins qu'une autre nécessité ne l'exige; & il conseille de ne jamais pratiquer cette opération après le septième mois. *La Motte* établit (l) comme une règle générale, que lorsqu'une Femme Grosse se porte bien, la saignée est non-seulement inutile, mais même nuisible. Il dit avoir saigné des Femmes pléthoriques, & dans le commencement de leur grossesse, celles qui étoient attaquées de nausées, de vomissemens, de lassitudes, de foiblesses, & sur-tout de légères pertes de sang. Il rapporte un cas où il refusa constamment la saignée à une femme

(i) Liv. I. chap. xvii. & xviii. pag. 144. & suiv.

(k) Liv. I. chap. xxvii. pag. 198.

(l) Traité des Accouch. Liv. I. chap. xv. pag. 64. & suiv.

assez réplete, & d'un tempérament assez sanguin, parce qu'elle se portoit très-bien, & n'avoit éprouvé aucune des incommodités de la grossesse; mais envain il lui remontra qu'elle n'avoit point été saignée dans sa première grossesse. Il fut obligé de lui ouvrir la veine. Comme elle étoit devenue grosse aussitôt après le retour de son mari d'un long voyage, & qu'il manquoit encore au moins douze jours pour faire les neuf mois, elle attendoit tranquillement ce temps, lorsque la nuit qui suivit le jour de la saignée, elle accoucha d'un enfant non à terme, & qu'on ne croyoit jamais qui dût vivre, cependant il vécut & parvint même à âge adulte. *La Motte* rapporte au même endroit un autre cas semblable, ce qui le porte à conclure qu'il croit de plus en plus qu'on ne doit jamais, sans une nécessité évidente, saigner les Femmes Grosses. Il décide en même temps que cette coutume de les saigner au milieu du temps de leur grossesse, est ridicule & pernicieuse.

La situation du corps changée à propos, afin de diminuer la pression qu'exerce la matrice dans l'état de grossesse, sur les veines iliaques, & rendre

plus facile le retour du sang retenu dans les veines variqueuses ; c'est ce dont on vient à bout par les différentes situations que l'on prend dans un lit, une chaise, &c. comme il a été dit au paragraphe précédent. De même *Mauriceau* (*m*) conseille à la Femme Grosse, lorsqu'elle a de la peine à uriner, de soulever avec ses mains son ventre, lorsque l'urine fort, ou de le soutenir avec une bande large destinée à cet usage, afin que la vessie ne soit pas comprimée. D'autres réussissoient également en urinant, le corps panché en devant, parce qu'alors le poids des viscères contenus dans l'abdomen, presse moins le fond de la matrice. *Moschion*, en avertissant que c'est principalement au huitième mois de leur grossesse que les Femmes sont le plus incommodées, veut (*n*) qu'alors elles aient le soin de soutenir leur ventre avec des bandes. Si les différens changemens de situation ne les font pas uriner, il faut alors les sonder ; mais comme dans les Femmes l'uretère est plus court & plus droit que dans les hommes, les Chirurgiens se servent ordinairement d'une sonde telle

(*m*) Liv. I. chap. xv. pag. 159.

(*n*) Spach, Gynæc. pag. 3. n^o. 34.

que celle dont Mauriceau a donné la description (o). Mais on doit faire attention dans ce cas que la pression même de la matrice tuméfiée change la situation de la vessie; de sorte que son col forme avec l'uretère un angle; ce qui arrive sur-tout, comme il a été dit au paragraphe précédent, lorsque le ventre tombant en devant, le fond de la matrice est aussi éminent en devant au-dessus des os pubis. Un Accoucheur Hollandois très-habile, avertit (p) prudemment de se servir d'une sonde courbe, à-peu-près comme celles des hommes, dans le cas où le changement de situation du corps ne facilite pas la sortie des urines. Pour faire cette opération, il fait mettre la Femme Grasse sur ses genoux, éloignés l'un de l'autre, & lui fait baisser la tête le plus qu'elle peut, alors, après avoir introduit par derrière deux doigts dans le vagin, au moyen desquels il tâche d'écarter la matrice des os pubis, il insinue dans l'uretère la sonde courbe, de manière que sa convexité regarde l'intestin rectum, & sa concavité les os pubis. Lors-

(o) Liv. II. chap. xxxiii. pag. 365.

(p) Denys over. het. ampt. der Vroetmenten, &c, cap. iv. pag. 128, & suiv.

qu'il sent encore de la résistance, il continue avec ses doigts d'éloigner la matrice des os pubis ; alors la sonde pénètre dans la vessie. Si-tôt que l'urine commence à couler, il fait coucher la femme sur le dos, ayant soin qu'elle ait la tête plus basse que le corps. En effet, les Femmes Grosses ne peuvent, sans tomber en foiblesse, rester long-temps dans la première situation, vers les derniers mois de leur grossesse. Il a soin aussi en même temps de faire un peu soulever, jusqu'à ce que toute l'urine soit écoulée, le ventre pendant en avant. Il laisse la sonde dans la vessie pendant deux jours, afin que cette partie fort distendue, puisse se resserrer peu-à-peu, & recouvrer son ressort : sans cela il faudroit le lendemain répéter la même opération, ce qui seroit fort incommode. Il avoue n'avoir jamais été plus en peine, que lorsque, dans le temps de l'accouchement, le col de la vessie étoit tellement pressé par la tête de l'enfant, qu'il ne sortoit pas une seule goutte d'urine, & qu'il étoit entièrement impossible d'introduire la sonde. Le seul moyen qui reste alors, est de rompre, le plutôt qu'il est possible, les membranes qui, en procurant l'écoule-

ment des eaux , diminuent aussi le volume de la matrice , & facilitent l'écoulement des urines. Il rapporte en cet endroit une observation remarquable , par laquelle on voit qu'après la rupture des membranes & un écoulement de huit livres d'eau , l'urine sortit de suite avec abondance.

On a enseigné au paragraphe précédent , la maniere de remédier à la constipation , & de comprimer les varices par des bandages.

Quant aux hémorrhoides , il faut , si elles sont douloureuses , les adoucir par des remèdes émollients. On a coutume de remplir d'une décoction émolliente chaude avec du lait , le bassin sur lequel les Femmes s'assèyent pour aller à la selle. On frotte les hémorrhoides avec des linimens très-doux. On en trouve des formules dans la Matière médicale ; mais comme dans le temps de l'accouchement , la tête de l'enfant presse & applatit l'intestin rectum , les hémorrhoides deviennent quelquefois si grosses , qu'elles crevent , & en augmentant beaucoup les douleurs de l'accouchement , elles sont cause que la femme supprime les derniers efforts , crainte de souffrir de la douleur ; ce qui retarde la sortie du fœtus.

Si

§. 1302. 1303. *des Femmes Grosses.* 121

Mais, si vers la fin de la grossesse les hémorroïdes deviennent fort grosses, on peut les dégorger par l'application des sang-sues. Comme il arrive souvent que le sang, après avoir été long-temps retenu dans ces tumeurs, se grumele, il vaut mieux alors les ouvrir avec la lancette. Mais d'un autre côté, comme elles ont coutume de se désenfler d'elles-mêmes aussi-tôt après l'accouchement, on ne les ouvre que lorsqu'on a lieu de craindre que, par leur volume, elles ne retardent l'accouchement.

§. 1303. *On regarde la perte de sang comme une des maladies les plus dangereuses des Femmes Grosses.*

La perte de sang qui arrive aux Femmes grosses est toujours suspecte, quoiqu'elle ne soit pas toujours également dangereuse, comme on le dira par la suite. Si elle arrive subitement & par flots, on la regarde avec raison comme la maladie la plus dangereuse dans l'état de grossesse, tant pour la mère que pour l'enfant. Il a été dit plus haut, que la dilatation de la matrice se faisoit peu-à-peu, au point de contenir le fœtus avec ses membranes, & les eaux dans lesquelles il vit, & que l'épais-

leur de la matrice est toujours la même : les vaisseaux successivement plus distendus, sont remplis de sang, ce qui fait que la substance de la matrice en contient beaucoup ; mais l'œuf humain est tellement adhérent à la cavité de ce viscère, que naturellement il n'en sort pas une seule goutte de sang. Mais s'il arrive par quelque cause que ce soit, que cette adhésion soit détruite, & sur-tout si le placenta commence à se détacher, le sang sort des vaisseaux dilatés, & souvent subitement & en abondance, ce qui donne lieu de craindre les foiblesses, les convulsions par l'épuisement des vaisseaux, & la mort même. Le fœtus est aussi alors dans un danger presque certain de mort, ne pouvant recevoir de sa mere la nourriture par les veines ombilicales, ni lui transmettre par l'artère ombilicale le sang qui doit acquiescer sa perfection dans le corps de la mere.

La situation verticale & l'assujettissement au flux menstruel, paroissent être les causes de l'avortement plus fréquent aux femmes, que dans les brutes ; les vaisseaux de la matrice & du placenta, étant fort distendus par l'abondance du sang. Mais le placenta

a plus de volume, & est plus promptement & plus fortement adhérent à la matrice que dans les brutes ; autrement les avortemens feroient encore plus fréquents (*q*).

Il est en même temps évident que l'hémorrhagie est principalement très-dangereuse, lorsque tous les vaisseaux utérins sont très-distendus ; c'est-à-dire, dans le dernier temps de la grossesse. C'est pourquoi on pose comme un axiome pratique la règle suivante (*r*). *Plus la Femme Grosse est près de son terme, plus la perte de sang est à craindre*, aussi sauve-t-on beaucoup de celles à qui il arrive une perte de sang au second, au troisiéme, ou au quatriéme mois de leur grossesse ; mais d'un autre côté, c'est dans ces mois que les avortemens sont plus fréquens, au lieu qu'ils arrivent rarement dans les suivans. *Puzos*, célèbre Accoucheur, dit avoir (*s*) reconnu par nombre d'expériences qu'il étoit rare que les Femmes grosses périssent

(*q*) *Essais & Observ. Med. Tom. II. art. xi. pag. 290.*

(*r*) *Mauriceau, Traité des Maladies des Femmes Grosses, Liv. I. Chap. xxi. Tom. I. pag. 159. & 535.*

(*s*) *Académ. de Chirur. Tom. I. pag. 361.*

par la perte de sang, lorsqu'elles n'avoient pas encore passé leur quatrième ou cinquième mois, à moins qu'elles ne fussent attaquées en même temps d'une autre maladie dangereuse, ou privées des secours nécessaires de l'art : il craignoit bien plus pour elles, lorsque cet accident arrivoit le septième, le huitième ou le neuvième mois. En effet, quoique l'hémorrhagie fût moins forte avant l'accouchement que dans les autres avortemens, cependant plusieurs de ces femmes mouroient peu de temps après être accouchées.

Il ne faut pourtant pas croire que les pertes de sang qui arrivent dans les premiers mois, soient sans aucun danger. En effet, quelquefois elles reparoissent au bout de quelques jours, lorsqu'après l'avortement il est resté dans la matrice une partie du placenta, ou un caillot de sang. On trouve dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie (1) un cas semblable d'une femme qui avorta au troisième mois, & dans la matrice de laquelle le placenta resta. Il ne survint d'abord aucun fâcheux symptôme ; mais au bout de huit jours, il arriva une perte si considérable, que ceux qui se

(1) Tom. I. pag. 360.

trouverent présens , craignirent pour sa vie. Une portion du placenta paroissoit en dehors à l'orifice de la matrice ; lorsqu'on l'eut saisie & tirée avec prudence , au moyen des efforts de la femme , dont les forces revenoient peu à peu , tout le placenta suivit : la perte cessa aussi-tôt , & la malade se rétablit assez promptement.

Les placenta des avortemens ont plus de peine à fortir que ceux des fœtus à terme , parce que le cordon ombilical qui est très-mince se rompt , pour le peu qu'il soit tiré fort , & que le placenta plus grand dans les petits fœtus , est adhérent à la matrice par une superficie plus large (u).

J'ai vû deux femmes attaquées d'une fièvre aiguë , continue & putride , causée par un caillot de sang resté dans la matrice après un avortement de trois mois : elles moururent , l'une au bout de quatorze jours , & l'autre de dix-sept.

Une femme ayant été prise , le premier jour qu'elle avorta , d'une fièvre ardente , accompagnée d'un dévoyement continu , & d'autres symptomes fâcheux.

(u) Essais & Observ. Med. Tom. II. art. 81. pag. 297.

elle mourut le septième jour. (x) Hippocrate n'a pas marqué le terme de la grossesse de cette femme ; mais en parlant d'une autre, (y) il dit, qu'ayant avorté au cinquième mois, la fièvre la prit, accompagnée pareillement de fâcheux symptômes, au nombre desquels il met la diarrhée, & les urines en petite quantité, ténues & noirâtres. Elle mourut le septième jour en phrénésie. On sçait que souvent l'avortement suit la perte de sang.

Hippocrate nous apprend dans un autre endroit (z) quelles fâcheuses suites on doit craindre lorsque des Femmes dénaturées tâchent de perdre leur enfant en prenant des remèdes capables de les faire avorter. Une Femme, dit-il, âgée de vingt-six ans ayant avalé une boisson capable de la faire avorter, sentit une douleur, & eut un vomissement de matières bilieuses, blanchâtres, & porracées. Après avoir bu, elle entroit en convulsion & mordoit sa langue. Je la vis le quatrième jour de sa maladie : elle avoit la langue grande & noire, le blanc des yeux

(x) Hipp. Epidem. III. ægrot. x. Charter. Tom. IX. pag. 248.

(y) Hipp. Epidem. III. ægrot. XI. p. 250.

(z) Epidem. V, text, XXXIII, Chart. Tom. IX. pag. 345.

rouge, & ne pouvoit dormir. Elle mourut dans la nuit. Hippocrate paroît avoir encore répété cette histoire dans un autre endroit; (a) mais il a ajouté qu'elle avoit pris d'elle-même le médicament propre pour l'avortement trente jours après être devenue grosse, & qu'elle avoit vomî des matieres noires. Du reste la seconde histoire est entièrement semblable à la premiere. Ovide s'éleve vivement contre ce crime: (b)

Sine crescere nata.

Est pretium parvæ non leve vita moræ.

Vestra quid effoditis subjectis viscera telis;

Et nondum natis dira venena datis, &c.

Hoc neque in Armeniis tigres fecere latebris:

Perdere nec fœtus ausa leæna suos.

At teneræ faciunt, sed non impunè, puellæ.

Sæpe, utero suos quæ necat, ipsa perit.

Ipsa perit, ferturque toro resoluta capillos:

Et clamant, merito, qui modocumque vident;

Laissez croître cet enfant. La vie est le prix important d'un moment de retard. Pourquoi détruire vos viscères par les traits dont vous les percez? Pourquoi donner de funestes poisons à des

(a) Epidem. VII. ægrot. LXXXII. Charter. Tom. IX. pag. 583.

(b) Ovid. Amor. Lib. II. Eleg. XIV. pag. 329.

êtres qui ne sont pas nés, &c. C'est ce que n'ont pas encore fait les tigres d'Arménie dans leurs repaires : jamais la lionne n'a osé perdre ses petits. Des Filles délicates osent cependant le faire : mais elles en sont ensuite punies, souvent celle qui fait périr son enfant périt elle-même, & est portée sur le lit les cheveux épars, & tous ceux qui la voyent s'écrient, Elle l'a bien mérité.

Celles que le crime n'épouvante point doivent au moins craindre le danger qui menace leur propre vie : en effet Tertulien a dit très-bien : (c) Il n'est pas permis de faire sortir de la matrice ce qui y a été conçu quand même la matiere ne seroit pas encore animée : c'est un homicide anticipé que d'empêcher de naître. On n'est pas plus criminel en ôtant la vie à un être qu'en l'empêchant de la recevoir. Qui peut devenir homme, l'est déjà.

On voit par-là la raison pour laquelle Hippocrate a donné les avis suivans : (d) Les Femmes qui détruisent leur fruit courent un plus grand danger : en effet l'avortement est plus fâcheux que l'accouchement.

(c) Mauriceau, Liv. I. Chap. xxiv. pag. 191.

(d) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. lxxi. Chart. Tom. VII. pag. 771.

Le premier n'arrive pas sans violence soit qu'on le procure par un médicament, une potion, un aliment, des suppositoires ou tout autre moyen semblable. La violence est un mal, parce que dans ce cas il est à craindre que les parties génitales ne s'enflamment ou ne s'ulcerent, ce qui seroit dangereux.

Mauriceau a observé (a) que les Femmes grosses sont sur-tout en danger lorsqu'elles avortent étant malades d'une fièvre continue qui le plus souvent est rémittente, & encore plus si la poitrine est en même-temps affectée. Il dit avoir vû avec douleur que plusieurs ont péri ainsi peu de temps après l'avortement. Il a cru que c'est sur cela que porte le pronostic d'Hippocrate : (b) Si la Femme grosse est attaquée de quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'état où elle est, elle périt dans le temps des vuidanges. Le passage où on lit ce qui suit y a peut-être encore plus de rapport. (c) Les Femmes Grosses qui sont attaquées de fièvre & deviennent très-lan-

(e) Liv. I. Chap. xxiv. pag. 196.

(f) De Nat. Puer. Cap. v. Charter. Tom. V. pag. 315.

(g) Aphor. v. Sect. v. Chart. Tom. IX. pag. 228.

guissantes sans cause manifeste, ou accouchent difficilement & avec danger, ou courent risque d'avorter. C'est donc avec raison qu'alors on a le pressentiment du danger; mais pour cela la perte certaine n'est pas toujours imminente. J'ai guéri plusieurs Femmes grosses attaquées de maladies aiguës, d'autres Médecins ont eu le même succès. Je me souviens même d'avoir traité une Fille de quinze ans devenue enceinte clandestinement qui au quatrième mois ayant été prise de la petite vérole qui fut très-forte, avorta au milieu du cours de cette maladie, & guérit cependant heureusement.

Ce n'est pas seulement la crainte où on est que la perte de sang ne fasse périr la Femme grosse par épuisement, mais on craint aussi que quand même elle en réchapperait, la perte subite & abondante de sang ne lui cause des maladies chroniques & difficiles à guérir, telles que la Cachexie l'Hydropisie & autres. J'ai vu une Femme qui après une perte de sang considérable éprouvoit des foiblesses fréquentes & très-longues : ayant recouvré sa santé contre toute espérance, &

étant accouchée à terme d'un enfant qui à la vérité étoit foible & ne vécut que quelques jours, elle ne put se lever de son lit, sans tomber dans une très-grande foiblesse accompagnée d'anxiétés : elle fut obligée de garder le lit pendant douze ans, & se portoit assez bien, tant qu'elle restoit en repos. Il paroît très-croyable que dans ces longues & fréquentes foiblesse le sang stagnant autour du cœur & des gros vaisseaux a formé un polype qui faisoit aussi-tôt obstacle au cours du sang veineux accéléré par le mouvement du corps.

Il peut aussi arriver plusieurs maux fâcheux après un avortement, lorsque le placenta ou du sang caillé sont restés dans la matrice. Hippocrate a dit : (h) *Les douleurs qui des régions iliaques passent aux intestins grêles sont pernicieuses dans les maladies longues, lorsqu'il y a eu avortement, & que la Femme n'est pas assez purgée.* Il paroît ici avoir entendu la purgation des choses retenues & des lochies après l'avortement.

Il est évident & prouvé par ce qui a été dit que l'on regarde avec raison la

(h.) Coac. Prænot. n°. 515. Charter. Tom. VIII. pag. 882.

perte de sang dans l'état de grossesse comme une maladie très-dangereuse.

5. 1304. *La perte de sang vient le plus souvent de ce que le placenta est détaché de la matrice, & les artères étant pleines de sang & la matrice distendue, le sang artériel sort souvent à plein ruisseau.*

Naturellement l'œuf humain est adhérent dans toute sa superficie à la cavité de la matrice, & empêche ainsi que rien ne puisse sortir des vaisseaux utérins : dans le temps même de l'accouchement, lorsque le fœtus sort, à peine sort-il du sang, quoiqu'alors l'attache du chorion avec la matrice, soit peut-être détruite de côté & d'autre; mais si-tôt que le placenta est détaché, le sang sort avec abondance. Il a déjà été dit plusieurs fois que pendant la grossesse, les vaisseaux utérins augmentoient continuellement, d'où il arrivoit qu'étant très-gros au moment de l'accouchement, si le placenta se sépare de la matrice, leurs orifices ouverts laissent échapper très-librement le sang qu'ils contiennent. Lors donc qu'une Femme grosse a une perte de sang très-considérable, on croit avec raison que

le placenta est totalement séparé de la matrice ou au moins en partie. Une telle hémorrhagie est bien plus dangereuse, parce que dans l'état de grossesse la matrice reste pleine, au lieu qu'après l'accouchement, le placenta étant tiré, elle se contracte, parce qu'elle est vuide, & diminue ainsi la capacité des vaisseaux, & par conséquent l'hémorrhagie. Mais comme la femme grosse peut éprouver une perte sans séparation du placenta, il est dit prudemment dans l'Aphorisme, que la perte de sang des Femmes grosses vient le plus souvent du détachement du placenta de la matrice : en effet, la perte de sang peut venir d'autres causes, quoique beaucoup plus rarement. *Mauriceau* dit : (i) que si la matrice est blessée par cause externe dans l'état de grossesse, il arrivera une grande hémorrhagie, quoique le placenta reste toujours attaché à la matrice en entier. Cet accident est aisé à soupçonner, lorsqu'on sçait qu'une cause violente a précédé ; mais on ne peut en avoir de certitude qu'après la mort par l'ouverture du cadavre. Le même Auteur croit qu'alors il ne reste aucune espérance, quand

(i) Traité des Maladies des Femmes Grosses. Liv. I. Chap. XXI, Tom. I. pag. 162.

même l'accouchement seroit terminé aussi-tôt par nature ou par art, parce que la matrice si considérablement blessée, ne pourroit pas si aisément se contracter, & on doit toujours craindre alors qu'elle ne s'enflamme après une blessure si grave, & que l'on a observé tant de fois être mortelle.

La perte de sang qui arrive par la rupture des vaisseaux du cordon ombilical est bien plus rare : & *la Motte* ne l'a observée qu'une fois. (*k*) Il étoit auprès d'une Femme en travail, & attendoit un accouchement naturel. Les eaux étoient formées, & les membranes étant sur le point de se rompre il s'apperçut que sa main étoit un peu teinte de sang, d'où il concluoit, comme il arrive souvent, que l'accouchement seroit bientôt terminé. Peu après, les membranes se rompirent, la tête de l'enfant se présenta, mais avec une grande abondance de sang, laquelle augmentoit à chaque douleur. Il ne doutoit pas que cette hémorrhagie ne vînt du détachement du placenta, & il ne pouvoit tourner l'enfant pour le tirer par les pieds, afin d'accélérer l'accouchement,

(*k*) Traité des Accouch. Liv. III, Chap. Observ. ccxi. pag. 22.

parce que la tête étoit déjà engagée dans le bassin, & que les efforts de la Femme étoient trop forts & continuels. Cependant cette Femme pleine de courage qui n'ignoroit pas le danger où elle étoit, fit si bien valoir ses douleurs qu'elle accoucha bientôt d'une fille très-foible qui avoit autour du col trois tours du cordon ombilical, ce qui avoit rendu l'accouchement plus lent & plus difficile. La Femme se rétablit heureusement, eut encore par la suite sept enfans sans qu'il lui soit rien arrivé de fâcheux.

Sitôt que l'enfant fut sorti, la perte cessa entièrement, & à l'examen du cordon ombilical, on s'apperçut que le sang étoit venu par un de ces nœuds variqueux que l'on observe si souvent à la veine ombilicale : l'ouverture de ce vaisseau paroissoit comme une excoriation, ce qui a bien pu venir du frottement des différentes circonvolutions du cordon ombilical autour du col. Il paroît aussi que la vraie cause de cette hémorrhagie n'a pu être connue avant la fin de l'accouchement, & cet habile Chirurgien ne l'a même pas soupçonné après la rupture des membranes, parce qu'il n'avoit encore rien vu de semblable, & que

la cause la plus fréquente des pertes de sang est le détachement du placenta ; il paroît , que c'est ce qu'a voulu dire *Hippocrate* dans le passage suivant : (1) *Si une Femme en travail a une perte de sang considérable sans douleur avant la sortie du fœtus, il est à craindre qu'il ne vienne au monde mort ou peu en état de vivre.* Dans l'observation qui vient d'être rapportée , l'hémorrhagie augmentoit dans le temps des douleurs , au lieu que lorsque le placenta est séparé totalement ou en partie , le flux de sang augmente plutôt dans l'intervalle des douleurs. En effet *Hippocrate* dit *ωδινοον*, lorsque les douleurs de l'accouchement se font déjà sentir , & avant la sortie du fœtus que l'on attend de moment à autre , & il avertit que la perte arrive sans douleur. Dans le temps des douleurs , lorsque l'accouchement est prêt à finir , la tête de l'enfant remplit l'orifice dilaté de la matrice : les douleurs venant à se relâcher , elle le presse moins , ce qui donne lieu au sang de sortir plus librement. Quel diagnostic pourroit-on établir sur cela ? Il paroît douteux. En effet , si dans le temps de la

(1) De Superfoetatione , Cap. v. Charter. Tom. VII. pag. 863.

douleur la tête de l'enfant n'est pas assez descendue pour remplir l'orifice de la matrice, la perte de sang pourra alors augmenter, si elle vient du détachement du placenta. Dans l'un & l'autre cas la principale espérance est que l'accouchement se terminant, la matrice est bientôt vuide & peut alors se contracter, comme on le dira par la suite.

Mais comme, ainsi qu'il a déjà été dit, l'œuf humain est attaché par toute sa superficie à la matrice, le sang pourra peut-être sortir si dans tout autre endroit l'union du chorion avec la matrice est détruite. Dans l'endroit où s'accroît le placenta il y a de grands vaisseaux sanguins, quoique cependant le reste du chorion n'en manque pas. Lorsque le célèbre *Noortwyk* a introduit dans la matrice d'une Femme grosse par un rameau de l'artere iliaque une matiere cérumineuse, il a vu qu'elle avoit pénétré les vaisseaux du placenta & ceux du chorion fort au loin. (a) Lorsqu'il tâcha de séparer de la matrice l'œuf qui y est attaché, il a vû que le chorion étoit uni, mais très - légèrement à la matrice par une substance véritablement

(m) Uter. Hum. Grav. Anat. pag. 1. 9. &

celluleuse. Mais lorsqu'il a séparé cette substance il a vu qu'elle étoit entourée d'un grand nombre de vaisseaux qui s'étendoient du chorion sur la matrice. Un examen plus exact a appris que la superficie interne de ce viscere a beaucoup de pores d'une médiocre grandeur, cependant un peu écartés les uns des autres, lesquels ne sont que les orifices des vaisseaux dans lesquels s'ouvrent des canaux d'une dimension proportionnée, qui sortent du chorion, après s'être avancés par la substance celluleuse dont on vient de parler, ce qui fait qu'un vaisseau répond à un autre, & qu'ils se trouvent tous deux remplis de la même matiere. De ces vaisseaux les uns étoient plus grands, les autres plus petits, mais tels en général qu'on y auroit aisément introduit une épingle de différente grosseur, ou même la tête d'une très-grosse épingle. Quelques-uns de ces vaisseaux traversoient en ligne droite la matrice, quelques autres ne s'avancoient qu'après avoir formé, dans un court espace proche la superficie de la matrice, un angle de réflexion, & ces derniers au lieu d'être ronds étoient comme affaissés & plats. La cause la plus legere étoit capable de détruire l'union de tous ces vaisseaux avec la matrice. J'ai préféré de me servir des propres paroles employées par l'Auteur

pour décrire ses observations, dont je me félicite d'avoir été témoin oculaire.

Ainsi il a vû un œuf attaché de tous côtés à la matrice, mais un peu plus fortement autour du placenta : les vaisseaux étoient en plus grand nombre, & s'élevant sur la surface extérieure du placenta, & pénétrant les pores de la matrice, on voyoit clairement la communication qui est entre les vaisseaux de la matrice & ceux du placenta, lesquelles faisoient voir un diamètre différent, & n'étoient pas en général beaucoup plus gros que ceux qui sont autour du chorion & étoient pareillement très-tendres.

Il paroîtroit par ce qui vient d'être dit que le détachement du placenta d'avec la matrice ne devoit pas donner lieu de craindre une hémorrhagie plus considérable que si le chorion se séparoit de la matrice dans un autre endroit. Mais vers la racine du placenta à l'endroit où il se termine en rond au-dessus du chorion, cette partie celluleuse amassée en bandes ligamenteuses formoit de nouveau une attache un peu plus ferme. Les vaisseaux dans cet endroit étoient très-abondans, très-gros, & si remarquables qu'on pouvoit introduire dans quelques-uns le doigt d'un enfant : les véritables sinus veineux formés

de tuniques très-minces & très-tendres étoient courts & formoient bientôt dans l'intérieur du placenta des rameaux beaucoup plus petits, & en grande partie très-déliçats, ce qui a paru lorsqu'il a ensuite regardé dans ces sinus après en avoir ôté la matiere qu'ils contenoient. Ces rameaux partent du fond des sinus à l'endroit où ils naissoient dans le placenta, s'avanzoient à peu-près de la même maniere que la veine-cave qui a son origine dans le foye disperse ses rameaux dans la substance de ce viscere. Il paroît en même-temps par-là pourquoi il peut arriver une hémorrhagie considérable sans que le placenta soit entièrement détaché de la matrice, & pourvu seulement qu'il arrive un commencement de séparation au bord orbiculaire où sont ces grands vaisseaux très minces & si tendres qu'on ne peut presque les toucher sans qu'ils laissent échapper le fluide qu'ils contiennent. Il n'est donc pas étonnant que dans un placenta tiré par une Sage-femme ils aient disparu, s'étant affaîssés, ou aient été détruits en les maniant.

On ne peut donc douter de la communication immédiate des vaisseaux utérins avec ceux de l'œuf, parce qu'il est attaché par toute sa circonférence à

la matrice au moyen des vaisseaux, de maniere qu'on voit clairement le commerce direct des arteres utérines les plus remarquables avec les vaisseaux de l'œuf par lesquels le sang de la mere parvient directement au chorion, & c'est de ce sang que paroît se séparer la liqueur de l'amnios qui entoure de toute part le fœtus. M. *Levret* a observé (*n*) qu'après qu'on a fait des frictions mercurielles à une Femme grosse attaquée de la vérole, afin que le fœtus fût en même-temps guéri de cette maladie, l'eau de l'amnios donne des signes que le mercure a pénétré. En effet elle a une couleur plombée; si l'on en frotte du cuivre rouge elle le blanchit plus ou moins, suivant qu'on a fait un plus grand ou un plus petit nombre de frictions mercurielles à la Femme.

On peut encore comprendre par ce qui a été dit, pourquoi dans le temps de l'accouchement, lorsque, pour parler le langage des Sages femmes les eaux étant formées, l'orifice de la matrice est déjà beaucoup dilaté, & que les eaux l'ont déjà franchi, pourquoi il ne paroît qu'une legere quantité de

sang. On regarde avec raison cela comme un signe que l'accouchement doit bientôt suivre. En effet les membranes ne peuvent paroître au dehors sans qu'il soit arrivé rupture à plusieurs vaisseaux qui attachoient le chorion à la matrice, ce qui donne lieu à un léger écoulement de sang qui teint les linges & les mains de l'Accoucheur. Cet écoulement ne peut qu'être léger, parce que ces vaisseaux très-déliçats après avoir été rompus s'affaissent aussi-tôt, & la tumeur formée par les eaux remplit exactement l'orifice de la matrice. Sitôt que les membranes sont rompues, la tête de l'enfant suit bientôt, & bouche l'orifice, ce que l'on a coutume d'attribuer à la violente dilatation de cet orifice qui le déchire plus ou moins : mais ce déchirement quoique les vaisseaux soient rompus n'arrive pas toujours, ou s'il arrive c'est sur-tout lorsque la tête de l'enfant passe. Cependant il est constant que l'on observe souvent qu'il s'écoule déjà un peu de sang avant que les membranes se rompent, lesquelles devenant de plus en plus gonflées dilatent successivement l'orifice de la matrice, dont la substance est molle & cède aisément. C'est pourquoi la première cause paroît plus probable.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici sur l'union de l'œuf avec la matrice au moyen des vaisseaux, est aussi confirmé par d'autres observations de grands hommes. Le célèbre Simson dit (o) qu'ayant examiné la matrice d'une Femme morte subitement au septième mois de sa grossesse, en séparant le placenta, il tiroit ses prolongemens de la longueur d'un demi-pouce au moins. Ils étoient en très-grand nombre, & s'élevoient de dessus toute la superficie du placenta. Quelques-uns éga-loient en épaisseur une plume d'oye ; de plus on voyoit s'élever de toute la circon-férence du chorion des filamens fibreux aussi fins que des cheveux, qui pénétroient dans les pores de la matrice. Lorsqu'il tiroit ces prolongemens du placenta, ils se rom-poient & se contractoient aussi-tôt, & pré-sentoient une superficie grenue, à-peu-près comme un arbre fruitier. Le célèbre Albinus a vû aussi (p) dans la partie de la matrice où s'attache le placenta, des ar-teres tortueuses, en grande quantité & sans rameaux : elles paroissoient rom-pues, parce que le placenta étoit séparé

(o) An Inquiry how far the vital and ani-mal actions, &c. in Præfat. pag. 9.

(p) Academ. annot. Lib. I. Cap. ix. pag. 34. & seq.

de la matrice. Il fit ensuite des recherches sur une autre matrice à laquelle le placenta étoit entièrement adhérent, & trouva les mêmes artères pleines de sang & qui s'inféroient dans le placenta, d'où il résulte qu'il n'y avoit point de doute qu'elles n'appartinssent au placenta, & qu'elles ne lui donnassent du sang. Mais il faut remarquer *qu'il eut le soin de ne rien changer ni en pressant, ni en remplissant, ni par toute autre maniere.* Ainsi tout paroïssoit dans la situation & dans l'attache naturelles. Les planches très-exactes de la matrice dans l'état de grossesse données par ce grand Anatomiste, méritent d'être vûes.

Il est donc certain que par le moyen des vaisseaux il y a un commerce de la matrice avec l'œuf, & que si ces vaisseaux viennent à se rompre par quelque cause que ce soit il pourra s'ensuivre une perte qui sera bien plus abondante si le circuit du placenta se détache de la matrice. En effet il y a dans cet endroit des vaisseaux considérables & en grand nombre qui partent de la matrice & se rendent au placenta. Mais il peut arriver rupture à ces vaisseaux, sans qu'il sorte du sang de la matrice. C'est ce qu'a remarqué le très-célebre *Albinus* en ces termes :

La

La Femme dont la matrice a été représentée sur plusieurs planches, avoit le placenta détaché ; & entre lui & la matrice il y avoit beaucoup de sang caillé. Il étoit cependant encore adhérent dans tout le bord de sa circonférence, & c'est aussi ce qui avoit empêché qu'il n'arrivât une perte. On doit craindre néanmoins dans ce cas que le sang qui sort des vaisseaux rompus & qui s'amasse entre le placenta & la matrice étant porté à une certaine quantité ne sépare enfin l'attache du bord orbiculaire du placenta avec la matrice, & ne donne ensuite lieu à une grande perte de sang, comme il a été dit au § 1296. En effet le placenta, dit Noortwyk, (q) n'est pas attaché à la matrice par les dernières extrémités capillaires de ses vaisseaux. Cela est empêché par une véritable membrane qui non-seulement s'étend sur toute la superficie convexe du placenta qui touche la matrice, mais qui entre dans les sillons du placenta & s'y infinue à-peu-près de la même manière que le fait la pie-mère dans les anfractuosités du cerveau. Cette membrane ne peut venir de l'amas du sang sur la superficie convexe du placenta, puisque Noortwyk l'a trouvée

(q) De Utero Gravido, pag. 14.

Tome VII.

G

146 *Des Maladies* §. 1304. 1305.
dans un placenta tout récent, chaud &
encore fumant.

§. 1305. *On connoît la perte par le relâ-
chement de l'orifice de la matrice, par
le sang vermeil ou en caillots, dont l'é-
coulement est abondant, rapide, dou-
loureux & affoiblit beaucoup.*

Cette maladie des Femmes grosses
étant très-dangereuse, il importe beau-
coup de connoître les signes non-seule-
ment de l'hémorrhagie présente, mais
même de celle que l'on a à craindre.

Il faut cependant remarquer que toute
perte n'est pas également dangereuse, &
que quelquefois il sort du sang par la
vulve qui ne vient pas de la matrice.
Tous ceux qui ont écrit sur les mala-
dies des Femmes grosses ont observé
qu'il arrive assez souvent à certaines
Femmes un écoulement de sang dans
les premiers mois de leur grossesse, &
au même période que paroïssoient leurs
regles avant qu'elles fussent grosses. Cet
écoulement duroit à quelques-unes jus-
qu'au quatrieme mois de leur grossesse.
Mauriceau a connu (r) une Femme qui
eut ses regles jusqu'au fixieme mois, mais

(r) *Traité des Maladies des Femm. Gross.*
Liv. I, Chap. xx. pag. 155.

en moindre quantité : elle accouchoit au temps ordinaire d'enfans très-sains : cinq vivoient alors. Cet Auteur croyoit qu'il ne pouvoit en arriver aucun mal, quand l'écoulement étoit léger, sans douleur, qu'il venoit à un terme fixe, & qu'en même-temps l'orifice de la matrice étoit fermé : car alors on connoît que le sang qui sort ne vient pas de la matrice, mais des vaisseaux du vagin ou de la superficie externe du col de la matrice. On a traité cette matiere en parlant du flux menstruel. C'est ce qu'a très-bien remarqué le célèbre *Hoffmann* (s). *Il arrive très-souvent, dit-il, que les Femmes fort sanguines ont vers le second ou le troisieme mois de leur grossesse un écoulement de sang sans douleurs ni spasmes à la région lombaire ni au bas-ventre, sans foiblesse, tremblement ni frisson des parties externes. Dans ce cas le sang vient non de la cavité de la matrice, mais plutôt des vaisseaux du vagin.*

Quoique des observations certaines constatent qu'une hémorrhagie si legere est arrivée sans danger, quoiqu'il paroisse très-vraisemblable qu'il ne sort

(s) Medic. Ration. & System. Tom. IV. part. III. Sect. II. Cap. IX. Thes. Pathol. §. v.

alors que le sang surabondant à la réplétion des vaisseaux utérins & à la nourriture du fœtus, Mauriceau croit cependant qu'il est plus sûr de diminuer la pléthore par la saignée, que d'abandonner le tout à la nature. Voici ce qu'Hippocrate dit à ce sujet : (c) *Si une Femme Grosse de deux mois, de trois ou même de plus, a eu ses regles jusqu'alors, il faut l'affoiblir & diminuer ses forces. Quelquefois la fièvre la prend les jours que ses regles viennent. Lorsqu'elles paroissent & après qu'elles ont paru elle pâlit, quelque léger que soit l'écoulement. Il paroît évidemment par ce passage qu'il ne s'agit pas dans cet endroit d'une Femme grosse & sanguine, mais d'une Femme grosse, que la moindre perte de sang faisoit pâlir : or dans ce cas la saignée seroit certainement nuisible, parce qu'alors, au lieu d'ôter le superflu, on diminueroit le nécessaire. Une telle hémorrhagie est donc nuisible à la mere & à l'enfant. De plus il paroît clairement par ce qui suit, qu'Hippocrate parle du sang qui vient de la matrice. La matrice de ces Femmes, dit-il, est ouverte plus qu'il ne faut, & laisse échapper la nourriture*

(c) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. xxiii.
Charter. Tom. VIII. pag. 744.

du fœtus, & peu après il ajoûte : Or si la matrice est ouverte plus qu'il ne faut, elle laisse sortir du sang tous les mois, comme il a coutume d'arriver hors l'état de grossesse, & ce qui y est contenu devient moindre & foible. C'est dans ce sens qu'il paroît qu'on doit entendre l'Aphorisme suivant d'Hippocrate (u) : Si une Femme Grosse a ses règles, il est impossible que le fœtus vive. Mais Galien dans son Commentaire sur ce texte, remarque très-bien (v) que, comme le mot latin *purgationes* est au pluriel, & qu'on y ajoûte le verbe *prodeunt*, il ne s'agit pas de la sortie d'un peu de sang & en une seule fois, mais d'un écoulement réitéré & abondant. En effet, lorsqu'il ne sort qu'un peu de sang & en une ou deux fois, cet écoulement ne porte le plus souvent aucun préjudice à l'enfant. Il ajoûte ensuite, que la sortie du sang qui arrive aux Femmes Grosses paroît venir des veines du col de la matrice : car l'arrière-faix est attaché aux parties internes de la matrice ; c'est pourquoi il ne peut rien laisser couler dans la cavité de la matrice. Il paroît en même temps par-là qu'on ne comprend jamais mieux les Aphorif-

(u) 60. Sect. v. Charter. Tom. IX. p. 232.

(v) Ibidem.

mes d'*Hippocrate*, que lorsque l'on les compare avec d'autres passages du même Auteur qui les éclaircissent.

Le diagnostic de l'hémorrhagie se tire donc de la grande abondance du sang qui sort, des douleurs des lombes & du bas-ventre, douleurs qui cependant se font sentir aux Femmes qui ont leurs règles : quelquefois il ne sort au commencement qu'une petite quantité de sang suivie bientôt d'une grande perte, à mesure que le placenta se sépare de la matrice, ou qu'il arrive un décollement de plusieurs des vaisseaux qui attachent le chorion à la matrice. Mais le principal signe est lorsque l'orifice de la matrice est relâché & ouvert, parce que dans les Femmes grosses ses bords sont naturellement rapprochés de manière qu'il paroît presque fermé, une matière muqueuse & gélatineuse remplissant le peu d'ouverture qui reste. Il n'y aura aucun doute, si le sang sort à plein cours, ou s'il sort par caillots accompagnés de douleurs au ventre & aux lombes, suivies de grande foiblesse. Ces caillots se forment ou dans la matrice même lorsqu'après la rupture des vaisseaux le sang épanché est stagnant pendant quelque temps avant que le pla-

centa adhérent à la matrice se sépare jusqu'à son orifice, & alors le sang peut sortir librement même encore fluide. Ou bien ces caillots se font dans le vagin par le sang coagulé lorsque les cuisses se comprimant mutuellement elles empêchent l'écoulement du sang. Les Femmes qui sont présentes, lorsque la malade rend ces caillots, les prennent toujours pour une mole ou une fausse-couche, parce qu'ils peuvent acquérir un grand volume dans le vagin & non dans la matrice remplie par le fœtus & le placenta.

Mais lorsque l'hémorrhagie de la matrice est excessive, on la connoît trop tard, & elle est ordinairement suivie de l'avortement. Il est donc d'une grande utilité de connoître les signes qui pré-sagent une perte future, afin qu'on puisse la prévenir par des remedes convenables.

On conçoit aisément qu'elle est à craindre lorsque les causes que l'on a souvent observé la produire ont précédé; on traitera de ces causes dans l'aphorisme suivant.

On a déjà souvent parlé du commerce qui regne entre les mammelles & la matrice. Lorsque les vaisseaux utérins sont

trop pleins vers la premiere éruption des mois, les mammelles deviennent enflées. Elles le deviennent aussi dans les Femmes grosses, à mesure que la matrice augmente de volume. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate : (x) Lorsque les mammelles d'une Femme grosse s'affaissent tout d'un coup, il s'ensuit avortement. En effet, il y a lieu de craindre alors que les vaisseaux utérins après s'être détachés aussi du placenta & du chorion ne s'affaissent de même, ce qui ne pourroit guères arriver sans leur épuisement. On doit donc craindre alors l'avortement & avec lui la perte de sang. L'expérience a souvent confirmé ce pronostic d'Hippocrate. Dans l'Aphorisme suivant il atteste la même chose, en disant : Si une Femme est grosse de deux Enfans, & qu'une de ses mammelles s'affaisse, alors un des jumeaux vient par avortement. De plus comme les anciens Médecins croyoient, ainsi qu'il a déjà été dit plus haut, que la matrice étoit partagée en deux cavités destinées pour contenir la droite les garçons, & la gauche les filles, Hippocrate par la même raison a cru qu'on pouvoit juger le sexe

(x) Aphor. xxxvii. Sect. v. Charter. Tom. IX. pag. 217.

de l'avorton futur suivant que la mam-
melle droite ou gauche s'affaïffoit. Dans
un autre endroit (y) il tire des mammel-
les son prognostic sur l'état du fœtus
dans la matrice : *Si une Femme grosse a ,*
dit-il , par les mammettes un grand écou-
lement de lait , c'est la marque d'un fœtus
très-foible. Mais si elles sont fermes & so-
lides , c'est une marque que le fœtus est plus
fort.

Quoiqu'*Hippocrate* regarde l'affaïsse-
ment subit des mammelles comme un
signe absolu de l'avortement futur , il ne
paroît cependant pas avoir perdu toute
espérance de sauver le fœtus dans cet
état. En effet, il dit : *Les Femmes qui doi-*
vent avorter ont les mammelles affaïssées ;
si au contraire elles deviennent dures il y
aura douleur , ou aux mammelles , ou aux
cuissees , ou aux yeux , ou aux genoux , &
les Femmes n'avortent point.

Il paroît donc qu'il y a encore du re-
mede lors même que les mammelles
sont affaïssées , pourvu que l'affaïssement
n'ait pas été subit.

Hippocrate a aussi regardé (z) com-
me un signe de l'avortement futur les

(y) Aphorism. LIII. ibid. pag. 225.

(z) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. XXV;
Charter. Tom. VII. pag. 745.

douleurs du ventre & des lombes. Si une Femme Grosse, dit-il, ressent des douleurs au ventre ou aux lombes, il y a lieu de craindre qu'elle n'avorte, les membranes qui contiennent le fœtus venant à se rompre. Les douleurs des lombes qu'éprouvent les Femmes Grosses hors le temps de l'accouchement sont toujours suspectes, lorsqu'elles durent trop longtemps, & sur-tout si elles se font sentir par intervalles, & si elles se terminent au bas du ventre, parce qu'alors ce sont de véritables douleurs d'accouchement qui donnent lieu à la sortie d'un fœtus non à terme. Souvent l'avortement est précédé d'une perte dangereuse.

Il faut ensuite remarquer principalement que la perte revient aisément après avoir paru entièrement cessée. Car la partie du placenta qui par son décollement a causé la perte, ne paroît pas, comme l'a très-bien remarqué M. Puzos (a), pouvoir se réunir aisément à la matrice, de sorte qu'elle y soit aussi adhérente qu'auparavant : la perte cesse plutôt, lorsque le sang caillé dans les vaisseaux entr'ouverts, s'accommode si bien à leur diamètre, qu'il forme un obf-

(a) Academ. de Chirurg. Tom. I. pag. 362. & 363.

§. 1305. 1306. *des Femmes Grosses.* 155
tacle à la sortie du sang. Mais si par la
suite ces caillots viennent à tomber, la
perte reparoit, & le plus souvent avec
plus d'abondance; d'où on conçoit pour-
quoi les Femmes grosses qui onté prou-
vé cet accident, doivent se conduire
avec tant de précautions.

§. 1306. *Les causes de la perte de sang
sont les violentes passions de l'ame, les
trop grands mouvemens du corps, le
mauvais usage des hystériques & des em-
ménagogues, & les coups sur la partie
inférieure du ventre.*

Les causes qui donnent lieu à la perte
de sang, sont différentes. Il y en a qui
peuvent la produire même dans les
Femmes saines & robustes; telles sont,
par exemple, les coups violens sur le
ventre, & les fortes passions de l'ame.
D'autres causes, quoique moins nuisi-
bles, sont cependant dangereuses en
certaines Femmes plus disposées à la
perte & à l'avortement; de plus, la
disposition particuliere de la matrice
est aussi mise avec raison au nombre
des causes de la perte de sang, ainsi
que le fœtus. Toutes ces causes méri-
tent d'être considérées séparément, afin

qu'on voye mieux quel secours l'art peut donner dans ce cas, & quels sont les remedes qui conviennent. Les causes citées dans l'Aphorisme sont toujours nuisibles & dangereuses, même dans les Femmes grosses qui d'ailleurs se portent très-bien; mais elles le sont bien plus dans celles qui ont déjà des dispositions à cette maladie, parce qu'alors la plus légère cause peut leur causer une perte.

Les violentes passions de l'ame. On sçait combien sont étonnans & subits les changemens que causent dans le corps humain les violentes affections de l'ame. Ainsi je ne répéterai pas ici ce qui a été dit, il suffit de remarquer que dans une crainte subite, tous les vaisseaux du corps entrent en contraction, que dans la colere toutes les humeurs se raréfient, & les vaisseaux pleins se gonflent. Un très-grand chagrin fit périr un grand général qui, peu auparavant avoit affronté la mort à travers mille dangers. Une femme de Lacédémone mourut de joye entre les bras de son fils qu'elle croyoit avoir été tué à l'armée. Si l'on considere ensuite que des mouvemens si subits, des secousses si violentes & au-

tres causes semblables, font aussi leur effet sur les vaisseaux très-tendres qui unissent le chorion & le placenta à la matrice, on ne sera pas du tout étonné que les violentes passions de l'ame causent si souvent des pertes aux Femmes grosses. Une Femme de trente ans, robuste & d'une grande taille, étoit presque tous les jours à la place publique, où elle avoit assez souvent coutume de se quereller & de se mettre en colere. Etant presque au terme de sa grossesse, elle entra dans une colere subite de ce qu'une de ses voisines frappoit son enfant âgé de cinq ans. Ayant senti dès ce moment quelque chose d'extraordinaire dans son corps, elle prédit qu'elle en mourroit. Quelques jours après il lui survint une grande perte, & elle mourut dans les convulsions avant qu'on eut pu rien tenter pour la sauver. A l'ouverture du cadavre, on trouva deux fœtus mâles couverts de toutes parts d'un sang noir coagulé, dont la matrice étoit aussi pleine, lequel venoit de la rupture du placenta & de ses vaisseaux (b).

L'homme de mérite qui a rapporté ce fait, en cite plusieurs autres qui ap-

(b.) *Peu, Pratique des Accouch.* Liv. I. Chap. VIII. pag. 70.

prennent combien les fortes passions de l'ame sont nuisibles aux Femmes grosses. J'en ai vû plusieurs exemples, & je ne crois pas qu'il y ait aucun praticien qui n'en ait observé de semblables. J'ai préféré celui-ci, parce que cette courte fureur a pu produire tant de mal dans une femme saine, robuste, accoutumée à se mettre en colere & aux querelles journalieres : le même accident peut venir d'une crainte, d'une joye inopinée, &c. Que les Femmes grosses apprennent par-là avec quel soin elles doivent se précautionner contre les passions, & les autres personnes combien elles doivent prendre garde de frapper l'imagination des Femmes grosses, en leur annonçant imprudemment une bonne ou une mauvaise nouvelle à laquelle elles ne s'attendent pas. J'ai connu une femme grosse qui, ayant dormi très-tranquillement, quoiqu'il y eût un fâcheux incendie dans une maison voisine de la sienne, & étant le matin félicitée par sa mere de ce qu'un doux sommeil l'avoit délivrée de la crainte où elle auroit été, commença bien-tôt à trembler de tout son corps & à se plaindre, Tout son lit fut en un

instant inondé de sang : elle eut ensuite des foibleſſes & des convulſions : elle ſe rétablit cependant de cette perte ; mais elle fit une fauſſe-couche de quatre mois.

Les trop grands mouvemens du corps.

Telle eſt la cauſe aſſez fréquente de la perte & de l'avortement ; cauſe que les Femmes Grosses pourroient cependant bien prévenir , ſi elles le vouloient. Un mouvement modéré du corps eſt utile dans la groſſeſſe , ſur-tout la promenade. Nous voyons même des femmes de la campagne vaquer à leurs travaux accoutumés , pourvû qu'elles ne ſe fatiguent pas trop , ou qu'elles les faſſent ſans de grands efforts de leur corps.

On ſçait que par le mouvement muſculaire , celui du ſang veineux vers le cœur eſt accéléré , & qu'ainſi le cours de la circulation eſt augmenté dans les vaiſſeaux du corps. Parmi les effets de la circulation , on compte , la force plus grande du ſang pouſſé dans les vaiſſeaux qui le reçoivent , le frottement réciproque entre le ſang & les vaiſſeaux , la chaleur plus grande , & la qualité des humeurs plus âcre. Si on

compare ces effets avec la structure délicate des vaisseaux qui attachent le chorion & le placenta à la matrice, on verra clairement que le mouvement trop grand du corps donne lieu de craindre que ces vaisseaux ne se rompent; ce qui occasionneroit une perte de sang.

On voit par-là à quel danger s'exposent les Femmes grosses, lorsqu'elles se livrent à la danse, qu'elles entreprennent des voyages, font de grands efforts, élèvent des poids, &c. la seule secousse des carrosses, sur-tout dans des chemins raboteux, causent autant de fois la perte de sang & l'avortement, & le danger est d'autant plus grand, que les femmes sont plus prêtes d'accoucher; d'où il paroît combien est dangereux le conseil donné aux Femmes grosses de se promener en voiture le dernier mois de leur grossesse, leur faisant espérer par-là que ces secousses font descendre plus vite le fœtus, & rendent l'accouchement plus facile. J'en ai vû quelques-unes qui se moquoient du conseil opposé, quoique prudent, parce qu'après de violens efforts, il ne leur étoit arrivé aucun accident; mais certaines, au bout de quelques heures, d'autres au bout d'un ou deux jours,

éprouverent une perte de sang très-dangereuse.

Mauriceau rapporte (c) que cet accident est arrivé à sa propre sœur qui, étant tombée sur les genoux dans le dernier mois de sa grossesse, frappa la terre avec son ventre : ayant été un ou deux jours sans ressentir aucune incommodité, elle négligea le repos du corps si nécessaire dans ce cas. Le troisième jour elle ressentit tout d'un coup de violentes douleurs au bas-ventre, suivies d'une perte de sang, dont elle mourut. En effet, quelques-uns des vaisseaux qui unissent le chorion à la matrice étant rompus, le sang s'épanche peu-à-peu ; & étant amassé, il sépare de plus en plus le chorion de la matrice : ainsi plusieurs vaisseaux étant rompus, le sang sort par flots de la matrice.

On ne sçait que trop que des femmes dénaturées ont recours pour perdre leur fruit, à de violens efforts qu'elles donnent à leur corps. *Hippocrate* ordonna à une chanteuse qui étoit grosse (d) de sauter de haut. Après le sep-

(c) *Traité des Maladies des Femm. Liv. I. Chap. XXI. pag. 262.*

(d) *De Nat. Puer. Cap. II. Charter. Tom. V. pag. 312.*

tième saut, on entendit un bruit, & l'enfant tomba par terre. Il a ensuite décrit l'œuf humain, dans la membrane duquel l'humeur contenue étoit transparente. Il paroissoit y avoir dans cette membrane des fibres blanches & déliées, couvertes d'un sang épais & rouge; & extérieurement autour de la membrane des taches livides. Dans les petits avortons, tout le chorion & les membranes entières qui sortent, paroissent comme hérissés de filamens qui sont les principes du placenta. Mais ces marques sanglantes en forme de meurtrissures, & l'humeur épaisse & rouge qui enveloppoit ces fibres blanches & déliées, apprennent vraisemblablement que l'œuf étoit déjà attaché à la matrice; mais il paroît douteux qu'il eût été conçu depuis six jours seulement, un œuf n'étant presque jamais attaché à la matrice au bout d'un espace de temps si court, ni les vaisseaux assez dilatés pour laisser couler le sang. Mais Hippocrate rapporte au même endroit, que cette chanteuse avoit commerce avec des hommes, & avoit entendu dire à d'autres femmes, que lorsqu'une femme doit concevoir, la matiere prolifique reste intérieurement & ne sort point dehors.

Il a pu aisément arriver de-là, qu'il y avoit plus long-temps qu'elle étoit grosse, vû sur-tout que le germe sorti après le septième saut, fut comparé à un œuf crud que l'on auroit dépouillé de sa coque.

On ne voit pas clairement comment ce conseil d'*Hippocrate* peut s'accorder avec son serment qui défend sévèrement à tout Médecin de donner à une Femme grosse un remede capable de la faire avorter. Quelques-uns ont prétendu que le livre de *naturâ pueri* n'étoit pas d'*Hippocrate*, mais de *Polybe*. D'autres soutiennent que ces secousses n'ont eu lieu que sur le germe du fœtus & non sur un embryon formé. Sur cela on peut voir *Meibomius* (e). Au moins *Tertullien* a très bien dit dans son livre intitulé *Apologeticus* : *L'homicide nous étant une fois interdit, il n'est pas permis de détruire ce qui a été conçu dans la matrice lorsque le sang peut encore former l'homme.*

On peut donc statuer en général que les violentes secousses du corps sont toujours à craindre pour les Femmes Grosses, & qu'elles doivent ainsi les éviter avec soin. Quelquefois cependant ces secousses sont produites par des causes

(e) Hippoc. Jusjur. Cap. xv. pag. 144.

que l'on ne peut pas toujours éviter. Ainsi j'ai vû une Femme attaquée d'une maladie communément appelée *rhume de cerveau*, à laquelle il survint une perte de sang après un éternuement fort & fréquent.

C'est pourquoi lorsque les catharres regnent il faut avertir les Femmes grosses d'humecter souvent avec de l'eau ou du lait tiede leurs narines, au moment qu'elles sentent le plus leger enchiffrement. Une forte toux est encore plus nuisible & est très-fâcheuse dans les derniers mois de la grossesse, parce que le ventre qui est fort gros empêche que le mouvement du diaphragme ne soit libre (f). On remédie sur le champ à la violente toux au moyen des remedes les plus doux, & sur-tout des remedes composés de *diacodium*. Quoique les efforts que la Femme est obligée de faire pour vomir ne soient pas sans danger, cependant la perte de sang & l'avortement sont plus souvent la suite d'une toux violente. (g)

Le mauvais usage des hystériques & des emménagogues. On a dit plus haut au §. 1300. que les antihystériques les plus

(f) Mauriceau, endroit cité, pag. 141.

(g) Levret, l'Art des Accouch. pag. 195.

doux & les cordiaux modérés étoient utiles aux Femmes Grosses. On ne condamne ici comme nuisibles que les remèdes qui par leur effet sont appelés *emménagogues* & dont on a parlé ailleurs. Mais les praticiens doivent toujours être dans ce cas sur leur garde pour ne pas se laisser tromper par des Femmes indignes qui cherchent à perdre leur fruit pour cacher leur ignominie, sur-tout dans le commencement de leur grossesse, lorsque l'élévation du bas-ventre n'est pas encore assez grande pour démontrer une grossesse certaine. Je me suis toujours principalement défié de celles qui étant bien colorées se plaignoient d'une suppression de leurs regles, & demandoient des remèdes très-forts, assurant que leur tempérament étoit tel que les remèdes les plus doux ne leur faisoient aucun effet. Dans ce cas je donnois des remèdes qui ne pouvoient nuire en aucune manière ni apporter aucun trouble dans l'économie animale. En usant de cette ruse je suis souvent venu à bout de gagner du temps, & le ventre de ces Femmes qui s'étoient flattées d'une vaine espérance grossissant de plus en plus, elles étoient obligées d'avouer leur grossesse, & ne songeoient plus à perdre leur enfant,

mais seulement à cacher leur accouchement.

Presque tous les remèdes qui méritent le nom d'*emménagogues* sont âcres : & *Hippocrate* a dit : (h) Il y a des femmes qui, si elles mangent ou boivent contre leur ordinaire quelque chose qui soit âcre ou amer, avortent, l'enfant étant encore très-petit & très-délicat. En effet si on donne à un enfant encore très-petit quelque aliment dont il n'use pas ordinairement, il meurt. La mort du fœtus entraîne nécessairement l'avortement qui est le plus souvent accompagné de la perte de sang.

Mais tous les acides qui affectent la matrice même ou les parties voisines, & les font entrer dans une forte contraction, sont mis avec raison au nombre des causes de la perte de sang. On sçait que les lavemens légèrement stimulans, de même que les suppositoires sont employés par les Femmes en travail, non-seulement pour procurer la sortie des matières épaisses, mais même à l'effet d'exciter les douleurs, lorsqu'elles sont trop lentes. C'est pourquoi on évite toujours de faire prendre aux Femmes grosses des purgatifs trop âcres qui cau-

(h) De Mulier. Morb. Lib. II. Cap. xxv. pag. 745. Charter. Tom. VII.

sont non-seulement de fâcheuses coliques, mais même des épreintes dans l'intestin rectum, lesquelles épreintes, peuvent, si l'on en croit Hippocrate, (i) faire avorter une Femme grosse. Galien ajoute la raison de cela dans son commentaire, en disant, que par une telle contention & des envies d'aller aussi fréquentes & aussi incommodes tout le corps & principalement la matrice couchée sur l'intestin rectum, souffrent beaucoup.

On conçoit par la même raison qu'une violente strangurie doit faire craindre le même effet.

Les coups sur la partie inférieure du ventre. La matrice tuméfiée par le fœtus qu'elle contient occupe la partie antérieure du bas-ventre : c'est pourquoi en appliquant la main sur le ventre on sent aisément les mouvemens du fœtus dans la matrice. Si on applique la main trop fort, on peut non-seulement détruire les adhérences du chorion & du placenta à la matrice, mais même faire rompre ce viscère, ainsi qu'on le conçoit par ce qui a été dit plus haut. C'est la raison pour laquelle les chutes sont si dangereuses aux Femmes grosses, sur-tout en devant,

(i) Sect. VII, Aphor. XXVII. Charter. Tom. IX. pag. 304.

parce qu'alors le ventre heurte presque toujours contre la terre. C'est aussi pour cela que les loix sacrées établissent (k) des peines sévères contre quiconque frappe le ventre d'une Femme grosse.

Mais comme il a été dit un peu plus haut, outre les causes que nous venons de détailler, il peut y avoir dans la matrice même une disposition par laquelle les causes les plus légères puissent donner lieu à la perte de sang & à l'avortement & quelquefois même sans qu'aucune cause remarquable ait précédé. Mais cette disposition de la matrice lui est tantôt particulière & tantôt commune avec le reste du corps. Ainsi dans les Villes opposées au midi, Hippocrate avertit (l) que les corps sont ordinairement plus foibles, & il ajoute : les Femmes sont sujettes aux maladies & aux fluxions : ensuite plusieurs sont stériles non par nature mais par maladie & avortent fréquemment. Il a dit de même ailleurs (m) : Les Femmes enceintes qui sont maigres contre l'ordinaire, avortent à deux mois, avant de devenir plus grosses.

(k) Exod. Chap. xxi.

(l) De aere, locis & aquis, text. ix. & x. Charter. Tom. VI. pag. 190.

(m) Aphor. XLIV. Sect. v. Charter. Tom. IX. 221.

On

On lit des choses semblables dans un autre endroit, (n) où il dit que des foetus d'un ou de deux mois ont péri par cette cause. Quelques-uns lisent dans l'original το σωμα au lieu de το σωμα, de sorte qu'alors le sens seroit que dans un tel cas on ne doit pas épaissir l'orifice de la matrice, mais tout le corps. Par cette explication ce passage convient avec l'aphorisme qui vient d'être cité. Cela de plus est confirmé par ce qui suit : *Si la Femme acquiere un embonpoint extraordinaire, elle ne conçoit pas, parce que l'épiploon trop gras presse la matrice, & empêche que ce viscere ne reçoive la matiere de la conception.* L'embonpoint est clairement ici en opposition avec la trop grande maigreur : Hippocrate ordonne de le diminuer, les Femmes ne pouvant autrement devenir enceintes.

Mais une disposition particuliere de la matrice, peut, le reste du corps étant dans un état très-sain, être cause de l'avortement. Voici à ce sujet ce qu'on lit dans Hippocrate. (o) *Les Femmes d'un*

(n) De Nat. Mulier. Cap. xix. Charter. Tom. VII. pag. 690.

(o) Sect. v. Aphor. xlv. Charter. Tom. IX. pag. 222.

médiocre embonpoint qui sans cause manifeste avortent à deux ou trois mois ont les anfractuosités de la matrice remplies d'un mucus, lesquelles ne peuvent à cause de son poids contenir le fœtus, & sont obligées de se rompre. Voici le diagnostic qu'il donne de cette maladie : vous la connoîtrez ainsi : (p) La matrice est humide : il en coule un mucus glutineux qui ne ronge point : lorsqu'elle a cessé de se purger par l'écoulement, pendant deux ou trois jours, il en sort avec le sang menstruel une humeur muqueuse. C'est ainsi qu'Hippocrate a décrit la disposition froide & muqueuse de la matrice, ou les fleurs blanches simples, lorsqu'il n'y a encore aucune acrimonie rongeante.

Dans un autre endroit (q) il dit que certaines Femmes après avoir conçu avortent au troisieme ou quatrieme mois sans aucune cause apparente, lorsque la matrice par sa nature ou par des ulceres qui y seront survenus sera unie & polie, parce qu'alors les membranes qui contiennent le fœtus ne seront pas assez adhérentes.

Il a paru de plus par ce qui a été dit

(p) De Nat. Mulier. Cap. xvii. Charter. Tom. VII. pag. 689.

(q) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. xxi. pag. 743.

plus haut qu'à mesure que le fœtus croît la grandeur de la matrice augmente aussi pareillement, pour pouvoir le contenir.

Hippocrate paroît avoir observé la cause de l'avortement qui vient du défaut de l'accroissement de la matrice. Voici comme il s'exprime : (r) Si une Femme après avoir conçu, avorte deux ou trois fois exactement à deux mois, ni plutôt ni plus tard, ou si cela arrive de même, à un terme plus éloigné, la matrice n'augmente pas de volume, passé deux ou trois mois. Le fœtus augmente à la vérité, mais la matrice n'augmentant nullement, c'est ce qui est cause que plusieurs femmes avortent dans ce temps précis. J'ai vû plusieurs cas semblables, & je fus entr'autres fort étonné de ce qu'une Dame très-saine avorta plusieurs fois sans aucune cause manifeste vers la fin du cinquième mois de sa grossesse, & ne put jamais accoucher à terme, malgré tous les soins que se donnerent pour elle les plus habiles Médecins.

C'est aussi avec raison qu'après avoir fait l'énumération des différentes causes qui peuvent causer l'avortement, *Hippocrate* ajoute ce qui suit : La matrice elle-même renferme des causes d'avorte-

(r) De Infœcundis, Cap. xviii. pag. 856.

ment, lorsqu'elle est remplie de vents, épaisse, grande, petite, ou affectée d'autres mauvaises qualités. Peu, célèbre praticien dans l'Art des accouchemens, atteste avoir trouvé dans certaines Femmes la matrice si chaude que cette chaleur excessive faisoit périr le fœtus, le dessechoit, & le durcissoit même. C'est ce qu'il a sur-tout observé dans une Femme dont on touchoit la superficie interne de la matrice, laquelle étoit sèche, vuide, & si chaude que la main n'en pouvoit supporter long-temps l'excès de chaleur. Le fœtus étoit mort, desséché, & dur, & le placenta petit, roide & tellement adhérent qu'il fut difficile de le séparer de la matrice. Il remarqua en même-temps que cette chaleur excessive de la matrice a été cause que cette Femme a avorté plusieurs fois. (s)

On ne peut qu'approuver la division des causes de l'avortement en deux classes que l'on trouve dans Duret (t) : Toutes les causes de l'avortement, tant internes qu'externes, se rapportent à deux impuissances, l'une de porter le fœtus, & l'autre de le nourrir.

(s) Peu, Pratiq. des Accouch. Liv. II. Chap. xvii. pag. 535.

(t) Incoac. Hipp. pag. 442.

De plus si par quelque cause que ce soit le fœtus meurt avant d'être à terme, il pourra survenir une perte suivie de l'expulsion du fœtus. Quoique les cas où le fœtus mort est resté plusieurs mois & même des années entières dans la matrice, soient très-rares, il arrive cependant le plus souvent que ce poids inutile est chassé peu de temps après hors de la matrice. Mais sitôt que ce premier rudiment de l'homme jouit de la vie, il est déjà destiné à mourir, & il ne faut pas des causes bien considérables pour faire périr le petit embryon. (u) *En effet il est prouvé par les observations, que la plus grande partie des hommes périt, lorsqu'ils sont le plus près de leur origine. Les fœtus un peu grands périssent aussi. Il ne faut donc pas s'étonner que les femmes avortent sans le vouloir. Car il faut qu'elles usent de beaucoup de soins & de précautions pour soutenir le fœtus dans la matrice, le nourrir, & accoucher ensuite heureusement.*

Il y a encore des causes de la perte de sang qui regardent le fœtus, mais qui quand même elles seroient connues, ne peuvent l'être avec certitude, ni être prévenues ou détruites lorsqu'elles ont

(u) Hipp. de Mulier. Morb. Lib. I. Cap. xxv. Charter. Tom. VII. pag. 745.

paru. (u) Les Accoucheurs ont observé que quand le cordon ombilical est plus court qu'il ne faut, ou qu'il est entortillé autour du col ou des membres, il y a à craindre que par les mouvemens du fœtus, le placenta ne se sépare de la matrice, d'où s'ensuivroit hémorrhagie de la matrice. On trouve un cas semblable dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, (x) & l'on sçait que souvent, comme on le dira plus bas, cette même cause rend l'accouchement difficile, lorsque le fœtus étranglé, pour ainsi dire, avec son cordon ne peut, malgré les efforts de la femme, être chassé au dehors. Le placenta est ordinairement attaché au fond de la matrice, quelquefois cependant sur les côtés, mais rarement au col, & dans ce dernier cas il arrive toujours une perte vers la fin de la grossesse. (y) J'ai vû une Dame de distinction qui accoucha deux fois d'un enfant mort, qui, quoique très-bien constitué d'ailleurs, avoit au milieu du cordon ombilical un nœud fort serré lequel em-

(v) Mauriceau, Traité des Maladies des Femm. Gross. Tom. I. pag. 159.

(x) An. 1701. pag. 118.

(y) Levret, l'Art. des Accouchemens, §. 242.

§. 1306. 1307. *des Femmes Grosses.* 175

pêchoit tout commerce entre la mere & l'enfant. Le cordon ombilical paroissoit avoir fait par hazard une anse par laquelle a passé tout le corps du foetus qui par son mouvement & son poids a ensuite tellement ferré le nœud commencé que les vaisseaux ombilicaux se sont trouvés entièrement comprimés. En effet lorsqu'on defit ce nœud, on trouva aplatie toute la partie du cordon ombilical qui avoit été interceptée par le nœud. Cette Dame est accouchée, tant avant qu'après ces deux accidents, d'enfans vivans.

Il résulte de tout ce qui a été dit que la perte de sang dans les Femmes grosses a des causes étonnantes & cachées, qui ne peuvent être évitées par la prudence humaine. Il s'agit maintenant de considérer les remedes capables de sauver la Femme du danger où l'expose cet accident.

§. 1307. *Les remedes de la perte de sang sont la tranquillité de l'esprit & du corps ; un air médiocrement froid, la saignée, les astringens, les opiats.*

La tranquillité de l'esprit & du corps.
Tous les Auteurs sont unanimement

d'accord sur ce point. Puisqu'il a été dit au paragraphe précédent , que les trop grands mouvemens du corps & les fortes passions de l'ame sont des causes fréquentes de la perte de sang , on conçoit aisément que dans ce cas le repos est très-nécessaire pour empêcher que tout le sang ne sorte par les vaisseaux ouverts de la matrice , & prévenir ainsi une mort inévitable. C'est pourquoi il faut sur le champ relâcher les vêtemens , pour éviter toute pression sur les vaisseaux externes, pression qui augmenteroit l'abondance du sang mu dans les vaisseaux intérieurs. Il faut ensuite faire coucher la femme horizontalement, parce qu'on prévient ainsi la foiblesse, autant qu'il est possible.

Un air médiocrement froid. Souvent une grande perte de sang rend les Femmes pâles & toutes froides. Alors la perte diminue ou même cesse entièrement : mais sitôt qu'on les charge de couvertures ou qu'on échauffe les extrémités par des linges chauds , la perte reparoit de nouveau. Toute l'espérance consiste, principalement, lorsqu'il reste encore un souffle de vie, à donner le temps aux vaisseaux ouverts de se contracter ou qu'un caillot de sang bouche leur ouverture.

C'est pourquoi on conseille de faire coucher la femme non sur un lit mollet, mais sur un matelas de crin. Pour la même raison on ne doit leur donner aucun cardiaque quoiqu'étant très-foibles on ait à craindre qu'elles ne tombent en syncope : ou si on leur en donne quelques-uns, ils doivent être très-doux & non spiritueux. L'odeur de citron, de mélisse, de fleurs de tilleul, de roses, de sureau & d'autres semblables, de même que celle des eaux distillées faites avec ces plantes, suffisent alors. Il a été dit comment on pouvoit tempérer la chaleur de l'air. Combien de fois n'a-t-on pas observé que des soldats blessés après avoir presque perdu tout leur sang & être restés tout un jour parmi les cadavres, se sont ensuite rétablis : des soins plus officieux les auroient fait périr. On a encore dit au §. 161. qu'un payfan qui avoit eu l'artere axillaire coupée, & que l'on regardoit comme mort en étoit cependant revenu. On a aussi déduit ailleurs, fort au long de quel usage étoit l'eau froide pour arrêter les hémorrhagies. On lit dans (z) *Hippocrate* pour la

(z) De Mulier. Morb. Lib. II. Cap. IV.
Charter. Tom. VII. pag. 707.

perte de sang de la matrice ce qui suit : (a) Prenez une éponge mouillée, & mettez sur le ventre un linge léger, mol, & usé trempé dans l'eau froide. Il faut que le lit soit plus haut aux pieds qu'à la tête. & couchez-vous ainsi. On lit à-peu près la même chose dans Moschion. (b) Il faut que la femme au commencement de la cure, couche dans une chambre petite & obscure, & médiocrement froide. Elle doit être couchée les pieds plus hauts que la tête, garder un grand silence & être très-tranquille de corps : car tout mouvement excite la perte : ses pieds doivent être croisés l'un sur l'autre. On applique sur les parties mêmes, c'est-à-dire, sur la poitrine (ou peut être sur le pubis, parce que dans le texte grec il y a le mot *νυθις*) sur les reins, & les aînes de grandes éponges trempées dans l'eau froide ou l'oxicrat, il faut même souvent les changer, crainte que la chaleur du corps ne les échauffe. Il faut aussi tenir plus étroitement & lier avec des bandes toutes les extrémités, ou bassiner le visage avec de l'eau froide & récente, & rafraîchir tout le corps avec des

(a) De Mulier. Morb. Lib. II. Cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 707.

(b) Spachii Gynæc. pag. 16. & Harmon. Gynæc. part. post Cap. xx. pag. 32.

éventails. On recommande dans le même endroit un bain froid fait avec la décoction des plantes astringentes. Mais comme pour prendre le bain il faut nécessairement que le corps se donne du mouvement, on conçoit assez qu'on ne peut guère employer ce remède que lorsque l'hémorrhagie est beaucoup diminuée, ou presque cessée; d'où il suit qu'en fortifiant il est meilleur pour prévenir la récurrence de la maladie, que pour arrêter une forte hémorrhagie. Il paroît du moins par ce qui vient d'être dit, que les anciens Médecins attendoient déjà du secours d'un air médiocrement froid, & du refroidissement de tout le corps. Ainsi on donne ordinairement pour boisson de l'eau froide avec un peu de jus de citron, & lorsqu'on fait prendre des bouillons, ils ne doivent être que tièdes.

La Saignée. Elle sera rarement employée, lorsque le placenta étant détaché de la matrice, le sang sort par flots. En effet la diminution de l'abondance du sang n'empêchera pas que celui qui reste ne s'écoule par les gros vaisseaux ouverts, & alors la convulsion & la mort seront causées plus promptement par l'épuisement des vaisseaux. Mais la

saignée est très-utile lorsqu'il s'agit de prévenir la perte de sang dont est menacée une Femme grosse qui a fait une chute : on l'emploie aussi utilement, lorsque n'y ayant que quelques petits vaisseaux ouverts, il ne sort de la matrice que peu de sang : alors en observant de garder en même-temps le repos de corps & d'esprit, on prévient quelquefois l'augmentation de la perte & en conséquence l'avortement. *Van - Helmont*, en reprenant les Médecins de ce qu'ils saignoient dans la rétention comme dans la trop grande abondance des règles, a dit : (c) *C'est à-peu-près comme si on faisoit boîter un cheval trop fougueux en lui blessant le tendon.* Mais quoique les Femmes grosses échappent de ce danger, il y a toujours lieu de craindre qu'après une si grande perte de sang elles ne soient attaquées de cachexie ou d'hydropisie.

Les Astringens. On a dit ailleurs en traitant du crachement de sang tout ce que l'on peut espérer des remèdes astringens, lorsqu'on ne peut les appliquer immédiatement sur les vaisseaux ouverts. Or le sang sort des vaisseaux de la matrice sur lesquels on ne

(c) In Cap. de Conceptis, n°. 23. pag. 487.

peut appliquer les stiptiques; on peut donc attribuer à la perte de sang tout ce qui a été dit alors.

Je sçais qu'*Hippocrate*, & après lui d'autres Médecins vantent beaucoup l'usage des pessaires faits avec les remèdes astringens : mais ils ne passent pas le vagin, & ne vont pas jusqu'à l'orifice de la matrice; on ne peut donc espérer d'eux aucun secours certain. De plus lorsque par leur moyen on a bouché le vagin, le sang qui ne sort plus si librement s'amasse par caillots non-seulement dans le vagin, mais quelquefois même à l'orifice de la matrice : la perte peut bien alors cesser pendant quelque temps; mais il arrive aussi que les vaisseaux ouverts continuant de laisser couler le sang, il s'accumule entre le chorion & la superficie de la matrice, sépare de plus-en-plus celui-là de celui-ci, rompt en conséquence encore plusieurs vaisseaux, & enfin un caillot de sang arrêté à l'orifice de l'*uterus* étant peu après obligé de sortir, la perte que l'on croyoit arrêtée, parce que le pessaire bouchant le vagin il ne sortoit au dehors que peu ou même point de sang, la perte, dis-je, reparoit avec plus de force. Ajoutez à cela que le caillot dont nous

venons de parler irrite la matrice, & excite des douleurs d'accouchement, ce qui met le fœtus dans un danger de mort, s'il n'est pas à terme. On traitera encore cette matiere dans les paragraphes suivans, & on verra en même-temps que les Maîtres de l'Art ont été fort différens d'opinion, les uns voulant qu'on usât alors de toutes sortes de moyens pour tirer l'enfant, afin de sauver la mere d'un si grand danger, & les autres prétendant qu'on devoit agir avec plus de circonspection. Il est certain que si, suivant le passage de *Moschion* cité un peu plus haut, la femme garde le repos dans le lit, ayant les cuisses posées l'une sur l'autre, l'orifice externe de la matrice peut être comprimé de maniere que le sang puisse former un caillot dans le vagin, & alors on obtiendra à-peu-près le même effet que l'on peut espérer de l'usage des pessaires. Si cependant quelqu'un vouloit les employer, il paroît qu'on doit lui conseiller de s'abstenir des stiptiques trop forts, & de ne pas trop enfoncer le pessaire dans le vagin, de crainte qu'il ne blesse ou n'irrite l'orifice très-sensible de la matrice.

Les Opiats. On pourra espérer davantage de l'usage de ces remèdes.

l'action des stiptiques réussit beaucoup mieux sur les brutes que sur les hommes, les premières ignorant le danger, & les seconds en étant troublés. Ces remèdes seront cependant aussi utiles aux hommes lorsqu'au moyen de l'opium on dissipera le trouble qu'ils éprouvent. Tous les Praticiens savent combien sont troublées les Femmes grosses, lorsque dans le cas de perte, elles craignent, pour elles & pour leur enfant. Alors par la même raison les opiats seroient utiles.

Les expériences faites sur les grenouilles semblent nous convaincre que l'opium retarde le mouvement circulaire du sang. Le célèbre *Alston* a donné une très-belle dissertation (d), où il dit avoir ouvert des grenouilles pour découvrir si l'opium alteroit le sang, ou changeroit son mouvement dans les vaisseaux. On sçait qu'au moyen du microscope on peut voir très-bien la circulation du sang dans la membrane transparente qui joint ensemble les doigts des pieds de cet animal. *Alston* après avoir introduit au moyen d'un petit tube de verre

(d) Essais & Observ. de Médecine, Tom. V. art. XII. pag. 130. & suiv.

dans l'estomac d'une grenouille quelques gouttes d'opium dissous dans de l'eau, & avoir ensuite adapté au tube un microscope, aucun de ceux qui étoient présents n'observa de changement dans la consistance ou dans la couleur du sang & de la lymphe; il ne parut aucun changement dans la grandeur, la figure, ou la couleur des globules rouges, mais seulement dans la vélocité du cours du sang dans les vaisseaux, laquelle étoit diminuée de moitié. Au bout environ d'une demi-heure le mouvement du sang augmenta par degrés dans les vaisseaux, & la grenouille reprit son ancienne vigueur & le sang son ancienne promptitude à couler dans les vaisseaux. L'animal fut mis pendant une demi-heure dans de la belle eau pour se rétablir. On introduisit ensuite dans son estomac une autre dose d'opium, & on la mit sous le microscope. Le sang coula avec bien plus de lenteur dans cette expérience que dans la première, & son cours ayant diminué peu à peu, il cessa enfin entièrement d'abord dans les petits vaisseaux, ensuite dans les grands, & au bout d'environ quatre heures la grenouille mourut. Mais quoique la vélocité du sang fût diminuée, les pulsa-

tions des arteres ne diminuoient pas sensiblement : bien plus , lors même que le mouvement progressif du sang cessoit , on sentoit encore le pouls par un certain mouvement d'ondulation par lequel dans le temps de la diastole du cœur le sang rétrogradoit dans la même proportion qu'il s'étoit avancé dans le temps de la systole , ce qui dura jusqu'à ce que l'animal parut entièrement mort. Du reste on n'observa aucun vice dans les visceres : l'estomac seul étoit rempli d'un mucus gélatineux un peu teint de la couleur de l'opium.

Ces expériences ont été souvent répétées & toujours avec le même succès. Cependant une des grenouilles soumises à ces expériences reprit vie après avoir été mise dans un vase , de maniere qu'ensuite elle pouvoit vivre également sur la terre ou dans l'eau.

Cela est encore confirmé par plusieurs expériences faites par le célèbre *Whyt* : (e) il y en a aussi plusieurs autres très-belles qui prouvent que l'opium exerce son efficacité même sur la force musculaire du cœur.

Mais comme dans les fortes hémor-

(e) Essais and. Observat. Phys. and. Liter. Tom. II. pag. 280. & seq.

rhagies il est avantageux, ainsi qu'on l'a déjà dit plusieurs fois, que les malades soient très-foibles, on conçoit la raison pour laquelle les opiats sont utiles considérés sous cet aspect. On trouve dans la *Matiere médicale* pour cet article une formule composée de trois grains d'opium dissous dans six onces d'eau, & dont on prend une cuillerée toutes les quatre heures, jusqu'à ce que l'hémorrhagie commence à s'adoucir: on ajoute ensuite ce qui suit: *Si le mal ne cede pas à ce remede, on y mêle la pierre hématite, le bol d'Armenie, le sang de dragon*, remedes fort vantés pour leur vertu astringente. On a dit plus haut combien on peut espérer de leur usage.

On peut aussi tirer quelque avantage des ligatures des membres faites de manière que les veines soient comprimées & que le sang n'en sorte pas. Pour les arteres qui sont ordinairement situées plus profondément, elles ne doivent point être comprimées, & pour éviter cette compression, il faut que la ligature ne soit serrée que médiocrement. En effet, on ne se propose pour but que d'obliger une certaine quantité de sang de rester dans les membres afin qu'il ne sorte pas entièrement par les vaisseaux de la ma-

trice : c'est pourquoi les artères doivent rester libres. On a traité ce point en parlant du moyen d'arrêter la trop grande hémorrhagie du nez. Il faut de plus remarquer que si les artères des membres inférieurs étoient comprimées, l'impétuosité & l'abondance du sang dans les vaisseaux de la matrice augmenteroient alors, & par conséquent l'hémorrhagie. En effet on a vû que la compression de l'artere crurale & le relâchement des vaisseaux causé en même temps par les bains, avoient fait reparoître quelquefois les regles supprimées.

Mais lorsque la perte commence à diminuer, soit que cela arrive par l'affaiblissement des vaisseaux, ou par des caillots de sang qui bouchent les orifices de ces mêmes vaisseaux ouverts, il ne faut pas relâcher en même temps & à une seule fois toutes les ligatures, mais seulement l'une après l'autre ; autrement on auroit lieu de craindre que le sang renfermé dans les membres ne retournât subitement au cœur, & ne l'accablât, y ayant souvent une grande foiblesse ; ou ne l'obligeât de se contracter fortement & fréquemment ; ce qui donneroit lieu avec raison d'appre-

hender l'augmentation de la perte. Il ne faut alors remplir les vaisseaux épuisés qu'avec un bouillon au veau que l'on donne seulement tiède & souvent, mais peu à la fois. *Lower* a appris d'un Médecin très-digne de foi (f), qu'un jeune homme de seize ans ayant été attaqué subitement d'une grande hémorrhagie qui lui dura deux jours, sans qu'on pût l'arrêter par aucun moyen; on avoit tenté de rétablir ses forces au moyen des bouillons qu'il prit en quantité. Enfin l'hémorrhagie vint à un tel point, que presque toute la masse du sang étant déjà écoulée, ce qui sortoit par les vaisseaux, étoit dissous & presque blanc, n'avoit ni la nature ni l'espèce du sang, & ressembloit plutôt au bouillon que le malade avoit pris si souvent. Cet écoulement aqueux dura ainsi pendant deux jours, le mouvement du cœur étant toujours le même, jusqu'à ce qu'enfin l'écoulement étant beaucoup diminué, le jeune homme recouvra peu-à-peu son ancienne santé, & devint ensuite un homme robuste & très-bien formé. Un tel bouillon ayant pu, quoiqu'à peine changé dans un corps affoibli par une si grande hémorrhagie, couler dans les vaisseaux & soutenir la vie, on conçoit

(f) De Corde, Cap. II, pag. 70.

§. 1307. 1308. *des Femmes Grosses.* 189

que dans la grande perte de sang de la matrice, la vie est à la vérité en danger, & qu'il y a peu d'espérance à avoir, mais aussi qu'on ne doit pas entièrement désespérer, pourvu qu'on évite les cardiaques stimulans que les amis & les assistans ont coutume de donner dans une si grande foiblesse. En effet, la seule espérance consiste presque dans la foiblesse de la vie. C'est par cette méthode que j'ai sauvé quelques Femmes enceintes qui paroissoient ne pouvoir être tirées d'affaire par aucun moyen.

§. 1308. *Si ces remedes ne sont d'aucune utilité, il faut, sans différer, tirer l'enfant par la meilleure méthode qu'on changera suivant sa situation, & délivrer entièrement la matrice du fœtus, du placenta & du sang caillé.*

Comme dans l'accouchement naturel on observe, sitôt que le placenta est détaché de la matrice, qu'il survient une assez grande hémorrhagie laquelle cependant est bien-tôt arrêtée par la contraction qui arrive à la matrice, dès qu'elle est vuide; on ne doit donc pas être étonné que l'on ait toujours désiré dans une perte de sang dangereuse de pouvoir vider la matrice. En effet, si,

comme il arrive si souvent dans les premiers mois de la grossesse, l'avortement a lieu, la perte diminue ordinairement bientôt, & cesse enfin sitôt que la matrice est entrée en contraction. Hippocrate a dit (g) : Si une femme qui a ses règles est attaquée de convulsions ou de foiblesses, c'est un mauvais signe. Il porte ailleurs (h) un prognostic aussi très-fâcheux, & craint sur-tout les fortes convulsions, en disant : Les grands doigts des pieds entrent en contraction, laquelle s'étend toujours jusqu'aux gras de jambes & même aux cuisses : les malades ressentent aux lombes de grandes douleurs, & leurs mains ne sont capables d'aucun mouvement. Les choses étant dans cet état, les convulsions gagnent ordinairement des clavicules au col, aux joues & à la langue, & peu après des tendons couchés le long de l'épine jusqu'aux lombes, & bientôt les femmes meurent violemment. Ce sont ces maux si fâcheux, suites funestes de la perte de sang, qui ont porté les plus habiles Maîtres de l'Art à conseiller de débarrasser la matrice dans un

(g) Aphor. lvi. Sect. v. Charter. Tom. IX. pag. 229.

(h) De Mulier. Morb. Lib. II. Cap. I. Charter. Tom. VII. pag. 794.

si grand danger, mettant même toute leur unique espérance en ce secours. *Mauriceau* dit (*i*), que dans une forte perte de sang, il n'y a pas de temps à perdre & qu'il faut tirer promptement le fœtus par les pieds. Il rapporte en même temps l'exemple malheureux de sa sœur qui périt le dernier mois de sa grossesse, parce qu'on fit trop tard l'extraction du fœtus après qu'elle avoit perdu presque tout son sang. Il cite encore plusieurs exemples de Femmes grosses qu'il a sauvées avec leur enfant, en tirant ceux-ci à temps. *Deventer* (*k*) est du même sentiment, & ordonne de tirer sans différer le fœtus, lorsqu'il arrive une perte dangereuse par la séparation du placenta, & même en tout temps, soit avant, soit après le septième mois. Cependant il est certain qu'on ne peut extraire l'enfant que l'orifice de la matrice ne soit dilaté, ce que l'on a quelquefois beaucoup de peine à obtenir, au point même qu'on est obligé d'employer la violence. Mais on verra dans le Chapitre suivant, qu'on ne peut sans danger dilater avec

(*i*) Des Malad. des Femm. Gross. Liv. I. Chap. XXI. Tom. I. pag. 161.

(*k*) *Novum Lumen. Obstetr. Cap. XXXIII. pag. 145.*

violence l'orifice de la matrice, parce qu'il s'ensuit une inflammation dangereuse dans ce viscère. *Mauriceau* (1) avoue que si l'orifice est mol, mince & égal, les Femmes se tirent plus aisément d'affaire; & qu'au contraire elles périssent, lorsqu'il est dur, épais & inégal: la raison de cela est évidente, parce qu'alors il faut exercer une force supérieure sur l'orifice de la matrice, pour pouvoir avec les doigts seuls le dilater pour tirer le fœtus.

C'a été là la raison pour laquelle d'autres Auteurs ont décidé qu'on ne devoit point faire l'extraction du fœtus, lorsqu'elle ne peut se faire sans une violente dilatation de l'orifice de la matrice, & qu'elle n'étoit utile que lorsque l'Accoucheur pouvoit introduire ses doigts dans cet orifice. *Peu* rapporte une observation où le fœtus ayant été tiré, la perte, loin de diminuer, augmenta, & que la femme mourut après avoir perdu tout son sang. Il dit à peu-près la même chose ailleurs, & prédit une mort certaine, si l'on est obligé, pour tirer le fœtus, d'exercer quelque violence sur la matrice. De plus, *M. Leryet*, qui s'est fait un si grand nom dans

(1) Lib. I, Chap. XXI, pag. 170.

l'art des accouchemens, décide (m) que dans le cas de perte, on ne doit pas même toucher une Femme grosse, surtout si les douleurs de l'accouchement n'ont pas encore commencé à se faire sentir, & si la femme n'est pas à terme. Mais lorsqu'une grande perte arrive dans le temps du travail, il veut qu'on rompe promptement les membranes, parce que les eaux étant évacuées la matrice en se contractant occupera un moindre espace, & la perte diminuera.

Puzos, très-célebre Accoucheur, a pris un milieu dans ce cas d'une manière très-prudente (n). Voyant un si grand danger dans l'extraction du fœtus qui se fait par la dilatation violente de l'orifice de la matrice, quoique souvent ce ne soit l'affaire que de quelque momens, & que tous les Praticiens croient qu'on doit alors agir avec beaucoup de promptitude afin que la matrice vuide puisse se contracter, ayant observé en même-temps que la perte qui arrive pendant le travail diminue lorsque les douleurs augmentent, il a conclu de-là qu'on doit augmenter ou exciter ces douleurs, lors-

(m) L'Art des Accouch. chap. vii. p. 752

(n) Académ. de Chirurg. Tom. I. pag. 358.

& suiv.

qu'elles ne se font pas encore sentir. Il reconnoît que l'extraction du fœtus est non-seulement utile, mais même quelquefois absolument nécessaire pour arrêter l'hémorrhagie ; mais il décide en même-temps que cette extraction doit se faire par une méthode qui approche le plus de l'accouchement naturel.

Dans celui-ci, lorsque la tête du fœtus s'engage dans l'orifice de la matrice, la contraction de la matrice augmente à mesure que la tête s'avance, & lorsqu'une fois elle remplit tout l'orifice, elle empêche que le sang ne sorte librement, & la matrice en se contractant applique fortement toute sa superficie interne sur ce qu'elle contient dans sa cavité, d'où il suit que les vaisseaux ouverts sont comprimés. Mais lorsqu'après la rupture des membranes les eaux s'écoulent, la matrice se contracte davantage, retrécit en conséquence ses vaisseaux, & par sa propre force jointe aux efforts de la femme, sa superficie interne est fortement appliquée sur l'enfant, & la perte diminue alors.

Mais l'accouchement naturel est long, & la femme pourroit périr par une grande perte, avant que la tête de l'enfant eut dilaté l'orifice de la matrice

au point qu'au moyen des efforts de la femme elle s'y engageât aisément, & que les membranes se rompiissent. C'a été-là la cause pourquoi plusieurs Auteurs ont conseillé l'extraction subite du fœtus.

Cependant il a été constaté par les observations, qu'on peut accélérer l'accouchement naturel en écartant doucement & peu-à-peu avec les doigts l'orifice de la matrice, à-peu-près de la même manière qu'il est naturellement dilaté par les efforts de la femme. Dans la perte de sang utérine l'orifice est plus ou moins ouvert : il est mouillé par le sang chaud qui sort : les caillots de sang qui quelquefois y séjournent le rendent plus ouvert, d'où s'ensuit ordinairement de légères douleurs, mais trop lentes, à cause de la foiblesse qui vient de la perte : c'est pourquoi on doit les augmenter, & pour cela on introduit dans l'orifice de la matrice un ou deux doigts avec lesquels on le dilate peu-à-peu & doucement, & même à différentes reprises. Alors les douleurs augmentent, les membranes qui contiennent les eaux font bosse. Il faut aussitôt les rompre, afin que la matrice déjà délivrée d'une partie de ce qu'elle contenoit, se contracte plus aisé-

ment. La perte diminue, & l'accouchement se termine bientôt, la mere & le fœtus étant ordinairement en très-bon état, au lieu que tous deux eussent péri par la lenteur de l'accouchement naturel, ou du moins eussent été dans un très-grand danger, si l'Accoucheur eut tiré le fœtus après avoir dilaté tout d'un coup l'orifice de la matrice.

Par cette méthode on dilate doucement & par intervalles avec les doigts l'orifice de la matrice, on excite les douleurs de l'accouchement, ou on les augmente si elles se font déjà sentir; on donne le temps & le moyen à la matrice de se contracter par degrés. Lorsqu'au contraire on dilate subitement & avec violence cet orifice, afin de tirer le fœtus, on a lieu de craindre l'inflammation qui doit s'ensuivre, & on peut à peine espérer qu'après l'extraction du fœtus la matrice ait encore la force de se contracter tout d'un coup, toutes ses parties étant dans l'affaissement, à cause de la diminution considérable des forces provenant de la perte qui a précédé, & il paroît que c'est-là la raison pour laquelle plusieurs femmes périssent après l'extraction du fœtus, la perte continuant toujours; ou si elle est cessée,

la violence qu'on a employée ayant enflammé la matrice, ces femmes sont attaquées d'une fièvre très-aiguë accompagnée de symptômes cruels, & il en est très-peu qui en reviennent.

Puzos prouve par d'excellentes observations l'utilité de cette méthode & il la préfère avec raison à l'extraction du fœtus, qui cependant est quelquefois nécessaire, comme lorsque la tête de l'enfant ne répond pas à l'orifice de la matrice, & que sa situation n'est pas naturelle. Mais il remarque en même-temps qu'on ne doit dilater l'orifice que peu-à-peu, afin qu'on puisse tirer avec moins de peine, si le cas le requiert, l'enfant par les pieds.

Il avertit aussi très-bien que les pertes de sang qui arrivent après le sixième ou le septième mois de la grossesse, reviennent presque toujours, quelques précautions & quelques moyens qu'on emploie pour les prévenir. Il croit en effet que si une fois le placenta a été séparé en partie de la matrice, la perte cesse, non pas qu'il se fasse une nouvelle adhésion de la partie séparée à la matrice, mais parce que les caillots de sang bouchent les vaisseaux ouverts, lesquels caillots peuvent tomber au moin-

dre effort, & c'est aussi pour cela que l'on craint la récédive de la perte. Cependant *Noortwyk* qui a fait des recherches sur la matrice, croit (o) avoir remarqué sur sa propre femme qu'une partie du placenta qui s'étoit séparée de la matrice s'y est de nouveau unie très-ferrément. En effet cette femme très-saine, grosse de quatre mois, descendant un escalier, son pied vint à manquer : elle eut peur : mais elle ne tomba pas : elle n'avoit jamais éprouvé auparavant la plus petite incommodité des plus grandes frayeurs. Au bout de quelques jours, après avoir uriné la nuit, elle se rendormit. Le matin elle trouva beaucoup de sang mêlé avec son urine, & dans son lit une tache un peu jaunâtre, à-peu-près de la grandeur d'un pied, un peu glutineuse, & entourée d'un cercle rouge & étroit. On craignit l'avortement : mais au moyen des remèdes convenables & du repos qu'elle garda, elle passa en parfaite santé les autres mois de sa grossesse, & le jour même qu'elle avoit indiqué elle accoucha d'une fille très-saine, fort grosse & qui lui parut plus robuste que tous les enfans qu'elle

(o) De Utero gravido, pag. 27. 28.

§. 1308. 1309. *des Femmes Grosses.* 199
avoit eus auparavant. Mais le placenta,
au décollement plus ou moins grand
duquel on pouvoit imputer vraisemblablement la perte qui avoit paru pendant la grossesse, étoit alors si intimement unie à la matrice qu'il fallut de la part de l'Accoucheur, des efforts réitérés pour le détacher il parut sur un des côtés fort déchiré : puis après un examen exact on trouva la membrane qui le recouvre mince, un peu blanche, entièrement homogène, excepté dans les endroits blessés, sur les bords desquels elle finissoit d'une manière très-distincte.

Cette observation prouve que le placenta décollé en partie peut de nouveau s'unir intimement à la matrice ; & qu'alors il ne faut pas tant craindre la récurrence de l'hémorrhagie de la matrice.

§. 1309. *Il n'importe en quel temps de la grossesse la perte arrive, puisqu'il vaut mieux que l'enfant dont la perte seroit d'ailleurs certaine, périsse en sauvant la mere, que de les laisser périr certainement l'un & l'autre.*

Tel étoit autrefois le sentiment de Mauriceau (a) que dans la perte on doit

(p) Lib. I. Chap. XXI. pag. 171.

plutôt que plus tard tirer le fœtus, quand même la femme ne seroit grosse que de trois mois ou même de moins encore. Mais dans ce temps l'orifice de la matrice est plus fermé : souvent même il est placé trop haut, pour qu'on puisse aisément le toucher avec le doigt, & encore moins l'ouvrir assez pour tirer le fœtus qui de plus étant très-petit ne peut aisément être saisi ou ferré assez fermement dans les doigts à cause de la mollesse de son corps. Cependant *Mauriceau* avoue que si l'orifice de la matrice n'est pas assez ouvert il vaut mieux abandonner tout l'ouvrage à la nature. Mais à ce temps de la grossesse il est bien rare que cet orifice soit assez ouvert pour qu'on puisse sans violence y introduire plusieurs doigts. Il y a une autre difficulté, c'est que personne n'est certain du volume d'un fœtus de trois mois : on remarque une grande diversité dans les avortons quant à la grandeur, quoique les Femmes grosses ne comptent l'être que de trois mois, & que ce soit dans ce temps que les avortemens arrivent le plus fréquemment. Cela ne paroîtra point surprenant si l'on considère que l'embryon qui ne fait que commencer à vivre est déjà mortel. Mais

la mort même ne détermine pas aussi-tôt son expulsion du corps de la mere ; d'où il s'ensuit que la perte pourra arriver au troisième mois ou plus promptement , quoiqu'il y ait dans la matrice un embryon petit , molet & presque en dissolution après la mort , de maniere qu'il seroit impossible à l'Accoucheur de le saisir avec les doigts. *Mauriceau* avoue ingénument avoir observé dans les Femmes grosses de trois mois qui avortoient, que l'embryon étoit comme une abeille & quelquefois long comme le doigt médius , ce qui est tous les jours confirmé par nombre d'observations. Il est vrai que les femmes peuvent avoir mal compté le commencement de leur grossesse ; mais aussi il ne paroît guere vraisemblable que cette erreur de calcul ait été si fréquente , surtout aux femmes qui ont eu plusieurs enfans.

Ainsi il ne paroît pas , pour les raisons alleguées , qu'on puisse recommander l'extraction du fœtus dans les pertes qui arrivent dans les premiers mois de la grossesse. Tous les Auteurs conviennent en effet , qu'il est rare que dans ce temps les Femmes périssent par avortement. J'en ai connu plusieurs qui ont été sau-

vées par les secours indiqués au §. 1307. quoique les assistans les regardassent déjà comme mortes à cause des convulsions qui venoient de la perte de sang considérable.

Mais tous conviennent aussi qu'elle est bien plus dangereuse dans les mois suivans, les vaisseaux de la matrice se dilatant de plus-en-plus. On ne doit cependant pas désespérer alors de sauver & la mère & l'enfant. Une femme se portant bien & grosse de cinq mois tombe d'une échelle sur un carreau de pierre. Il survint aussi-tôt une si grande perte de sang par la matrice, que quoique j'arrivasse sur le champ, parce que je demeurois dans le voisinage, je trouvai tout le carreau inondé de sang. La Femme mise aussi-tôt au lit tombe en foiblesse. Un Accoucheur habile n'osoit tenter aucun remède croyant qu'elle alloit bientôt expirer. J'employai avec promptitude la méthode décrite au §. 1307. & les assistans exécutant à la lettre tout ce que j'ordonnois, la femme non-seulement se tira du danger où elle avoit été, mais même accoucha à terme d'un enfant très-sain.

J'ai guéri avec le même succès & en suivant la même méthode, une fem-

blable perte arrivée à une Femme grosse de six mois qui voulant entrer dans son lit & ses jambes s'étant trouvées embarrassées étoit tombée sur un corps très-dur.

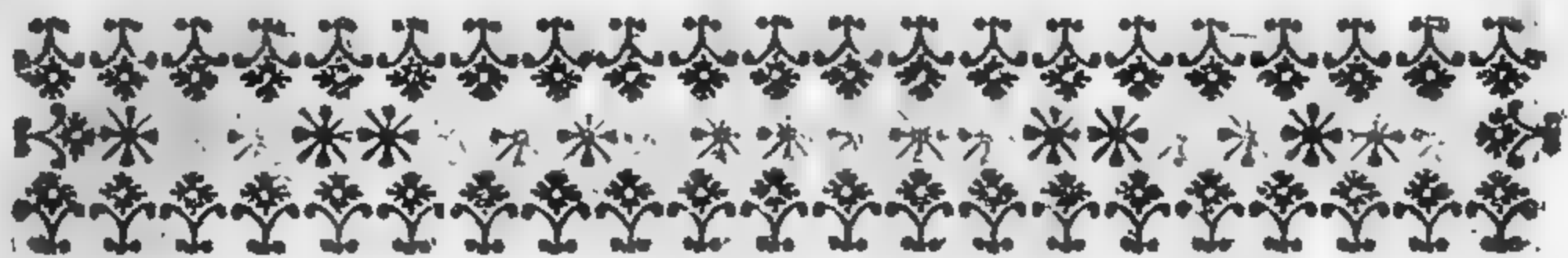
L'exemple de *Fortunius Licetus* prouve que les foetus qui ne sont pas à terme, ne périssent pas certainement. Sa mere étant grosse d'environ sept mois fit un voyage fatigant où elle eut beaucoup de secousses & une forte tempête à esfuyer, & elle avorta. L'enfant né n'étoit pas plus grand que la paume de la main. Le pere qui étoit de l'Art, ne désespéra pas cependant de conserver son fils, & il le mit dans un four médiocrement chaud, à-peu-près comme les Egyptiens en agissent à l'égard des œufs qu'ils veulent faire éclore sans l'incubation de la poule. Il apprit à une nourrice la maniere d'alaiter cet enfant & le fruit de ses peines fut non-seulement que ce fils parvint à l'âge d'adolescence, mais même qu'il vécut environ quatre vingts ans. (q)

On peut conclure de tout ce qui a été dit jusqu'ici qu'il ne faut jamais désespérer même dans les cas les plus gra-

(q) Baillet, Jugement des Sçavans, Tome V. part. I. pag. 232.

ves & qu'on ne doit pas toujours employer l'extraction du fœtus pour sauver la mere , mais préférer la méthode démontrée par le célèbre *Puzos* parce qu'elle est moins dangereuse , & qu'elle est recommandable par les heureux succès dont elle a été suivie.





DE L'ACCOUCHEMENT D I F F I C I L E.

§. 1310. *L'Accouchement est difficile par le vice de la mere ou celui de l'enfant.*

IL n'est point d'accouchement absolument facile après la peine que Dieu a attachée à la désobéissance d'Eve : *Je multiplierai tes miseres & tu enfanteras dans la douleur.* (a) Il est donc toujours accompagné de douleurs, plus aiguës & de plus longue durée dans les unes, plus legeres & plus courtes dans les autres. L'accouchement naturel même, n'en est jamais exempt. Il peut se faire que les malades ne ressentent aucune douleur, quoiqu'il en existe une cause très-manifeste ; mais Hippocrate (b) nous avertit dans ses aphorismes, que ceux qui ont quelque partie du corps douloureuse, & qui ne sentent point la douleur, ont

(a) Genes. chap. 3. vers. 16.

(b) Aphor. VI. Sect. II. Charter. Tom. IX.

l'esprit malade. Car il arrive quelquefois que des Femmes en convulsion, ou attaquées d'apoplexie, accouchent sans le moindre sentiment de douleur; mais on ne peut pas dire pour cela que l'accouchement soit facile, puisqu'il peut avoir les suites les plus fâcheuses. C'est donc avec raison qu'*Hippocrate* (c) a regardé comme dangereux l'accouchement sans douleur.

Il est assez embarrassant de donner une définition exacte de l'accouchement difficile, puisque naturellement il n'est jamais sans douleur. Il paroît difficile de connoître le point qui distingue l'accouchement facile, de celui qui peut être appelé difficile, quoique l'on ne puisse encore le ranger dans la classe de ceux qui sont le plus difficiles. On n'en peut juger que par comparaison. Car certaines femmes accouchent plus facilement, d'autres plus difficilement : un accouchement dans une même femme sera plus facile, ou plus difficile que le précédent; comme on l'observe si souvent. *Hippocrate* (d) après avoir dit que

(c) Coac. Prænot. n°. 338. Charter. Tom. VIII. pag. 884.

(d) De Naturâ Pueri, cap. xi. Charter. Tom. V. pag. 324.

l'accouchement est facile, si l'enfant présente la tête; & difficile s'il se présente de travers, ou par les pieds, ajoute: Les femmes qui accouchent de leur premier enfant sont dans un travail très-pénible, parce qu'elles n'ont point encore éprouvé de douleurs, (*Διὰ τὴν ἀτελεῖαν τῶν πόνων*) & elles souffrent par tout le corps, sur-tout aux lombes & aux hanches; car les os s'écartent. Mais celles qui ont déjà eu des enfans souffrent moins, que celles qui en sont à leur premier accouchement, & les femmes qui ont eu plusieurs enfans, souffrent beaucoup moins que les autres. Quoiqu'Hippocrate ait regardé la différente situation de l'enfant comme la cause de la facilité ou de la difficulté de l'accouchement, il a néanmoins reconnu absolument cette difficulté dans les femmes qui accouchent pour la première fois, sans égard à la différente situation de l'enfant dans la matrice.

Plusieurs Auteurs ont défini l'Accouchement difficile, la sortie laborieuse de l'enfant avec danger pour sa vie ou pour celle de la mere, ou avec danger pour la vie de l'un & de l'autre. Mais la plupart des Femmes accouchent difficilement sans qu'il y ait un péril aussi imminent pour elles ou pour leur enfant. Mauri-

ceau (e) a divisé l'accouchement en légitime, ou naturel, & en illégitime ou contre nature. Il faut, suivant cet Auteur, quatre conditions, pour qu'un Accouchement puisse être appelé légitime & naturel. Il doit arriver au terme ordinaire de la grossesse, promptement & sans accidents considérables, il faut que l'Enfant sorte vivant, & en bonne situation. Si l'une de ces conditions manque, l'Accouchement ne peut être regardé comme légitime & naturel, mais au contraire il sera illégitime & contre nature, & cela d'autant plus, qu'il y aura moins des conditions requises. Il est cependant certain, que les Femmes qui accouchent de leur premier enfant sont rarement délivrées en peu de temps, quoique tout se passe fort naturellement. Il y a plus; quoique l'on pense communément, que l'Accouchement bientôt terminé, est heureux & que les Femmes ne desirent rien tant; les Maîtres de l'Art en jugent bien différemment (f). Il est rare que l'Accouchement précipité nuise à l'Enfant; mais il est très-souvent funeste à la mere, car elle est en danger de mourir d'hémor-

(e) Liv. II. chap. II. pag. 202.

(f) Levret, l'Art des Accouch. pag. 23.

rhagie ; en outre les parties qui livrent passage à l'Enfant, dilatées par degrés, se prêtent dans un Accouchement plus lent, au lieu que dans un Accouchement précipité, elles se déchirent, ce qui donne naissance à plusieurs accidents fâcheux.

Outre l'Accouchement naturel, & contre nature, *Mauriceau* fait mention dans un autre endroit, de l'Accouchement laborieux, dans lequel la mere & l'enfant doivent souffrir plus que l'on ne souffre ordinairement, quoique la situation soit avantageuse ; mais c'est ramener l'Accouchement difficile au laborieux.

Mauriceau (g) ayant décidé qu'un Accouchement pour être légitime & naturel, doit se faire au terme ordinaire ; c'est-à-dire, au neuvième mois de la grossesse, nous sçavons à quel temps on doit l'attendre. Il est en même-temps certain, que l'on peut se tromper dans le calcul ; puisque toutes les Femmes ne sçavent pas précisément le temps où elles ont conçu, & que plusieurs se croient grosses, quand elles voyent le flux menstruel cesser. Il y en a même, qui déjà enceintes, perdent un peu dans

(g) A l'endroit déjà cité.

les temps accoutumés : aussi les Auteurs avouent-ils , qu'il n'y a point de terme préfix pour l'Accouchement* , & ils assurent que le naturel est arrivé non-seulement au neuvième mois de la grossesse ; mais au dixième révolu , & même encore plus tard. *Aulu-Gelle* (h) rapporte qu'une femme de bonnes mœurs mit un enfant au monde l'onzième mois après la mort de son mari ; on lui intenta un procès , qu'elle auroit perdu par la loi des *Decemvirs* , qui n'admettoit pour légitimes que les enfans nés au dixième mois ; mais l'Empereur *Adrien* sur la considération de l'honnêteté non équivoque de cette femme , jugea que l'accouchement au onzième mois étoit possible & il est expressément fait mention que cette décision ne fut donnée que d'après l'autorité des anciens Philosophes & de l'avis des Médecins. *La Motte* (i) Auteur recommandable par sa probité & sa bonne foi , cite plusieurs cas , qui font voir que le terme de la grossesse va quelquefois plus loin que les limites prescrites par *Adrien*. Il pense

* Suivant le calcul de ces femmes ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait point un terme préfix dans la nature.

(h) Noët. Attic. Lib. 3. cap. xvi.

(i) Traité des Accouch. &c. Liv. I. chap. xxviii. pag. 121. &c.

que cela arrive principalement, lorsque le fœtus trop foible a besoin de séjourner plus long-temps dans la matrice pour sa nutrition & son accroissement. L'on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences (k) une Histoire bien surprenante : une Femme mariée depuis six semaines, commença à sentir les indispositions ordinaires de la grossesse : les menstrues cependant n'étoient point supprimées, vers le milieu du cinquième mois, elle sentit remuer son enfant, & ses mammelles se gonflèrent, il en sortit le huitième mois quelques gouttes d'un lait épais & un peu rouge. Au commencement du neuvième, les jambes s'enflèrent & il y survint des varices ; l'onzième mois, elle sentit de fortes douleurs au dos & au ventre ; la Sage-femme ne trouva aucune disposition pour l'accouchement ; le lendemain, il s'écoula environ trois livres d'eau rougeâtre : les douleurs durèrent pendant trois jours, il parut un peu de sang menstruel, les douleurs cessèrent, & elle se porta très-bien, le ventre restant enflé & les mammelles fort gonflées.

Cette Femme consulta de très-habi-

(k) Ann. 1753. in-4°. pag. 139. & suiv.

les Chirurgiens & Médecins, du nombre desquels fut le célèbre M. Winflow qui se trouva dans son voisinage : tous assurèrent qu'elle étoit grosse *.

Le dix-huitieme mois de cette étonnante grossesse, l'écoulement menstruel, jusqu'alors rouge, devint blanc & revint constamment aux temps accoutumés : elle assuroit qu'elle sentoit les mouvemens de l'Enfant ; cependant un très-habile Chirurgien qui toucha le ventre, ne les apperçut point ; mais il trouva le ventre tendu comme un tambour. Elle resta dans cet état, pendant seize mois encore, excepté néanmoins que les jambes désenflèrent ; quoique les veines fussent toujours variqueuses. Le trente-cinquieme mois, elle mit au monde un Enfant mâle, qui vécut trois jours, & elle releva de couches en bonne santé. L'Enfant & le placenta avoient le volume & le poids ordinaire. Cette même Femme peu de temps après, eut de nouveau tous les signes de la grossesse, elle croyoit sentir remuer un Enfant, son ventre est prodigieusement enflé, depuis cinq ans & huit mois. Au reste, elle se porte bien & vague à ses affaires.

* Ce fait a été discuté & prouvé faux.

Quelques Femmes accouchent avant les neuf mois révolus; *la Motte* (l) a vû une jeune Femme qui accoucha d'un fils au bout de sept mois de mariage, ce qui donna au mari des soupçons sur la conduite de son épouse. Devenue grosse, immédiatement après être relevée de couches, elle mit un second fils au monde au bout de sept mois. Tous deux ont vécu & ont pris le parti des armes. Les Filles de cette Femme accouchoient de même au septieme mois : ce qui paroît avoir été particulier à cette Famille. *La Motte* rapporte encore une autre histoire semblable.

Ces considérations ont déterminé *Mauriceau* (m) à avancer que l'Accouchement a lieu, quand la matrice ne peut souffrir une plus grande extension; ce qui dépend ou de la matrice elle-même, ou de l'accroissement plus prompt ou plus lent du fœtus qu'elle renferme. Il pense pour cette raison, que les Femmes qui portent des jumeaux, accouchent plutôt, la matrice étant plus distendue & plus fréquemment irritée par les mouvemens des fœtus. Mais il

(l) Traité des Accouch. Liv. I. chap. pag. 122.

(m) Liv. II. chap. II. pag. 204. 205.

compte si peu sur la vie des Enfans qui viennent au monde le septieme mois, qu'il assure n'en avoir vû aucun qui ait vécu plus de quinze jours. Cependant les observations de la Motte & de plusieurs autres Auteurs font voir le contraire, & je me rappelle avoir vû quelques jeunes gens sains & robustes, que je sçavois certainement être nés le septieme mois. Il est néanmoins vrai, qu'ils sont foibles & d'un moindre volume. Si un foetus grand comme la paume de la main a pu être élevé pour vivre quatre-vingt ans, à plus forte raison, doit-on espérer qu'un enfant né à sept mois vivra. *Licetus* n'est pas le seul qui ait eu ce bonheur. Une observation plus récente & plus surprenante encore, prouve la même chose. Un foetus vint au monde le cinquieme mois, vivant, mais très-foible : il ne pleuroit point & paroissoit à peine respirer, ses yeux étoient fermés, ses membres flasques & pendans, l'on n'avoit pour signes de vie que la chaleur & certains legers mouvemens. Emmilloté dans des langes très-fins, & entre-tenu dans une douce chaleur, on lui donnoit goutte à goutte un peu de lait tiede qu'il avaloit, il resta dans cet état pendant quatre mois entiers, ne faisant

que de très-legers mouvemens, il ne pleuroit point, & ne rendoit aucuns excremens. Après ces quatre mois révolus, il commença à les rendre, à pleurer, à se mouvoir, à tetter, & à croître de même que les autres enfans, & si heureusement que vers le seizième mois de sa naissance, il égaloit en force les enfans du même âge. C'est avec raison qu'un sçavant Auteur (n) étoit surpris, que ce fruit précoce ait vécu comme les fœtus, pendant tout le temps qui manquoit à sa maturité.

Toute l'histoire de la grossesse paroît nous apprendre, que le fœtus se perfectionne de plus en plus dans la matrice, & qu'il y acquiere des forces. L'on ne voit pas pourquoi celui de huit mois feroit plus foible & moins vivace que le fœtus qui naît à sept, comme l'a prétendu *Hippocrate* & ses Sectateurs; mais les observations bien faites prévaudront toujours en Médecine, sur les raisonnemens quelque plausibles, quelque concluans qu'ils paroissent en faveur du sentiment opposé. Peu (o) assure

(n) Brouzet, Essais sur l'Educat. Med. &c. pag. 37. & suiv. dans les notes.

(o) La Pratique des Accouch. Liv. I. chap. xx. pag. 25.

qu'il naît à sept mois des Enfans forts & vigoureux, & que ceux qui viennent au monde le huitieme, sont pour la plupart foibles & à peine animés d'un souffle de vie. Néanmoins *Mauriceau* (p) soutient le contraire d'après plusieurs observations. On peut consulter sur cela *Drelincourt*, (q) qui paroît avoir assez bien prouvé, que le foetus de huit mois est en danger de perdre la vie, si un accident ou une maladie occasionne sa sortie de la matrice; mais que s'il naît spontanément, il peut aussi bien vivre, que celui qui vient au monde à sept mois.

Comme il résulte de ce qui a été dit ci-dessus, que le terme de la grossesse est assez incertain, non-seulement dans les différents sujets, mais dans la même Femme, il faudra dire sur les signes qui annoncent un Accouchement prochain, ce que l'on dit de ceux qui indiquent qu'une Femme est actuellement en travail, afin que ces signes puissent faire connoître aux gens de l'Art, si l'Accouchement sera facile, ou difficile.

Quelques jours avant l'Accouchement, le ventre tombe, la partie supé-

(p) A l'endroit déjà cité.

(q) *Opuscul.* pag. 120.

rière perd beaucoup de son volume. Il y a une douleur aux lombes qu'on ne sentoît pas auparavant ; on urine plus fréquemment & plus difficilement ; une humeur muqueuse s'écoule du vagin. Ces signes donnent à la vérité lieu de soupçonner que le temps de l'Accouchement approche ; mais ils n'en donnent pas une connoissance certaine ; car dans le temps que l'Enfant dont la tête étoit en haut , fait la culbute , l'on observe plusieurs de ces signes , & ce renversement de l'Enfant a coutume d'arriver au huitième mois de la grossesse , quelquefois plutôt , ou plus tard , & c'est alors que l'on croit que l'Accouchement est prochain. *Mauriceau* (r) certifie l'avoir observé très-souvent , & sur-tout sur la Femme d'un Chirurgien , qui croyoit très-certainement accoucher le huitième mois , lors de la culbute de l'Enfant , parce qu'elle ressentoit de grandes douleurs dans le bas-ventre : ce qui lui faisoit tout disposer pour son Accouchement. Mais elle porta son Enfant encore un mois , au bout duquel temps elle le mit au monde heureusement. J'ai observé la même chose sur ma Femme

(r) Traité des Maladies des Femmes Gross.
Tom. I. Liv. II. chap. II. pag. 211. 212.

& sur plusieurs autres. Ainsi d'après de semblables signes, l'on ne doit pas inconsidérément avancer, que l'Accouchement est certainement prochain.

L'on connoît qu'une Femme est en travail, par une douleur aux lombes qui n'est pas continuë, & qui revient par intervalles; cette douleur s'étend le long des cotés du bas-ventre, & se termine vers le pubis, avec une espece de sentiment de ténésme qui déprime: c'est ce que les Sages-femmes appellent vraies douleurs. Si le bas-ventre seul est douloureux, ou si les douleurs qui en proviennent s'étendent vers les lombes, ce sont de fausses douleurs, lesquelles, loin d'avancer l'Accouchement, le retardent au contraire. Si elles fatiguoient trop la malade, il faudroit les combattre avec quelques remedes appropriés, & pour lors les vraies douleurs se manifesteront comme je l'ai observé sur ma Femme, & sur plusieurs autres. Le pouls devient plus fréquent & plus élevé; la respiration paroît plus difficile; parce qu'à chaque douleur les Femmes faisant des efforts, elles retiennent leur haleine. Tous ces symptomes augmentent lorsque les vraies douleurs se suivent de fort près; & que l'accouchement est instant.

Hippocrate (s) a dit : *J'assure que toute Femme en travail a la respiration fréquente, &c. Sur-tout quand elle touche au moment d'accoucher, alors elle sent de grandes douleurs aux lombes ; car les lombes sont frappées par le fœtus. Mauriceau (t) a ramassé tous ces signes, auxquels il a ajouté la tuméfaction des parties génitales, & il avertit que souvent les Femmes en travail vomissent. Ce dernier signe n'est pas, selon lui, d'aussi mauvais présage qu'on le croit communément, mais il le regarde comme une marque assurée, que l'Accouchement ne tardera pas à se faire, ce que j'ai souvent observé, & ce qui se trouve confirmé, par Manningham (u) qui dit : *Les vomissemens modérés d'une Femme en travail, ne sont jamais inutiles. La Motte (v) rapporte qu'il a secouru une Femme qui vomissoit à chaque douleur ; ce qui la tourmentoit cruellement, n'ayant jamais rien éprouvé de semblable dans ses Accouchemens précédens. Lorsqu'il s'occupoit à bannir la crainte de l'esprit de sa malade, la dernière dou-**

(s) De Morb. Mulier. Lib. I. cap. xxxii. Chart. Tom. VII. pag. 749.

(t) A l'endroit déjà cité, pag. 212.

(u) Art. Obstetric. Compend. pag. 42.

(v) Traité des Accouch. chap. xxv. p. 114.

leur survint qui fit sortir un Enfant fort sain. Instruit par des expériences souvent répétées, il regarde le vomissement comme un signe de l'Accouchement prochain; il avertit néanmoins les Chirurgiens, de ne pas se laisser séduire par ce signe ou par d'autres, pour annoncer un Accouchement absolument heureux, puisque quelquefois, l'on est traversé contre toute espérance, sans que l'on puisse en connoître la cause. Au sujet du vomissement, qui arrive au temps de l'Accouchement, *Manningham* (x) a dit *si le vomissement survient, les grandes douleurs manquant tout-à-coup, il est à craindre que la matrice ne se déchire.*

Mauriceau (y) a observé, que les Femmes aux approches de l'Accouchement, sont saisies de tremblemens, sans froid, principalement aux jambes & aux cuisses, avec chaleur par tout le corps. Ces tremblemens sont naturels & ne sont nullement de mauvais augure. On lit dans l'Ecriture (z) que Dieu a dit à Moïse : *Je commencerai aujourd'hui à répandre la terreur dans l'esprit des Peuples,*

(x) Art. Obstetric. Compend. pag. 15.

(y) A l'endroit déjà cité, pag. 212. & 213.

(z) Deuteron. Cap. 2. vers. 25.

qui habitent sous les Cieux , afin qu'ils tremblent au seul bruit de votre nom , & qu'ils soient pénétrés de frayeur & de douleur , comme les Femmes qui enfantent. Il arrive alors ou peu de temps après ce tremblement , un écoulement d'humeurs sangui-nolentes de la matrice , ce qui est regardé avec raison comme un signe que l'Accouchement finira bientôt ; car ce léger écoulement de sang n'est pas occasionné par le déchirement de l'orifice interne ; mais par la séparation du chorion d'avec la matrice. Il est nécessaire de sçavoir bien distinguer , si les douleurs sont vraies ou fausses. *Manningham* (a) a dit expressément , que l'enfant en faisant la culbute au dernier mois de la grossesse , excite souvent de fausses douleurs par un mouvement extraordinaire ; ce qui occasionne trop tôt les efforts. Il arrive quelquefois , que des Sages-femmes ignorantes pressent les Femmes à faire de violens efforts pour seconder les douleurs , qui viennent du renversement de l'Enfant qui n'est point encore à terme ; cela leur arrive sur-tout lorsqu'elles trouvent l'orifice de la matrice ouvert. *Mauriceau* (b) rapporte un

(a) Art. Obstetric. Compend. pag. 14.

(b) Traité des Maladies des Femmes gross. Tom. I. pag. 213.

cas de cette espece. Il fut appelé pour une Femme qui se croyoit en travail, deux Sages-femmes le croyoient aussi, il trouva l'orifice de la matrice dilaté de la largeur d'un pouce, la tête de l'Enfant qu'il touchoit, étoit couverte de membranes flasques adhérentes & nullement tendues ou gonflées. Quoique la malade eut été tourmentée de fausses douleurs de ventre pendant six jours, & que l'orifice de la matrice fût dilaté; néanmoins *Mauriceau* décida, qu'il n'y avoit aucune disposition pour l'Accouchement; il prescrivit un lavement adoucissant & le lit pendant plusieurs jours, ce qui fit cesser les douleurs. Cette Femme vacqua pendant un mois à ses affaires, après quoi elle mit heureusement au monde un enfant vivant. D'où *Mauriceau* conclut à juste titre que tous les signes de l'Accouchement prochain sont incertains, à moins qu'il n'y ait de vraies douleurs accompagnées de ténésme, lesquelles commençant aux lombes, se terminent vers le pubis; il faut encore que les eaux commencent à se former, c'est-à-dire, qu'en touchant les membranes avec le doigt, on les trouve gonflées par l'eau amassée entre elles & la tête de l'Enfant, & prominentes par l'orifice dilaté de la ma-

trice, qu'elles doivent remplir. Car la seule ouverture de l'orifice peut induire en erreur. (c)

Manningham avance comme un axiome dans l'Art des Accouchemens : que l'ouverture de l'orifice de la matrice n'est pas toujours un signe certain de l'Accouchement prochain ; car l'on trouve quelquefois cet orifice si ouvert dans quelques femmes, qu'il permet l'introduction du doigt, un mois avant l'Accouchement.

Après s'être assuré par les signes certains, que la Femme accouchera bientôt, l'Auteur, (d) que je viens de citer, conseille fort à propos, d'examiner l'Enfant & la situation de la matrice, dans le commencement de la douleur, afin de juger si l'Accouchement sera facile, ou difficile, & de pouvoir administrer à temps les secours capables de changer & corriger la mauvaise situation de l'Enfant, ou de l'orifice de la Matrice. Car l'on a vu plusieurs fois périr des Femmes que l'on eut pû sauver, si on eût fait d'abord cet examen. Plusieurs Auteurs se plai-

(c) A l'endroit déjà cité.

(d) Art. Obstetric. Compend. pag. 15.

gnent de cette négligence ou de cette impéritie de la part des Sages-femmes.

Voici les principaux signes (e) qui font augurer qu'un Accouchement sera heureux : Si la partie inférieure de la matrice est tombée dans le bassin, de manière que l'on puisse la toucher aisément sur le bord du vagin : si l'orifice de la matrice est mince, mol, bien ouvert ; si l'on peut s'assurer par son ouverture, que l'Enfant présente la tête, sans bras ou sans circonvolutions du cordon ombilical ; si enfin les eaux forment une poche large & unie, l'on a lieu d'espérer un Accouchement heureux & prompt.

Assurément tous ces signes sont bons, ils ne peuvent cependant nous ôter la défiance des obstacles qui peuvent être cachés ; la circonvolution du cordon ombilical autour du col ou d'autres membres, peut rendre l'Accouchement difficile ; l'hydrocéphale, le bas-ventre trop tuméfié, une figure monstrueuse, &c. présentent encore des difficultés. Ainsi tout ce que l'on peut déduire de ces signes, c'est que les choses sont bien disposées pour un Accouchement heureux ; mais l'on ne peut avoir de certitude ab-

(e) Deventer. *Novum Lumen Obstetricæ* cap. xviii. pag. 62. 63.

solue sur l'Accouchement facile & heureux. Il faudra donc toujours être fort circonspect dans son pronostic.

L'Accouchement difficile se connoît par des signes contraires aux précédents. Tels sont, *l'orifice de la matrice trop élevé, peu ou point assez ouvert, prolongé, épais & dur, ou les humeurs qui forment une tumeur oblongue.* Car pour lors les membranes distendues par les eaux ne formeront qu'une tumeur allongée, au lieu d'une ronde. Si l'on prévoit par ces signes, que l'Accouchement sera difficile, l'on se donnera bien de garde de le faire connoître à la malade en travail, il faudra seulement en instruire avec prudence ses amis & les assistans.

L'on voit assez par ce que je viens de dire, que les obstacles, qui rendent l'Accouchement difficile, dépendent ou de la Mere, ou de l'Enfant, & même quelquefois de l'un & de l'autre, & alors les Accouchemens ont coutume d'être très difficiles. C'est ce que nous allons examiner séparément.

§. 1311. *De la part de la mere, par le défaut des forces expulsives, ou par*

L'homme ayant proportionnellement aux autres parties du corps, la tête plus grosse que le reste des animaux, la Femme accouche plus difficilement, & elle a besoin de faire de plus grands efforts. L'on a coutume de dire que si le fœtus sain & robuste seconde par ses efforts le travail de la mere, qu'il naît plutôt; mais si l'on y fait attention, l'on doit voir que le fœtus y contribue peu ou même qu'il n'y contribue point du tout. Par le mouvement de ses membres, & la dilatation de l'orifice de la matrice occasionnée par l'entrée de sa tête, il irrite la matrice, & excite les efforts de la mere, par lesquels seuls il est chassé. Ceux qui ont vu une seule fois une Femme en travail, sçavent, combien il lui en coute de peine & d'efforts; elle retient son haleine, tous les muscles du corps se roidissent, ses pieds sont soutenus par un appui solide, elle tient très-fermement avec les mains les assistans, ou ce qui se présente à elle, les muscles du bas-ventre, du dos, du col, entrent en contraction, en un mot, toutes les forces réunies, agissent

pour l'expulsion de l'enfant, qui paroît dans ces momens être absolument passif; & quand même il agiroit, le peu de forces que peut avoir un aussi petit corps, n'augmenteroit nullement les violens efforts de la mere.

Je fais qu'*Harvée* (f) a avancé, que dans les vivipares, le fœtus étoit la principale cause de sa sortie de la matrice; ce sont, dit il, ses efforts, & non son poids, comme *Fabrice* l'a prétendu, &c. le fœtus lui-même se fait jour avec sa tête, il ouvre sa prison par ses propres forces, c'est par ses efforts qu'il vient au monde. Cet Auteur croyoit que son sentiment étoit principalement confirmé, par ce que dans les ovipares, le fœtus, & non la mere, casse la coquille de l'œuf, ce que l'on remarque aussi à plusieurs insectes & aux œufs de poisson. Mais il faut user de beaucoup de précautions dans l'anatomie comparée. les raisonnemens d'analogie peuvent induire en erreur, & l'on doit bien se donner de garde de croire que ce qui se passe dans le corps humain soit toujours soumis aux mêmes loix, que celles auxquelles sont assujettis les autres animaux. Les œufs des ovipares déposés

(f) *De Generatione Animalium*, pag. 366.
367.

par la mere, s'ils font fécondés, n'ont besoin que d'un peu de chaleur pour éclorre, soit que cette chaleur vienne de l'incubation, ou de quelque autre moyen; ce que personne n'ignore aujourd'hui. Outre cela le poulet a déjà le bec dur, les ergots solides, il est susceptible de pouvoir faire des mouvemens assez forts; dès qu'il est éclos, il court avec vitesse. L'homme en naissant demande par ses pleurs, le secours étranger dont il a d'abord besoin, & il ne pourra jamais sortir de sa prison par ses propres forces. La tête obtuse d'un enfant & sa masse, feront-elles suffisantes, pour dilater l'orifice de la matrice, qui doit déjà être dilaté, avant que la tête puisse le franchir. Les efforts de la mere, la violente contraction de la matrice, en agissant sur l'orifice, dont la dilatation est déjà commencée, font descendre les membranes pleines d'humeurs dans le lieu moins résistant; c'est ainsi que se forment les eaux, qui dilatent peu-à-peu l'orifice, avant que la tête de l'enfant y soit parvenue. Les membranes étant rompues, & les eaux s'écoulant, la tête du fœtus se glisse dans l'accouchement naturel; il ne doit pas son expulsion à ses propres forces, mais aux violens efforts de la mere, qui eussent été tout-à-fait

inutiles, si par ses propres forces, l'enfant eut pû venir au monde.

Harvée (g) a essayé d'appuyer son sentiment sur des observations, voici ce qu'il dit : *Une Femme de ce pays, morte vers le soir fut laissée seule dans une chambre. Le lendemain matin, on trouva entre ses cuisses un enfant, qui par son propre effort s'étoit lui-même procuré le passage. Je ne doute point de la vérité de cette observation, puisque l'on en trouve de semblables dans les Auteurs, & que je sçais de science certaine que pareille chose est arrivée. Mais il ne me semble pas que l'on puisse conclure de cette observation, que l'enfant s'est lui-même frayé le passage. L'on sçait trop combien sont équivoques les signes d'une mort absolue, & il ne seroit point surprenant, que cette femme laissée pour morte, ne fût revenue à elle, qu'elle n'ait par un nouvel effort mis au monde son enfant & qu'elle n'ait péri dénuée de tout secours.*

La matrice elle-même a pu par sa propre contraction se débarrasser du fœtus qui étoit presque à terme. De Graaf (h) a vû sur des lapines l'*uterus* agité d'un mouvement d'ondulation & comme péristaltique.

(g) Ibid. pag. 368.

(h) De Mulier, Org. pag. 325.

tique, pousser par sa propre force les petits qu'il renfermoit. Quoique Harvée attribuât l'accouchement aux forces du fœtus, néanmoins il n'a pû dissimuler qu'il en naît quelquefois de malades, de languissans & quelquefois même de précoces. C'est ce qui lui a fait dire, qu'alors il arrive plutôt un avortement qu'un accouchement, que le fœtus est plutôt chassé qu'il ne vient au monde. Il avoue cependant avec sa candeur ordinaire, que la matrice agit concurremment, & il le prouve par l'exemple d'une Femme, à qui la matrice renversée, pendoit jusqu'aux genoux, elle excédoit le volume d'une tête d'homme, & il sortoit de sa partie inférieure de la sérosité & de la sanie. Puis il ajoute : *Après avoir examiné (car je n'y touchai pas) je craignis qu'il n'y eût un cancer ou un carcinome, & je me proposai en conséquence d'en faire la ligature & de le couper, je prescrivis des fomentations adoucissantes, pour calmer la douleur. La nuit suivante, il sortit de cette tumeur un enfant bien formé, mais mort, de la longueur d'un empan, & on me l'apporta le lendemain.* Cette histoire fait voir très-manifestement, que ni les efforts de la mere sur la matrice pendante entre les cuisses, ni

le fœtus mort , n'ont contribué en rien à l'accouchement , qui doit être attribué à la contraction de la matrice , qui opere l'accouchement par sa propre force. Harvée (i) avoue que non-seulement dans la Femme , l'action de la matrice ou du ventre n'operent pas l'accouchement sans les efforts de tout le corps ; mais que cela s'observe sur les autres animaux , tels que la chienne , la brebis & la jument , lorsqu'ils mettent bas leurs petits. Il a donc reconnu les efforts de la mere , comme une cause de l'accouchement ; cependant peu après , (k) il l'attribue aux seules forces d'un enfant robuste. Une Femme eut à la suite d'un accouchement difficile & laborieux , tout l'intérieur du vagin tellement déchiré & excorié , que les côtés se collerent tout-à-fait , ce qui ne permettoit pas l'entrée du membre viril , pas même d'un stilet ; le flux menstruel n'avoit aucune issue. Elle devint cependant grosse , & aux approches de l'accouchement , étant cruellement tourmentée , elle perdit toute espérance de pouvoir être délivrée , & elle fit ses adieux à son mari & à ses amis , croyant sa mort assurée ,

(i) Ibid. pag. 366.

(k) Ibid. pag. 368.

lorsque tout-d-coup par le grand effort d'un fœtus robuste , tout ce qui étoit collé se rompit, & l'accouchement se fit contre toute espérance , un enfant vigoureux vint au monde en se sauvant la vie & à sa mere, & il laissa le passage ouvert à ceux qui devoient naître après lui ; car après l'usage des remèdes appropriés , la mere recouvra son ancienne santé. Qui pourra croire , qu'un si grand obstacle a pu être surmonté par les forces du fœtus le plus robuste ? Ne l'a-t-il pas plutôt été par les efforts extraordinaires de cette pauvre femme ? Ceci fait voir quelle est la force du préjugé sur l'esprit des hommes les plus respectables , les plus ingénieux & qui semblent être nés pour observer.

Il résulte de tout ceci , que la débilité des forces est rangée à juste titre , parmi les causes de l'accouchement difficile. Les filles de Sparte , étoient très-bien conseillées de fortifier leur corps par l'exercice , afin de pouvoir résister courageusement au travail de l'enfantement.

Mais une Femme de Sparte éprouveroit un accouchement difficile , ou même il seroit impossible , si les parties naturelles mal disposées , ne permettoient que très-difficilement le passage à l'enfant,

§. 1312. *Si les forces manquent , il faut les exciter par le moyen des utérins , des cardiaques , des sternutatoires.*

L'Accoucheur a besoin ici d'une grande prudence , pour ne pas administrer inconfidérément les cardiaques qui pourroient être nuisibles. Car la foiblesse de la femme , rend l'accouchement difficile , plus rarement que l'on ne pense. J'ai remarqué bien des fois , que les assistants , croyant que les forces manquoient ont été très-surpris de celles qui se manifestoient dans les derniers efforts pour l'expulsion de l'enfant. La femme & ceux qui l'entourent , désirent que l'accouchement soit prompt. Mais j'ai averti que dans celles qui accouchent pour la première fois & qui sont les plus impatientes , l'accouchement prompt , n'est pas le plus sûr , qu'au contraire le plus lent est moins dangereux ; parce que les parties au lieu d'être distendues violemment & tout à coup , cèdent & prêtent par gradation. Nous ne devons jamais perdre de vûe ce sage précepte de Galien : (1) *Soit que vous donniez un purgatif , soit que vous donniez un*

(1) Galen. de Venæ-sectione adversus Erasistratum, Cap. VII. Charter, Tom. X. p. 401.

vomitif, &c. il n'y a que la première administration qui soit en votre pouvoir, le hazard fait le reste; si dans le temps du travail l'on donne trop fréquemment, ou en trop grande quantité des cordiaux chauds, pour ranimer les forces, ou accélérer l'accouchement, ces remèdes continueront leur effet, après que la femme sera accouchée. Mais personne n'ignore, que rien ne convient après l'accouchement, que la tranquillité du corps & de l'esprit, & le mouvement doux & paisible des humeurs, qui sera accéléré à contre-temps, par la continuation de l'effet des cordiaux administrés en trop grande quantité dans le commencement du travail. Le très-célebre Boerhaave (m) nous en avertit prudemment, en faisant l'énumération des vertus de l'huile de canelle : Il ne m'est point encore arrivé, dit-il, de voir administrer l'huile de canelle, pour relever les forces abbatues des Femmes Grosses, ou de celles qui sont en travail, sans qu'il soit survenu inflammation & rupture des vaisseaux déjà entrouverts; mais après l'accouchement, lorsque le placenta est séparé de la matrice, les vaisseaux sont entr'ouverts & laissent

(m) Chemiæ, Tom. II. pag. 119.

échapper beaucoup de sang. Quand les vraies douleurs se suivent de trop près, le pouls devient plus plein, plus fréquent, le visage plus coloré, & la chaleur augmente par tout le corps. Que l'Accoucheur juge, si dans ces circonstances, les cardiaques chauds stimulants, pourroient être de quelque utilité. Car quoique dans le commencement du travail, l'on ne remarque point encore ces symptomes, ils se manifesteront bientôt, même dans l'accouchement le plus légitime & le plus naturel. Les Sages-femmes dans quelques Pays, ont coutume de porter de petites caisses remplies de remedes spiritueux, qu'ils donnent quelquefois aux femmes en travail en trop grande dose, & cela avec d'autant plus de témérité, qu'elles sont plus ignorantes; il en est souvent résulté de grands malheurs; car si la difficulté de l'accouchement ne vient point de la langueur, de l'abbatement des forces, mais plutôt de la mauvaise situation de l'enfant, ou de l'obliquité de la matrice, la Sage-femme a commis une faute d'autant plus grande, quelle presse d'avantage les douleurs, avant que l'on ait levé les obstacles, par le changement de situation du fœtus ou de la matrice.

A moins donc que l'Accoucheur ne soit assuré de l'abbattement des forces, il ne doit jamais prescrire les cardiaques chauds, & dans le cas où il seroit contraint de les mettre en usage, il ne doit les donner qu'à petites doses & à différentes reprises.

Cependant les matrones, les femmes en travail & les assistantes insistent pour de tels remedes, & si le Médecin ou le Chirurgien s'y oppose, on les fait prendre à leur insçu. Je me suis très-souvent trouvé en pareil cas, & j'ai mieux aimé prescrire des remedes innocens, que de m'obstiner à refuser tout remede cardiaque. Les eaux distillées *de fleurs de sureau, de tilleul, de roses, de cerises noires écrasées avec leur noyau, de mélisse, d'écorce de citron, d'orange & autres semblables,* raniment un peu les forces, par leur odeur agréable, sans trop augmenter la chaleur & le mouvement du sang.

Les femmelettes ne dominant nulle part avec autant d'empire, qu'au moment d'un accouchement; elles insultent les Médecins, comme s'ils ignoroient cette partie : il n'y a point de femme qui ne propose un remede particulier, qu'elle dit avoir été éprouvé pendant des siècles dans les plus illustres familles. Ce seroit

être insensé & vouloir perdre son temps, que de s'amuser à disputer avec elles. J'ai gagné davantage en me montrant facile dans l'administration des remèdes indifférents & même ridicules, pourvu toutefois qu'il n'y eût point de superstition & qu'ils fussent exempts de danger. Je ne me suis jamais opposé à *la pierre de Linx*, d'*Aigle* & autres de cette espèce, que l'on suspend au col, ou que l'on attache à la cuisse de la femme en travail; je ne m'opposerois pas même au remède d'*Helmont*, (n) qui est fait de fiel & de foye d'anguille desséchés & réduits en poudre; je consentirois qu'on l'employât, pourvu toutefois que l'on ne refusât pas de m'obéir pour le reste, & encore j'exigerois que cette poudre ne fût pas délayée dans le vin; mais dans l'eau, ou dans le vin avec beaucoup d'eau. Ce remède n'est pas plutôt dans l'estomach, que le pubis s'ouvre, ainsi que l'os sacrum dans la région lombaire, & le fœtus sort sur le champ. J'ai remarqué, que l'estomach portoit vraiment les clefs de la matrice. Il plaïsante ensuite, en voulant diminuer l'horreur du serpent maudit, parce que la femme a été con-

(n) In Cap. Jus Duumviratus, pag. 247. n°.

damnée à enfanter dans la douleur à cause de l'envie du serpent. *Mauriceau* (o) beaucoup plus prudent a préféré d'encourager la femme en travail par des discours agréables, & de relever les forces avec un bouillon, ou une rôtie au vin.

Il faut remarquer en outre que la langueur vient ou de la durée du travail, ou ce qui arrive le plus souvent, de la crainte de la douleur & de l'inquiétude sur l'événement ; ce qui fait que quelques-unes, principalement les plus délicates ont une anxiété hystérique, qui indique l'usage des remèdes utérins, ou anti-hystériques. Il suffira pour une pareille langueur, de verser quelques gouttes d'huile de *Succin*, ou de *Castoreum*, dans quelques-unes des eaux distillées dont je viens de parler, & d'en donner à la cuillerée, jusqu'à ce que le mal soit calmé.

Si tout-à-coup il survient une grande foiblesse, & principalement si les douleurs cessent, la femme est en grand danger. *Les forces* (p) *manquant tout-à-coup*,

(o) *Traité des Maladies des Femmes*, Liv. II. Chap. x. pag. 263.

(p) *Manningham*, art. *Obstetric*, *Compend*, pag. 15.

l'on doit craindre une extravasation mortelle, tandis que, ou le sang sort en abondance de la vulve, ou il se fait un épanchement dans le ventre, par la rupture de la matrice; nous en parlerons dans la suite. Il est évident, que dans cette fâcheuse circonstance, administrer les cardiaques chauds, ce feroit accélérer la mort, puisqu'ils augmenteroient l'hémorrhagie.

L'Art a coutume d'imiter ce qui arrive spontanément dans les maladies, si c'est une chose avantageuse; c'est pourquoi la doctrine qui se tire des choses nuisibles & des choses profitables, est très-précieuse dans l'Art de guérir.

Hippocrate (q) a dit: L'éternuement qui survient à une femme travaillée d'une passion hystérique ou d'un accouchement difficile, est un bon signe. L'on sçait que dans l'éternuement, tout le corps est ébranlé, presque tous les muscles entrent dans une convulsion subite, & tous les viscères se ressentent de la secousse générale; ce qui donne lieu d'espérer que l'on peut par ce moyen augmenter assez les douleurs, pour accélérer l'accouchement.

(q) Sect. v. Aphor. xxxv. Charter. Tom. IX. pag. 215.

Harvée (r) rapporte une histoire de l'heureux effet de l'éternuement dans un accouchement difficile. Une jeune femme tomba en foiblesse dans un travail très-pénible, elle eut sur le champ une affection comateuse, & elle devint si stupide, que l'on ne put la faire revenir, quelques remèdes que l'on employât : ne pouvant rien avaler, on lui introduisit dans le nez une plume trempée dans un sternutatoire très-fort : quoiqu'elle fût dans une si grande stupeur, qu'elle ne pouvoit éternuer, tout son corps cependant commença à entrer dans une convulsion, qui des épaules gaignoit les parties inférieures. Toutes les fois que l'on se servoit des stimulans, l'accouchement avançoit ; enfin cette femme sans connoissance, mit au monde un enfant sain & vigoureux. Harvée ne dit pas cependant, si cette femme a recouvré le sentiment, ou non ; ni si elle en est rechappée.

L'on voit par-là, que l'irritation des nerfs causée par un fort sternutatoire, même sans que l'éternuement s'en soit suivi, a augmenté les efforts du travail avec le plus heureux succès. Si cependant le visage est gonflé, rouge, si

(r) De Generat. Animal. pag. 366.

les

les yeux gonflés, s'il survenoit une grande douleur de tête, si, dis-je, tous ces signes se rencontroient en une femme en travail, l'on conçoit aisément, qu'il faudroit avant que de tenter les fortes secousses de l'éternuement, faire précéder une grande saignée. Car sans cela l'on auroit à craindre la rupture des vaisseaux de la tête & une apoplexie mortelle. C'est aussi pour cette raison que *Mauriceau* (s) en louant l'usage des sternutatoires, dans les femmes en travail attaquées de convulsions, conseille d'abord la saignée, à moins que la convulsion ne vienne après une hémorrhagie. Le hocquet qu'*Hippocrate* (t) semble avoir mis au rang des convulsions, puisqu'il est également causé & par la plénitude & par l'inanition, se guérit par l'éternuement comme la convulsion. *Galien* (u) ajoute à ce sentiment : C'est un bon signe ; parce qu'il indique que la nature languissante se ranime & qu'elle rentre dans ses propres mouvemens.

(s) Liv II. Chap. xxviii. pag. 335.

(t) Sect. vi. Aphor. xxi. Charter. Tom. IX. pag. 255.

(u) Comm. ad Aphor. Sect. v. Ibid. pag. 215.

§. 1313. Si le col interne de la matrice est trop étroit ou dur, il faut, autant qu'il est possible, y remédier par les liniments ou les fomentations pour le lubrifier & le ramollir.

Il faut maintenant examiner les obstacles qui peuvent rendre l'accouchement difficile par la mauvaise disposition des parties naturelles.

Le fœtus est attaché dans la cavité de la matrice de laquelle il doit sortir par son col & son orifice pour que l'accouchement se fasse. Ce col de la matrice a coutume d'être appelé *col interne*, pour le distinguer du vagin, que quelques-uns nomment *col externe*, peut-être fort improprement. L'on sçait que la plupart des Auteurs, ont attribué à la matrice une figure pyriforme, dont la partie supérieure & la plus large est le fond; l'inférieure & la plus étroite, est le col. *Eustache* (a) a donné les figures de la matrice entière & ouverte; mais elle n'est pas telle dans les femmes qui ne sont point grosses : dans celles-ci, la cavité de la matrice approchant de la figure triangulaire, plus large dans sa partie supérieure, paroît se rétrécir &

(a) Tabul. 13. & 14.

être convergente à l'endroit où commence le col interne, qui en descendant se dilate de nouveau jusqu'à l'orifice de la matrice. Dans une Femme grosse, le fond se distend peu-à-peu de plus en plus, & il s'élève; mais par la suite le col de la matrice commence à se dilater de maniere que vers le troisieme mois de la grossesse, la quatrieme partie du col interne est déjà autant dilatée, que le fond. Au cinquième mois, le fond augmenté en volume, occupe le milieu de l'espace qui se rencontre depuis le haut du pubis, jusqu'au nombril; mais dans ce temps la moitié de la longueur du col est distendue. Au septieme mois, le fond touche au nombril; au huitième, il occupe le milieu de l'espace qui se trouve depuis le nombril, jusqu'à la pointe du cartilage xyphoide; le neuvième, il touche presque à cette pointe, & pour lors tout le col est distendu; (b) il s'efface, pour ainsi dire, ne faisant qu'une même cavité avec le fond, qui contient un fœtus déjà avancé. Si l'on considere la très-exacte figure de la matrice, vers le cinquième mois de sa grossesse, (c) l'on

(b) Brudenell-Exton. Sect. III. pag. 117.
118.

(c) Noortwyk de Utero Gravido, pag. 205.

verra que déjà la plus grande partie du col interne, est presque effacée par la distension : il faut cependant remarquer, que ce qui reste du col, paroît plus court, qu'il ne l'est effectivement ; parce que l'orifice de la matrice est courbé antérieurement, afin que sa surface intérieure fût plus à la portée des yeux. Il résulte de-là, qu'au terme de la grossesse, aux approches de l'accouchement, il ne reste presque rien du col de la matrice, puisque déjà tout-à-fait dilaté, il fait avec le fond une grande cavité. Ainsi, l'on ne peut rien toucher alors du col de la matrice au haut du vagin, l'on ne rencontre que l'orifice, qui est déjà très-changé ; car au commencement de la grossesse, il est exactement fermé, oblong, prominent presque comme un museau de chien ; il épaiscit ensuite & s'amollit jusqu'environ le sixième mois ; après quoi il commence à diminuer dans toutes ses dimensions, à proportion que la matrice s'étend, de sorte que, aux approches de l'accouchement il s'aplanit & se confond, pour ainsi dire, avec le globe de la matrice tuméfiée ; il reste seulement alors une petite éminence circulaire. Néanmoins il arrive à certaines femmes aux derniers mois de la grossesse, d'avoir l'orifice plus épais & en-

duit d'humeurs muqueuses ; mais alors on le trouve lache & mol , & non compact & ferme ; comme il a coutume d'être dans les derniers mois de la grossesse. (d)

Non-seulement la matrice, mais même son col doivent être susceptibles d'extension , dans le temps de la grossesse , pour procurer au fœtus qui se développe , un espace commode. Si cela n'arrive pas , l'on a à craindre l'avortement ; comme il a été dit au chapitre précédent sur les maladies des femmes grosses.

Mais l'orifice doit pareillement céder , & se dilater aisément au temps de l'Accouchement ; & quoiqu'on le trouve fermé au commencement de la grossesse , il paroît cependant s'ouvrir dans la suite. Dans une Femme Grosse de cinq mois , l'orifice de la matrice étoit manifestement ouvert , beaucoup augmenté , rempli de rugosités dans sa circonférence , & enduit d'un gluten ténace d'un rouge très-obscur , ressemblant à un trombus. Ayant conservé la matrice pendant un an dans une liqueur spiritueuse convenable , il tomba en dissolution & laissa une

(d) Mauriceau, Traité des Maladies , &c. Tom. I. Chap. vii. p. 97.

ouverture, qui avoit un pouce de longueur & autant de profondeur, sa largeur étoit presque égale par-tout, & il étoit facile d'y introduire une plume à écrire. (e)

Il y avoit au bord externe de cet orifice de petits trous très-remarquables & remplis d'un semblable gluten; l'on y voyoit aussi de petits globes transparens pleins de la même matiere & renfermés dans la substance du col, à quelque profondeur.

Il se sépare donc en cet endroit une humeur, pour boucher l'orifice ouvert de la matrice, pour entretenir la mollesse & la souplesse de ces parties, afin qu'elles puissent céder & se dilater aisément. Mais si ces follicules sont dans un état de maladie, ils pourront empêcher l'accouchement. Car dans une Femme en travail de son premier enfant & qui mourut dans les douleurs sans que l'enfant ait pu sortir, l'on trouva le col de la matrice bouché d'une substance glanduleuse, adhérente à la matrice, & qui étoit parsemée de petits trous. L'on a aussi observé que dans les femmes très-fécondes, ces lacunes muqueuses, étoient totalement effacées; ce qui rendoit les derniers accouchemens plus laborieux.

(e) Noortwyk, de Utero gravido, pag. 76

On observe, comme il a été dit ci-dessus, que quelques jours avant l'accouchement, il sort du vagin une matière muqueuse, qui enduit & lubrifie continuellement toutes ces parties, pour préparer un passage plus facile à l'enfant. Hippocrate (f) en parlant des avantages & des inconvéniens, qu'éprouvent les habitans des Villes du Nord, dit qu'ils doivent nécessairement être d'un tempérament sec & robuste, avoir la tête saine & dure, qu'ils doivent être sujets aux maladies aiguës, inflammatoires, & cependant vivre plus long-temps que les autres hommes. Et au sujet des femmes, il a prédit, *quelles deviennent stériles à cause des eaux, qui sont dures, crues & froides, que leurs purgations menstruelles ne viennent pas convenablement, qu'elles sont de mauvaise qualité & qu'elles coulent peu. Les Femmes accouchent difficilement, elles ne sont pas fort sujettes à avorter, &c. La phthisie suit aussi fréquemment l'accouchement, car sa violence occasionne des ruptures & des déchiremens. La dureté & la sécheresse des parties sont sans contredit des obstacles à l'accouchement facile.*

(f) De aere, locis & aquis, Charter. Tom. VI. pag. 191.

C'est pour remédier à ces inconvéniens , qu'Hippocrate (g) donne en un autre endroit , le précepte suivant : *Si une femme en travail a été sèche , & qu'elle soit difficile à humecter , qu'elle boive de l'huile , que l'on arrose ses parties avec l'eau de mauve & l'huile chaude , que l'on y fasse un liniment avec le cérat liquide , & même avec la graisse d'oye fondue dans l'huile.* De semblables moyens ont été mis en usage par les Accoucheurs , lorsqu'ils craignoient , que la sécheresse , & le peu de souplesse des parties naturelles , ne rendissent l'accouchement difficile. C'est avec raison que Mauriceau (h) conseille d'employer ces émollients , non-seulement au temps de l'accouchement ; mais long - temps auparavant , pour lubrifier & ramollir convenablement les parties. Il conseille même aux Sages-femmes dans l'accouchement légitime & naturel , de les oindre avec l'huile , l'axonge , ou le beurre frais , si elles observoient que la dilatation se fît trop difficilement (i) ; il prescrit néan-

(g) De Morb. Mulier. Lib. I. Cap. xxxiii. Charter. Tom. VII. pag. 749.

(h) Traité des Maladies des Femm. Gross. Liv. II. Chap. x. p. 262. Liv. I. Chap. xxvii. pag. 198.

(i) Ibid. Chap. iv. pag. 239.

moins (k) de ne pas trop répéter ces onctions au temps de l'accouchement, de peur d'entraîner les humeurs muqueuses, qui alors humectent & lubrifient ces parties; car il remarque très-judicieusement, qu'elles sont beaucoup plus utiles, que tous les linimens que l'on pourroit employer. Craignant qu'une femme âgée & grosse de son premier enfant n'eût un accouchement difficile, je lui prescrivis d'exposer deux fois dans le jour les parties génitales, au bain de vapeur, & de se faire ensuite un liniment avec l'huile d'amandes douces récente & une forte décoction de racines de guimauve. Ce liniment étoit très-émollient & lubrifiant, je suivis par-là le conseil d'Hippocrate. Je mis ce procédé en usage, pendant les quinze jours qui précéderent l'accouchement, & le succès en fut très heureux.

Ce sont-là les moyens que l'on peut employer en toute sûreté; car il y a du danger à dilater de force les parties trop étroites & qui ne cèdent point; cette violence est suivie pour l'ordinaire d'une inflammation mortelle de ces parties, accompagnée d'une fièvre très-aiguë.

Il arrive quelquefois, que les parties

(k) Ibid. Chap. VII. pag. 245.

250 *De l'Accouchement* §. 1313:
auparavant trop étroites, se dilatent tout à coup contre toute espérance. J'ai souvent vû des Sages-femmes, qui après avoir trouvé l'orifice de la matrice dur & fermé, quoique le travail fût commencé, alloient assister d'autres Femmes qu'elles croyoient avoir besoin d'un prompt secours : à peine une heure étoit-elle écoulée, que l'orifice devenu mol, & ouvert prêtoit facilement, l'accouchement se faisant sur le champ & heureusement, avant que l'on ait eu le temps d'avertir de nouveau la Sage-femme. *La Môtte* (1) surpris, de ne pouvoir tirer par les pieds un fœtus de six mois, parce que l'orifice de la matrice ne prêtoit nullement, sortit pour aller préparer un bain de vapeur avec les herbes émollientes : à son retour il trouva l'orifice mol, & cédant assez pour permettre la sortie du fœtus avec tant de facilité & de succès, que six jours après, la femme se promenoit, se portant très-bien : il ne parla pas de ce qui étoit arrivé, & il avoue ingénument, qu'il auroit attribué au bain de vapeur le relâchement de la matrice, s'il l'eût mis en usage. C'étoit cependant l'ouvrage de la seule nature. On trouve dans les Mémoi-

(1) *Traité des Accouch.* Liv. III. Chap. VII. pag. 291.

§. 1313. 1314. *difficile.* 251

res de l'Académie des Sciences (m) un cas surprenant d'une Femme grosse, dont le vagin étoit si étroit, qu'il permettoit à peine l'introduction d'une plume à écrire : néanmoins, pendant les douleurs, le vagin se dilata dans l'espace de trois heures, au point, qu'elle accoucha d'un enfant fort & robuste. D'où l'on peut très-raisonnablement conclure, qu'il ne faut point désespérer, même dans les cas les plus difficiles. L'on auroit cependant agi plus prudemment, si dans le temps de la grossesse, on eût employé les moyens convenables pour dilater le vagin; nous parlerons encore de ces moyens au paragraphe 1315. La nature se fait souvent à elle-même, mais pas toujours; & alors, il faut avoir recours à l'Art.

§. 1314. *Si une tumeur au col de la matrice ou dans le vagin, empêche la sortie, il faut la résoudre, la faire suppurer ou l'extirper par le secours de la Chirurgie.*

Comme l'accouchement naturel ne se fait que par les efforts considérables de la mere, même lorsque les parties qui doivent livrer passage à l'enfant, sont

(m) In-4°. Ann. 1748. Hist. pag. 28.

Lvj

libres, il est évident, que toute tumeur qui survient aux environs de l'orifice de la matrice, ou dans le vagin, empêche la sortie du fœtus. Ainsi la cure consiste à ôter cette tumeur. Nous allons parler des différens obstacles que l'on a remarqués.

La matrice, comme l'on sçait, est placée entre la vessie & l'intestin rectum, de sorte que tout ce qui fait tuméfier ces parties placées dans le bassin avec la matrice, s'oppose à la facile exclusion du fœtus. J'ai déjà dit §. 1301. en parlant des incommodités que cause aux femmes l'accroissement du fœtus, que l'on observoit souvent des difficultés d'uriner & le ténésme. Ainsi l'on met au nombre des obstacles à l'Accouchement, l'amas des matieres fécales dans les gros intestins, & la distension de la vessie par l'urine. (n) C'est pour cela que vers la fin de la grossesse, si le ventre est paresseux, l'on doit mettre en usage les lavemens émolliens. L'on donne encore fort à propos un clystere, lorsque les premieres douleurs commencent, afin de vuider tout-à-fait le rectum; car si l'on employoit ce moyen trop tard,

(n) Mauriceau, Traité des Malad. &c. Liv. II. Chap. x. pag. 260.

lorsque la tête de l'enfant est déjà descendue, alors l'intestin est si comprimé, que l'entrée du remède, & la sortie des excréments deviennent impossibles. Les lavemens ont encore cet avantage, qu'ils avancent les douleurs par les efforts que la femme est obligée de faire pour rendre ses excréments. (o) C'est aussi pour la même raison, qu'on leur conseille d'uriner. Il arrive souvent, que les lavemens en lâchant le ventre, facilitent la sortie de l'urine.

Nous avons parlé au §. 1301. des moyens qu'il convient d'employer, lorsqu'il survient aux femmes enceintes une difficulté d'uriner, ou lorsque les urines sont tout à-fait supprimées. Nous avons aussi fait mention des hémorroïdes, qui quelquefois tourmentent considérablement les femmes, rendent leurs efforts très-douloureux, & empêchent qu'avec toutes leurs forces, elles puissent faire sortir le fœtus.

Il faut sur-tout avoir grande attention, de vider la vessie, de peur que par la suite, elle ne reste paralytique, & qu'il n'en résulte une fâcheuse incontinence d'urine : l'on a encore observé que la vessie très-remplie d'urine a été

(o) Ibid. Chap. IV. pag. 238.

déchirée par les grands efforts de la femme en travail : ce qui étoit suivi de tristes accidents auxquels l'Art peut à peine remédier. Une femme eut à la suite d'un accouchement fort difficile, un écoulement involontaire d'urine lorsqu'elle étoit debout, avec des douleurs très-aiguës, des cuissens, & de la puanteur. Après un examen très-exact, l'on trouva la partie inférieure de la vessie déchirée vers le côté, & les levres de la playe déjà calleuses. Une portion de l'urine, qui s'étoit amassée dans la tunique celluleuse, entre la vessie & le vagin, devenue plus âcre par son séjour, rongea les parties voisines, ce qui donna naissance à un ulcère, & à un écoulement continuel d'urine purulente (*p*). La vessie trop pleine, ne se rompant point dans les efforts du travail, peut s'allonger, se porter dans les parties voisines, qui offrent le moins de résistance, & y former une hernie, maladie assez fâcheuse, que l'on a quelquefois observée sur les Femmes grosses, lorsque dans les derniers mois de la grossesse, la tête de l'enfant, comprime le fond de la vessie, qui se distend alors vers

(*p*) Stalp. van der Wiel Observ. &c. Cent. I. Obs. LXXXII. pag. 351.

l'un & l'autre côté, & s'allonge en formant comme des cornes, qui sortent par les anneaux des muscles du bas-ventre ; quelquefois aussi la vessie distendue descend entre le vagin & le rectum, & forme dans le périnée une hernie, qui, lorsqu'on la comprime, disparoît par l'évacuation de l'urine, & revient de nouveau, lorsque l'urine y est retenue. L'on trouve dans les Auteurs plusieurs cas semblables. (q) On conçoit aisément qu'une hernie, qui s'avanceroit trop entre le vagin & le rectum, pourroit, en comprimant le vagin, rétrécir sa cavité, & c'est ce qui a été observé.

Ruyfch (r) a vû au côté droit de la vulve d'une femme en travail, une tumeur dure, à-peu-près grosse comme le poing, occasionnée par des efforts trop considérables. Il avoue, qu'il s'y feroit peut-être trompé, croyant d'abord que c'étoit une portion du placenta, qui quelquefois sort avant le fœtus ; mais ayant examiné la chose avec plus d'attention, il trouva que c'étoit une portion

(q) Academ. des Sciences, ann. 17. 7. Hist. pag. 19. Academ. de Chirurg. Tom. II. pag. 23. & suiv.

(r) Observ. Anat. Chirurg. Observ. xxiv. pag. 23.

latérale de la matrice : ce que l'événement lui apprit aussi ; car le fœtus fut à peine né , que cette portion reprit sa place naturelle , & la malade recouvra la santé , sans qu'il ait été nécessaire de continuer l'usage des fomentations , que nous avions mis en usage pendant l'accouchement , de peur que cette partie ne tombât en gangrene. L'on conçoit aisément , que si l'orifice de la matrice ne répond pas directement à la cavité du vagin , (ce dont nous parlerons dans la suite) la partie inférieure & latérale de la matrice peut former une pareille tumeur.

On peut encore rapporter ici , comme un obstacle à l'accouchement , la chute du vagin , qui arrive presque de la même manière , que la chute de l'intestin rectum. Car sa tunique intérieure devenue plus lâche , se renverse , pour ainsi dire , peu-à-peu sur elle-même , & elle fait saillie hors de la vulve , à-peu-près sous la forme d'un anneau gonflé , inégalement plissé , au milieu duquel est une ouverture , qui permettroit facilement d'y passer le doigt , (s) avec lequel pour l'ordinaire , on peut toucher l'orifice de la matrice , qui a coutume alors de descendre plus bas.

(s) Académ. de Chirurg. Tom. III. p. 390.

C'est sous cette forme que s'annonce la chute du vagin, lorsqu'elle est nouvelle ; mais s'il y a long-temps qu'elle dure , il arrive un grand changement , par l'engorgement des vaisseaux , & quelquefois par l'étonnante perversion des humeurs. Ce qui fait que des ignorans , ou ceux qui n'y faisoient pas assez d'attention , ont pris cette maladie , pour une chute de la matrice. Si l'on traite bien dans le commencement une chute de vagin , la réduction s'en fait assez aisément , le lit & les fomentations astringentes suffisent pour la guérison (t). Lorsqu'elle est invétérée , elle n'en est souvent plus susceptible. Si avant l'accouchement , cette chute arrive , il faudra , sans perdre de temps , employer tous les soins , pour que dans l'accouchement , la tête du fœtus en descendant ne fasse pas avancer de plus en plus la tunique intérieure du vagin. *Deventer (u)* avertit , que si une femme en travail a déjà cette maladie , la Sage-femme doit sur le champ tout mettre en usage , pour réduire le vagin, & ensuite avoir beaucoup d'attention

(t) La Mothe ; Traité des Accouch. Liv. V. Chap. II. pag. 657.

(u) Novum Lum. Obstetric. Cap. xxx. p. 134. 135.

& de soins , pour que l'orifice de la matrice , ne tombe pas trop ; qu'elle le retienne à la partie supérieure du vagin , qu'elle le tienne élevé avec les mains autant qu'il sera possible , jusqu'à ce que la femme soit délivrée du fœtus & de l'arrière-faix. Il prescrit ensuite de remettre en sa place le vagin tombé , & d'employer les remèdes convenables , pour la guérison.

Il faut prendre garde , (x) de confondre d'autres tumeurs des parties génitales avec la chute du vagin : dans des accouchemens fréquents ou laborieux , il souffre une si grande distension , que perdant sa force , il est moins capable de résister à l'intestin rectum tuméfié par la collection des matieres fécales , ou à la vessie remplie d'urine ; & pour lors , il paroît souvent au vagin une tumeur qui sort des levres de la vulve. J'ai vû une femme dans ce cas , qui avoit accouché douze fois heureusement , dont les excréments , lorsqu'elle alloit à la garde-robe , étoient portés antérieurement , distendoient le vagin trop lâche , & ne pouvoient sortir de l'anüs ; ainsi lorsqu'ils étoient trop

(x) Académ. de Chirurg. Tom. III. pag. 392. 393.

durs, elle étoit obligée d'introduire son doigt dans le vagin, pour les repousser en arriere, & de l'y retenir, jusqu'à ce que l'anús s'ouvrit.

Ceci fait voir combien, il faut d'adresse, de prudence & de connoissances exactes d'Anatomie, pour pouvoir assister utilement les femmes en travail.

Enfin, les levres de la vulve tuméfiées, peuvent rendre l'accouchement plus laborieux, quoique les habiles Accoucheurs regardent ces tumeurs comme moins dangereuses, si elles sont froides ou leucophlegmatiques. L'on peut voir ce qui a été dit à ce sujet au §. 1301.

Jusqu'à présent nous avons parlé de la tuméfaction des parties voisines, qui peut retarder la sortie du fœtus à terme; mais il naît encore à l'orifice de la matrice, ou aux environs, comme dans le vagin, des tumeurs de divers genres, telles que celles que l'on observe dans les autres parties du corps. Il est évident que l'on doit ôter tous ces obstacles, s'il est possible, avant que l'accouchement arrive. Il peut se faire qu'au temps du travail, ces parties depuis long-temps comprimées par le fœtus, se tuméfient, & soient dans une dispo-

sition inflammatoire ; alors , il faut avoir recours aux antiphlogistiques , & surtout à la saignée , pour désemplir les vaisseaux. Hippocrate (y) nous donne ce conseil : *Si une femme enceinte reste long-temps sans pouvoir accoucher , mais qu'elle soit tourmentée pendant plusieurs jours , des douleurs de l'accouchement , si elle est jeune , à la fleur de son âge , & d'un tempérament sanguin , il faut la saigner au pied , & tirer du sang à proportion de ses forces ; mais si par quelque cause que ce soit , il survient aux parties génitales une tumeur inflammatoire pendant la grossesse , il faut mettre tout en usage , pour la résoudre , & si l'on ne peut en venir à bout , il faudra la faire suppurer , pour débarrasser tout-à-fait le passage avant l'accouchement.*

L'on a observé assez fréquemment dans ces parties des tumeurs folliculeuses , ou polypeuses , assez semblables aux polypes des narines , & quelquefois si considérables , qu'elles auroient rendu l'accouchement impossible , si les Chirurgiens n'en avoient fait l'extraction.

Une jeune fille , avoit porté pendant

(y) De Mulier. Morb. Lib. I. Chap. LXXVII, Charter. Tom. VII. pag. 776.

plusieurs années une tumeur dans le vagin , que quelques Sages - femmes prenoient pour une chute de matrice , après un long intervalle de temps , elle s'accrût beaucoup. Il arriva qu'un jour , retournant à sa maison , elle sentit tomber avec violence & grande douleur une tumeur de ses parties naturelles ; épouvantée & craignant que ce ne fût la matrice , elle appella un très - sçavant Professeur de Chirurgie , M. Benevoli, (z) qui trouva entre les cuisses de cette fille une tumeur de la longueur d'environ dix travers de doigt & d'autant en circonférence. Cet homme très-instruit , voyoit bien que ce n'étoit pas une chute de matrice , il hésitoit cependant , il ne sçavoit comment entreprendre la cure d'une aussi grande maladie ; il s'efforça de faire rentrer la tumeur dans le vagin ; mais ses tentatives furent inutiles ; d'où il conclut , qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre , c'étoit celui de l'extirpation , que la malade demanda avec courage , pour se délivrer de ses grandes souffrances & de son inquiétude. Le col par lequel la tumeur étoit attachée au vagin , avoit environ deux pou-

(z) Dissertazioni, &c. Observ. vi. pag. 101. & seq.

ces d'épaisseur. Ayant appelé en consultation un autre Chirurgien très-sçavant, M. Benevoli lia le col de la tumeur, avec une ficelle forte & assez grosse, afin de pouvoir comprimer fortement, sans crainte de le couper; mais dès qu'il ferroit le lien, il vit qu'il coupoit les membranes : ce qui déterminà à cesser, pour voir s'il ne viendrait point d'hémorrhagie; comme il n'en survint point, on continua de serrer fortement, & toute la tumeur se sépara d'avec le vagin, sans qu'il s'ensuivît une forte hémorrhagie. Après avoir laissé couler une assez grande quantité de sang, on remplit d'étoupes de lin la cavité de laquelle la tumeur avoit été séparée, & on appliqua un appareil convenable. La tumeur pesoit vingt-deux onces, elle étoit d'une substance muqueuse, environnée d'une membrane mince; mais assez forte. Dans l'espace de peu de jours, cette fille fut entièrement guérie par l'application d'une décoc-tion d'orge avec le miel rosat, & sur la fin du vin myrrhé. Benevoli avertit, que ces tumeurs ont pu tromper ceux qui pensent que l'on a extirpé la matrice à certaines femmes qui cependant ont eu des enfans après.

Denys (a) a enlevé à une fille de 22 ans, une semblable tumeur par le moyen de la ligature faite à son col; cette tumeur étoit d'un moindre volume, adhérente au commencement du vagin, & déjà ulcérée. Le quatrième jour après la ligature, il coupa la tumeur, qui répandoit une odeur insupportable. Le succès de ce traitement fut très-heureux. Il enleva aussi heureusement par le moyen de la ligature, une tumeur dure, épaisse, nullement adhérente au vagin; mais suspendue au côté gauche de l'orifice de la matrice. Il est constant que non-seulement il naît de ces tumeurs dans le vagin, mais même dans la matrice; celles-ci allongées passent par son orifice, & pendent dans le vagin. Souvent ces tumeurs donnent lieu à des hémorrhagies opiniâtres, qui cessent quand on en a fait la ligature; quelquefois elles se trouvent étranglées par l'orifice de la matrice, & tombent. L'on peut consulter sur cela l'excellent ouvrage de M. *Levret*, (b) qui ne laisse rien à désirer sur ce sujet, qui a inventé des instrumens fort ingénieux,

(a) *Over Ampt der Vroedmeesters, &c.* p. 10. 11.

(b) *Observ. sur Polypes*, pag. 99. & suiv.

pour pouvoir ferrer le col de ces tumeurs, lorsqu'elles sont dans un lieu trop élevé. L'on doit lire sur-tout, ce que le même Auteur (c) a dit dans un autre endroit sur les polypes de la matrice & du vagin. Les instrumens qu'il avoit décrits, pour faire la ligature du polype, étant trop compliqués, & ne pouvant être mis en usage qu'avec beaucoup d'adresse, il a donné la description d'un instrument plus simple, (d) par lequel, on peut au moyen d'un fil d'argent ferrer à volonté le col de la tumeur polypeuse. Denys (e) a employé une petite machine à-peu-près semblable, pour lier une tumeur qui avoit son origine à l'orifice de la matrice; mais il s'est servi d'un fil ciré, au lieu d'un fil d'argent; ce qui est néanmoins beaucoup plus commode. La malade étant obligée de quitter la Ville après l'application de la ligature, il lui prescrivit de la ferrer, en tordant de plus en plus. Jusqu'à ce que la tumeur tombât; ce qui arriva heureusement.

(c) Mém. de l'Académ. de Chirurg. Tom. III. pag. 516. & suiv.

(d) Mém. de l'Académ. de Chirurg. Tom. III. pag. 578.

(e) Over het Ampt der Vroedmeesters, &c. pag. 11.

On

On pourroit peut-être croire, que ces tumeurs empêchent la conception, surtout si elles ont pris racine dans la matrice même; mais il y a quantité d'exemples qui prouvent le contraire; on trouve dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie (f) plusieurs cas de cette nature & assez surprenans, qui font voir incontestablement, que ces tumeurs ne s'opposent pas toujours à l'accroissement convenable du fœtus, à plus forte raison elles ne nuisent point à la conception.

Il semble qu'Hippocrate, (g) a fait mention de ces tumeurs attachées par un pédicule dans ces parties; car il dit : *Si les parties génitales rendent une odeur forte, & qu'il y naisse une excroissance avec douleur, on appaisera la douleur en faisant prendre le matin à jeûn de la semence de persil dans du vin; l'anis pris de la même manière dissipera l'odeur forte; quant à l'excroissance, il faut la couper.* Le manuscrit du Vatican (h) donne encore une plus

(f) Mém. de l'Académ. de Chirurg. Tom. III. pag. 543. & suiv.

(g) De Naturâ Mulieb. Cap. LXVI. Chart. Tom. VII. pag. 515.

(h) Ibid. pag. 900. n°. 127.

266 *De l'Accouchement* §. 1314. 1315.
grande vraisemblance à cette opinion ;
car au lieu de *κίον* petite colonne , on
lit *κίσσος κίσσινον*. Assurément le cas-
toreum des boutiques peut assez bien
être comparé à ces tumeurs par son
odeur forte , & par sa figure.

§. 1315. *Si les levres excoriées de ces par-
ties se sont unies ensemble , il faut , s'il
est possible , les séparer promptement &
avant l'accouchement , avec l'instrument
tranchant , & en procurer la cicatrice.*

Pour que l'accouchement réussisse , le
foetus doit passer par l'orifice de la ma-
trice , par toute la longueur du vagin ,
par l'orifice externe du vagin , & ainsi
il peut se trouver obstacle dans ces trois
parties.

Il est certain que les côtés de ces par-
ties nouvellement excoriés par quelque
cause que ce soit , peuvent se coller
ensemble ; & il n'est pas impossible que
la même chose arrive à l'orifice de la
matrice. Que la conception se soit faite,
le vagin étant fermé , c'est ce que de
fideles observations nous ont appris ;
mais qu'une femme ait pu concevoir ,
l'orifice de la matrice étant tout-à-fait
épaissi & bouché , c'est ce que l'on ig-
nore. Il est bien vrai qu'après l'impré-

gnation, l'orifice de la matrice peut s'épaissir & se boucher : ce que l'on pourroit soupçonner, si des ulceres vénériens, ou d'autres avoient rongé ces parties ; mais il ne paroît pas aisé de le distinguer par le tact, avant l'accouchement.

Il est vrai que dans les Femmes Grosses, l'orifice de la matrice, qui étoit pointu, épais & ferme, s'applatit, s'émincit, & devient mol au bout de deux ou trois mois, de sorte que deux ou trois mois avant l'accouchement il s'ouvre déjà. (i) Mais *Deventer* qui a fait cette remarque, avertit bien prudemment à la page suivante, *qu'il ne faut pas prendre tout ceci à la rigueur, puisqu'il y a des exceptions à faire.* Car dans les femmes qui accouchent pour la première fois, qui sont robustes & avancées en âge, l'orifice de la matrice reste quelquefois fermé jusqu'à la fin, & ne s'ouvre que dans les douleurs expulsives. Il a observé que la même chose arrive, lorsque l'enfant, est dans une mauvaise situation.

Outre cela, il est constant (k) que

(i) *Deventer*. Nov. Lum. Obstetric. Cap. xv. pag. 55.

(k) *Ibid*. Cap. xvii. pag. 69.

les femmes éprouvent de fausses douleurs, qui se font sentir dans le bas-ventre, au lieu que les vraies viennent des lombes, s'étendent le long des côtés du bas-ventre & se terminent au pubis : dans les fausses douleurs, l'orifice de la matrice se contracte, & l'on pourroit croire alors imprudemment, que ses bords sont collés ensemble, sur-tout lorsque ces fausses douleurs précèdent les vraies, & même qu'elles les accompagnent. *Moschion*, (l) paroît les avoir bien distinguées des vraies ; car après avoir exactement détaillé les signes de l'accouchement instant, il dit : *que l'on sent à l'orifice une douleur cuisante ; qu'il est sec & fermé.* Au contraire dans les vraies douleurs, il est plus dilaté, & plus humecté.

Ceci fait voir qu'il faut beaucoup de connoissances & de prudence, pour déterminer, si l'orifice est réellement bouché, puisque cela arrive rarement, & peut-être seulement après l'imprégnation. L'inflammation, la suppuration, la maladie vénérienne, peuvent être rangées parmi les causes de cette maladie. *Hippocrate* (m) a aussi remarqué qu'il

(l) Spach. Gynæc. pag. 4. n°. 45.

(m) De Nat. Mulier. Cap. LXI, Charteris Tom. VII, p. 714.

survient quelquefois de petits ulcères chauds (des aphtes) à ces parties. Voyez le chapitre des Aphtes au volume précédent §. 978.

J'ai parlé ailleurs, d'une femme de quarante ans, qui accouchoit pour la première fois, & qui avoit l'orifice de la matrice fermé : après quatre jours de travail, l'on fut obligé de tirer l'enfant mort, avec beaucoup de difficulté, à cause du peu de distance qu'il y avoit entre l'os sacrum & le pubis; elle releva cependant de cet accouchement très-laborieux, & devenue grosse trois mois après, le travail commença au terme, & quoiqu'elle eût pendant deux jours souffert de cruelles douleurs, l'orifice de la matrice, ne prêtoit en aucune manière. L'Accoucheur le trouva gonflé; sans aucun vestige d'ouverture. Dans le premier accouchement qui fut très-laborieux, on le violenta, l'inflammation & la suppuration s'ensuivirent, ce qui occasionna le recollement des bords, que les assistans attribuoient au déchirement des parties extérieures. Il paroît fort vraisemblable, qu'il s'est fait une suppuration dans l'intérieur & qu'en suite l'orifice aura été bouché, de manière cependant qu'il est resté un petit

passage pour l'imprégnation , & non pour la sortie du fœtus. Ayant dilaté le vagin avec les premiers instrumens qui se trouverent sous la main , parce que l'on ne put en avoir de plus convenables, l'on apperçut la cicatrice de l'orifice fermé , & l'on fut obligé d'enfoncer le bistouri de l'épaisseur d'un demi-pouce , pour pouvoir ouvrir l'orifice : on touchoit avec le doigt la tête du fœtus ; mais toute la circonférence étoit dure comme un cartilage , & ne cédoit à aucun effort de cette pauvre femme , ce qui obligea d'y faire de nouvelles incisions ; il commença à se dilater un peu ; mais pas suffisamment. L'Accoucheur fut forcé de faire avec ses mains l'extraction de l'enfant , comme dans le premier accouchement.

Lorsqu'on multiplioit les incisions à cet orifice cartilagineux , il n'en sortoit point de sang ; la malade ne sentoit aucune douleur , elle se plaignoit seulement de la difficulté avec laquelle le vagin se dilatoit.

Dès qu'on l'eût remise dans son lit , l'accouchement étant achevé , elle fut attaquée de pleurésie , avec une fièvre ardente & une grande difficulté de respirer ; épuisée par tant d'accidens ,

elle y succomba, & mourut au bout de vingt-quatre heures (n).

Ce cas surprenant nous apprend qu'après l'inflammation & la suppuration, l'orifice de la matrice avoit été bouché par une cicatrice dure & cartilagineuse; mais que cependant ce vice ne s'est manifesté qu'au temps de l'accouchement. Mais si l'on avoit lieu de le soupçonner, ne devroit-on pas craindre l'avortement & une dangereuse hémorrhagie, lorsqu'on dilate le vagin par force, que l'on fait des incisions pour ouvrir l'orifice fermé, & qu'enfin l'on empêche le recollement des parties divisées? De plus légères causes peuvent produire l'avortement.

L'orifice peut encore être bouché par une membrane ou d'autres causes qui empêchent l'écoulement des menstrues : j'en ai parlé ailleurs, & j'ai en même temps remarqué que c'est une cause de stérilité.

L'on connoît plus aisément le recollement du vagin & de la vulve, & il est plus aisé d'y remédier. J'en ai aussi fait mention dans le Traité des Maladies des Filles, où je rapporte l'histoire

(n) Medic. Essais and. Observat. Tom. III. n°. XIX. pag. 514. & suiv.

surprenante d'une femme qui, mariée à seize ans, avoit le vagin si étroit, qu'il permettoit à peine l'introduction d'une plume à écrire; cependant après onze ans de mariage, elle devint grosse, & le cinquième mois de la grossesse, le vagin commença à se dilater spontanément, de manière qu'elle accoucha heureusement. Si l'on doit couper une membrane qui bouche le vagin, ou séparer les parties collées ensemble; il est évident que cela doit se faire avant l'accouchement; de sorte que la guérison soit achevée avant que le travail commence: car si l'on s'y prend trop tard, il en résulte des inconvéniens, comme l'observation suivante le fait voir.

Au commencement d'un premier accouchement, la Sage-femme trouva le vagin fort resserré & fort étroit au milieu de sa longueur. On appella un Chirurgien qui trouva la même chose; il sentit néanmoins au bout du doigt un petit trou que M. *Benevoli* (o), aussi mandé dans ce cas très-embarrassant, dilata par l'introduction du doigt; ce qui permit l'usage du *Speculum Ma-*

(o) Dissertaz. &c. Observ. v. pag. 26.

tricis, pour pouvoir faire une plus grande dilatation. On parvenoit alors à toucher la tête du fœtus, mais il y avoit encore une membrane mince qu'il faïsit avec une érigne, & qu'il éloigna ainsi de la tête de l'enfant, en la tirant, tandis qu'un autre la coupoit avec des ciseaux; mais l'ouverture ne paroissant pas encore assez grande, pour permettre à la tête du fœtus de passer, il la dilata avec sa main & la déchira, pour découvrir tout-à-fait la tête: trois heures après, cette femme mit au monde une fille vivante. Tout fut assez bien jusqu'au cinquième jour, alors la fièvre la prit avec un frisson considérable, le bas-ventre devint enflé, il survint un vomissement, une sueur abondante, & une douleur très-aiguë au vagin, avec un écoulement copieux d'une matiere purulente, muqueuse & teinte de sang. On employa tous les secours de l'art qui, quelques semaines après, firent disparaître une partie des symptomes; mais il fallut six mois de soins, pour obtenir la cicatrice de l'ulcere. La cure néanmoins fut heureuse & parfaite; puisque cette femme accoucha plusieurs fois dans la suite, sans qu'il lui soit survenu rien de fâcheux. L'on demanda un jour à la

mere de l'accouchée , si sa fille n'avoit jamais eu aucune tumeur , aucune maladie aux parties génitales , elle dit constamment que non ; elle se ressouvint néanmoins que dans sa première jeunesse , allant à cheval sur un long bâton avec de jeunes personnes de son âge , elle tomba , & se blessa fortement les parties génitales avec le nœud du bâton , de sorte qu'elle fut plus d'un mois confiée aux soins d'un Chirurgien. Il paroît assez probable que son incommodité venoit de-là. Assurément , si l'on eût connu cet obstacle , on auroit pu y remédier plus sûrement avant l'accouchement qui a tellement endommagé & déchiré le vagin , que l'on n'a pu éviter l'inflammation & la suppuration qui en est la suite.

Le vagin s'enflamme & suppure très-souvent après l'accouchement , sur-tout après celui qui est laborieux ; il tombe même quelquefois en gangrene : si l'on vient à bout de procurer la guérison , & que l'on n'apporte pas beaucoup d'attention , les côtés du vagin peuvent se coller ensemble , ou être tellement rétrécis par des cicatrices dures , qu'il prête très-difficilement dans l'accouchement suivant. L'Histoire de la Mé-

§. 1316. *difficile.* 275
decine fournit plusieurs cas de cette nature (p).

§. 1316. *Si la jonction trop serrée des os a empêché le passage, il faut les rendre souples avec les linimens & fomentations émollientes (1313), & secourir la femme en travail, par l'opération de la main, suivant les règles de l'art.*

La plus grande difficulté des Accouchemens vient de cette cause; & comme l'on peut à peine y apporter remède, c'est avec raison que les Accoucheurs ne craignent rien tant que la mauvaise conformation des os qui forment la cavité du bassin.

Quoique ces os dans les enfans nouvellement nés, soient composés de quinze pièces distinctes, ils s'unissent tellement dans un âge plus avancé, que l'on ne trouve au bassin d'une fille nubile que quatre os; sçavoir, l'os sacrum, le coccyx & les deux os innominés. Les Anatomistes ont coutume de distinguer chacun de ces derniers en trois parties, auxquelles ils ont donné divers noms: car la partie antérieure de

(p) *Peu, Pratiq. des Accouch. pag. 245. & suiv.*

l'os innominé, s'appelle l'os *Pubis*, la supérieure & postérieure l'os *Ilium*, l'inférieure & latérale l'os *Ischion*.

Ces os unis ensemble forment la cavité du bassin, & sont lisses & polis du côté qui regarde cette cavité. L'os *sacrum* en constitue la partie postérieure; cet os large supérieurement, se rétrécit en descendant, & le *coccyx* est joint à sa partie inférieure & étroite. Les os *Ilium* forment la partie supérieure & latérale du bassin : les os *Ischion*, l'inférieure, latérale; & l'antérieure, est formée par le *Pubis* : le bassin est donc l'espace circonscrit par ces quatre os unis ensemble.

L'on a aussi coutume de considérer dans cette cavité, l'entrée & la sortie. L'entrée est formée postérieurement par les dernières vertèbres des lombes qui font saillie antérieurement à cet endroit; & par la partie supérieure du *Sacrum*; aux deux parties latérales, elle l'est par le bord mitoyen des os des îles; antérieurement par la partie supérieure des os pubis. La sortie du bassin est formée postérieurement par le *coccyx*, latéralement par le bord inférieur de l'un & de l'autre os *ischion*, & antérieurement par l'échancrure inférieure des os pubis,

L'heureux succès de l'accouchement dépend en très-grande partie de la bonne conformation du bassin : car si le passage est trop étroit, il est évident que le fœtus ne peut sortir qu'avec beaucoup de difficulté ; il est même quelquefois impossible qu'il puisse passer. Mais ce qui paroîtra sans doute étonnant au premier abord, c'est que la trop grande largeur du bassin pourra être nuisible, si l'Accoucheur n'apporte beaucoup de soins & d'attention : car pour qu'un accouchement soit heureux, il faut que les efforts de la mere fassent sortir le fœtus par l'orifice de la matrice dilaté par gradation, & la matrice a besoin d'être soutenue pour ne point être exposée à tomber. Si l'entrée du bassin est trop large, l'orifice étant à peine ouvert, la matrice descendra avec le fœtus, faute d'être suffisamment poussé dans les douleurs de l'accouchement ; elle descendra, dis-je, si elle n'est suffisamment soutenue par l'étroitesse du bassin. *Deventer* (q), à qui plusieurs expériences ont appris que cela arrive, avertit les Sages-femmes de bien examiner l'étendue du bassin, lorsqu'elles

(q) *Novum Lumen, Obstetr. Cap. xxvii. pag. 114.*

sont appellées au secours des femmes, & de ne pas avoir trop de sécurité, quoique tout paroisse *aller à pleines voiles* : car il faut craindre une descente de matrice. On prévient ce malheur en retenant avec la main la matrice qui descend avec le fœtus, pour l'empêcher de passer la vulve. C'est avec cette sage précaution qu'il soutient la matrice, & qu'il supplée à l'étroitesse requise du bassin. *Ruysch* (r) a vû des cas semblables; c'est à cette occasion qu'il fait la remarque suivante : *On ne peut exprimer de quelle façon monstrueuse se présente alors l'orifice de la matrice, ceux qui ont assisté avec nous à de pareils accouchemens, savent combien il faut de circonspection. Je pense qu'il faut dans cet état abandonner la sortie de l'enfant à la nature, & soutenir l'orifice avec les deux mains.*

Il ne craignoit pas seulement la chute de la matrice, il craignoit aussi son renversement.

M. *Levret* (s) a remarqué que quand l'entrée du bassin est large, la sortie est ordinairement étroite, & qu'au contraire, lorsque l'entrée est étroite, la

(r) *Observat. Anatom. Chirurg.* pag. 24.

(s) *L'Art. des Accouchem.* pag. 7.

sortie est large. Dans le premier cas, tout s'exécute promptement au commencement de l'accouchement ; mais vers la fin, il est retardé : alors on doit moins appréhender la chute de la matrice, & l'on peut secourir la femme en réprimant doucement le coccyx qui, courbé antérieurement, soutient la tête de l'enfant, & la dirige suivant sa courbure vers le bord ou courbure inférieure des os pubis, où l'on trouve un plus grand espace pour la sortie du fœtus. Tout le monde sçait que le coccyx peut prêter dans l'état naturel, comme M. *Levret* (t) en avertit, en disant de très-belles choses sur la structure des os du bassin. Mais si l'entrée est trop étroite, pour l'ordinaire la sortie est plus large, & alors l'accouchement commence très-lentement ; mais dès que l'enfant a franchi le détroit, il sort souvent avec précipitation, à cause de la sortie trop large du bassin. Il arrive aussi que le bassin est trop large, non-seulement à son entrée & à sa sortie, mais dans tout son trajet, & alors la matrice pourroit tomber avec le fœtus qu'elle contient, au-delà des parties

(t) Ibid. pag. 6.

extérieures de la génération, si une main habile ne s'y opposoit (u).

Il est donc aisé de voir que l'on peut accuser à juste titre la trop grande amplitude du vagin; cependant l'art des Accouchemens fournit des ressources contre ces inconvéniens; mais il y a une bien plus grande difficulté, si le bassin est trop étroit, parce que l'impossibilité absolue de l'accouchement en est quelquefois la suite. Il est certain que le trop grand volume du fœtus peut rendre l'accouchement difficile & même impossible, mais il s'agit ici de la difficulté qui vient de la part de la mere.

Si le bassin ne peut permettre l'introduction de la main (v) de l'Accoucheur, telle qu'elle soit, c'est une marque qu'il est si étroit, que le fœtus à terme ne peut en aucune maniere franchir sa cavité. L'on sçait que l'on trouve une assez grande différence dans les mains de divers hommes, elles sont plus ou moins grandes, plus ou moins charnues. L'on dit que ceux-là sont plus propres aux accouchemens qui joignent à beaucoup de forces de petites

(u) L'Art des Accouchem. pag. 70.

(v) Ibid. pag. 2.

mains & des doigts longs ; si donc le bassin ne peut permettre l'entrée de la main d'un Chirurgien doué de ces qualités, la sortie du fœtus à terme est regardée comme impossible, & il ne reste qu'une ressource, c'est l'opération Césarienne, de laquelle je parlerai dans la suite.

Les os du bassin sont susceptibles de toutes les maladies auxquelles sont sujettes les autres parties du corps : ainsi les exostoses qui y naissent peuvent rétrécir la cavité (x). L'on a de plus observé que la tête du fémur sortie de la cavité cotyloïde, & poussée sur le trou oval, a rendu l'accouchement impossible avant la réduction. Il est encore certain que les dernières vertebres des lombes, faisant trop de saillie en dedans, ont empêché tout-à-fait l'accouchement, quoique le bassin ait été bien conformé.

Comme le *Rachitis* change si considérablement la conformation de beaucoup d'os, les Auteurs qui ont écrit sur l'art des Accouchemens ont avancé que l'on doit craindre un accouchement difficile pour celles qui ont été attaquées de cette fâcheuse maladie dans leur première jeunesse : car il leur reste toute

(x) Crantz, de Utero rupto, pag. 28.

la vie une bosse, l'épine torse, la claudication, &c. Un sçavant Auteur a très-bien décrit ces maladies, & il a remarqué que le bassin n'est pas toujours mal conformé, quoique l'épine ne soit point droite : car si cette mauvaise conformation ne provient point du *Rachitis* dans la première jeunesse, mais de quelque autre cause dans un âge plus avancé, comme vers la douzième ou quatorzième année, alors le bassin est déjà formé, & peut avoir une disposition convenable, quoique le reste du corps soit défiguré par la torsion de l'épine. Ce sont apparemment-là les cas où les Accoucheurs sont étonnés de voir des femmes difformes ne pas accoucher plus difficilement que celles qui ont une taille élégante. Il faut cependant remarquer que les Femmes bossues accouchent plus difficilement, si la torsion de l'épine rétrécit la cavité de la poitrine, quoique le bassin soit bien conformé; parce qu'elles ne peuvent faire dans le travail d'aussi grands efforts, à cause de la difficulté qu'elles ont à respirer (y).

Comme les enfans rachitiques ont les os mols & flexibles, & qu'ils ne peu-

(y) Brudenell-Exton, oft. Midwiferi, Sect. IV. pag. 84.

vent marcher comme les enfans sains, ils restent continuellement assis ou attachés au sein de leur nourrice ; ce qui fait que le coccyx est porté antérieurement vers la cavité du bassin, que l'extrémité inférieure de l'os sacrum est jetée en dehors, tandis que la partie supérieure fait saillie en devant avec la dernière vertebre des lombes, & s'approche du bord supérieur de l'os pubis ; de sorte que l'on a quelquefois observé que, dans certaines femmes, la distance qu'il y a entre l'os sacrum & le bord supérieur de l'os pubis, n'avoit pas plus de trois pouces, qu'elle en avoit deux dans les unes, & quelquefois, mais rarement, un pouce & demi dans certaines.

Dans d'autres femmes, la même maladie fait rentrer en dedans la dernière vertebre des lombes avec la partie supérieure de l'os sacrum, mais latéralement ; les os pubis qui doivent avoir une surface convexe extérieurement, & concave intérieurement, s'applanissent & même quelquefois deviennent convexes vers l'intérieure ; mais la partie inférieure de l'un & l'autre os ischion, est tournée vers la cavité du bassin, & la distance entre les extrémités de ces os qui doit avoir trois pouces & un

quart, diminue. Le vice néanmoins le plus ordinaire, provenant de cette cause, est la protubérance de la dernière vertebre des lombes & de la sommité de l'os sacrum, laquelle protubérance fait que la tête du fœtus reste si souvent immobile à l'entrée d'un bassin mal conformé. Ce vice augmente la crainte de l'Accouchement difficile pour les femmes qui ont été rachitiques, parce qu'il reste presque toujours quelque difformité au bassin, quoiqu'elles aient acquis une stature haute & élégante. Cela fait voir la raison qu'ont les Chirurgiens versés dans l'art des Accouchemens de craindre toujours un accouchement difficile pour les femmes qui ont été attaquées de cette maladie.

Si donc l'assemblage trop serré des os empêche le passage du fœtus, l'on demande à juste titre, quel secours l'art peut procurer. L'on recommande des liniments très-émollients, des fomentations, des vapeurs, &c. ces remèdes seront utiles, si les parties molles sont séches & trop roides, comme je l'ai dit plus haut; mais il n'y a pas grande espérance de ramollir en peu de temps & de rendre plus souples les os par cette méthode : l'on peut cependant em-

ployer ces remèdes en toute sûreté dans ces circonstances.

Comme les os qui forment la cavité du bassin ont été auparavant unis entr'eux par le moyen des cartilages qui commencent à s'ossifier vers le temps de la puberté, les Accoucheurs ont mis en question, si ces os pouvoient dans le temps de l'accouchement, s'écarter, se séparer les uns des autres pour augmenter la cavité du bassin. *Eustache* (z) a remarqué que la synchondrose qui unit les os pubis, est assez épaisse. Cette même commissure des os pubis est fortifiée extérieurement par beaucoup de fibres ligamenteuses & aponévrotiques très-fortes. De même l'union de l'os sacrum avec les os des îles, est fortifiée par divers plans de fibres aponévrotiques fort épaisses & fort élastiques (a). Il paroît donc qu'il y a dans ces parties un appareil qui leur permet de prêter un peu, & de se rétablir aussitôt par leur ressort, dès que la cause de la distraction cesse.

Tous les Accoucheurs accordent que le coccyx peut céder, & il est constant que l'accouchement sera plus difficile,

(z) Tab. XLIII. Chap. I. pag. 210.

(a) Levret, l'Art. des Accouchemens, p. 37

s'il ne peut être porté en dehors, lorsque la tête de l'enfant est à la sortie du bassin. Mais *Mauriceau* (b) nie l'écartement des os pubis, parce qu'il a vu à l'Hôtel-Dieu de Paris des femmes aller immédiatement après l'accouchement, à leur lit qui étoit souvent assez éloigné ; ce qui n'auroit pû se faire, si les os pubis avoient été séparés l'un de l'autre, ou les os des îles de l'os sacrum. Il a ajouté à cela qu'il n'a jamais remarqué cette séparation des os sur plusieurs cadavres de femmes mortes en couche qu'il a disséquées. Il ne me paroît pas que l'on puisse la nier dans l'Accouchement difficile. Des Maîtres célèbres dans l'art des Accouchemens, l'ont certifié, ils ont trouvé les ligaments dont nous avons parlé, mols & dilatés, les os même séparés. *Riolan* a démontré la même chose à trois cents auditeurs, sur le cadavre d'une femme pendue quatre jours après être accouchée. *Diemerbroeck* a trouvé ces os séparés de la largeur du petit doigt, le lendemain de l'accouchement. *Paré*, *Bauhin*, *Harvée*, *Spigelius* ont vu la même chose : *Bonnet* a rassemblé tous ces témoignages (c). J'ai

(b) Liv. III. Chap. 1. pag. 210.

(c) Sepulc. Anat. Tom. III. pag. 117. 119.

vû sur une femme de marque, morte la septième semaine après son accouchement, les os pubis encore séparés; de sorte que l'on pouvoit les faire glisser l'un sur l'autre, & l'on appercevoit la crépitation. C'est ce qui fait que je ne suis point surpris qu'un homme (d) qui s'est rendu célèbre dans l'art des Accouchements, instruit par ses propres observations, & par ses expériences réitérées sur les cadavres qu'il a disséqués, ait avancé que l'écartement des os pubis arrive plus souvent qu'on ne le croit. *Cornelius à Solingen* (e), a trouvé ces os séparés de la largeur d'un travers de doigt, & le cartilage qui les unit ramolli. L'on peut lire dans *Stalpart van der Wiel* plusieurs observations tirées des meilleurs Auteurs, qui apprennent que dans l'Accouchement difficile, les os pubis & les autres qui forment le bassin, s'écartent les uns des autres, les tégumens devenant plus mols & plus tuméfiés; ce qui paroît sur-tout digne de remarque (f). L'on observe qu'avant

(d) Levret, l'Art des Accouch. pag. 3.

(e) *Stalpart. van. der. Wiel. Observ. LXVI. pag. 284. & seq.*

(f) *Peu, Pratique des Accouchem. Liv. I. Chap. XII. §. XII. pag. 185. Denys Verhandelingen, &c. pag. 114. 115.*

L'accouchement, la membrane interne du vagin devient un peu plus tuméfiée, mollé, humide, & que les lèvres de la vulve s'enflent & deviennent molles aussi. L'orifice de la matrice, auparavant ferme & solide, s'amollit & se dilate avant que les douleurs viennent. Les ligamens qui unissent entr'eux les os du bassin, deviennent-ils de même mols & humides avant l'accouchement pour pouvoir prêter, s'il est nécessaire, dans celui qui est difficile? Les os séparés, se rejoignent-ils ensuite par le moyen de leurs ligaments élastiques, lorsque le fœtus est sorti? C'est ce qui paroît assez probable. J'ai vû très-souvent des femmes se plaindre après un accouchement difficile, de douleurs qu'elles ressentoient vers la commissure des os pubis, & n'avoir pû souffrir en aucune maniere d'être sur leur séant dans le lit, les premiers jours de leur couche. Cependant ces douleurs diminuoient peu-à-peu, & elles se rétablissoient, mais plus tard.

S'il faut une si grande force pour séparer les os dans un bassin trop étroit, afin de faire sortir le fœtus, l'on voit quelle violence la tête doit souffrir, lorsqu'elle est comprimée de toutes parts
dans

dans un passage aussi étroit. C'est ce qui fait qu'il meurt tant d'enfants dans l'Accouchement difficile; & s'ils sortent encore vivants, ils ont la tête allongée & fort différente de la figure ordinaire: les Sages-femmes habiles ont soin, pour remédier à ce défaut, de la presser mollement & également. Car l'on sçait que le crâne d'un enfant nouvellement né, n'est pas tout-à-fait osseux, mais encore en partie membraneux; ainsi les os peuvent se rapprocher, & la figure sphéroïde de la tête peut être changée en une oblongue, pour passer plus aisément par un bassin trop étroit.

Il faut aussi beaucoup de force de la part de la matrice, lorsqu'elle agit pour l'expulsion du fœtus par un bassin étroit: car il est hors de doute que l'accouchement est un effet de sa propre contraction. *Hemsterhuys (g)* a vû vers le milieu du siècle précédent, l'*uterus* d'une chienne pleine, faire sortir ses petits par sa seule contraction, sans le concours du diaphragme ni des muscles du bas-ventre qui étoient ouverts. Des expériences plus récentes confirment la même chose. *Caldani (h)*,

(g) *Messis aurea exhibens Anatomica*; p. 333.

(h) *Littera scritta al Chiarissimo, &c. Haller*, pag. 320.

Médecin célèbre de Boulogne , a vû l'*uterus* d'une chienne prête à mettre bas, se mouvoir assez fortement. Il croyoit d'abord que ce mouvement étoit excité par les petits qui y étoient renfermés : il ouvrit l'*uterus*, il en tira trois petits chiens vivants & deux morts presque pourris : ainsi vuide, l'*uterus* se contracta avec une si grande force , que sa cavité fut presque réduite à rien. Cette contraction dura plus d'une heure , après quoi le mouvement commença à se ralentir , un léger agacement suffisoit pour l'augmenter ; de sorte qu'une chandelle approchée de trop près , excitoit de si fortes contractions , que toute la cavité en étoit effacée. Les mêmes expériences ont été faites ensuite sur deux vaches qui n'étoient point pleines , lorsque la matrice étoit encore dans le corps & après l'en avoir tirée.

Plusieurs observations persuadent que la matrice humaine jouit de la même action. Lorsque dans le travail une habile Sage femme touche l'orifice de l'*uterus* , elle sent avec son doigt que les douleurs vont commencer , ce que ne sent point la malade. Il y a plus , on excite la matrice à se débarrasser de ce qu'elle contient , en irritant doucement son orifice,

Elle fait par ses propres forces sortir le fœtus, la mere étant morte : dans la femme vivante, elle détache le placenta qui y a été laissé, elle l'en débarrasse, elle exprime les caillots de sang qui remplissent sa cavité, & de la grande distension de l'état de grossesse, elle revient à son ancien volume. Les Accoucheurs ont senti bien des fois la constriction de la matrice, en y introduisant la main. *Ruysch* y a découvert une structure musculaire, plusieurs Auteurs l'ont confirmé. L'on peut consulter sur cela la description de la matrice dans l'état de grossesse par *Noortwyk* (i). Tout ceci concourt donc à démontrer la forte contraction de la matrice dans l'accouchement.

Long temps avant que *Ruysch* eut découvert les fibres musculaires de l'*uterus*, il paroît avoir été si certain de sa forte contraction, qu'il a cru que l'orifice restant opiniâtement fermé ou bouché par la tête du fœtus, les humeurs qui y sont renfermées, pouvoient passer par les trompes de Fallope, & s'épancher dans la cavité du bas-ventre. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'il semble que la matrice, dans un

(i) De Utero gravido, pag. 106. & seq.

accouchement très-difficile, a exprimé de sa propre substance, comme par transudation, du sang que l'on a trouvé coagulé dans la cavité du bas-ventre, après la mort. Une femme meurt (*k*) dans un accouchement difficile, le fœtus n'étant point sorti, l'on trouva à l'ouverture du cadavre toute la surface antérieure de la matrice couverte de sang coagulé que l'on ne pouvoit en séparer en aucune manière : ce caillot étendu sur une table, avoit quinze pouces de longueur, un pied de largeur, & trois lignes d'épaisseur. Après un examen exact, l'on ne trouva aucun vaisseau ouvert, & pas une goutte de sang dans le reste de la cavité du bas-ventre (*l*); d'où il paroît probable que le sang avoit été exprimé comme par transudation de la propre substance de la matrice, par les très-grands efforts de la femme en travail, & il n'est pas hors de vraisemblance que cela soit arrivé très-souvent dans l'accouchement fort difficile; ce qui a pu donner naissance à de très-grandes maladies après l'accou-

(*k*) *Observ. Anat. Chirurg.* n°. LXXXIV. & LXXXV. pag. 79. 80.

(*l*) *Medic. Essays, and Observat.* Tom. II. pag. 447.

chement, par la corruption du sang extravasé, & l'infection qu'il aura produit sur les viscères du bas-ventre : car il paroît à peine croyable qu'une aussi grande quantité de sang coagulé & grumelé, épanché dans la cavité de l'*abdomen*, ait pû être résorbée.

Pendant que la matrice, se contracte avec tant de force & que dans l'accouchement difficile elle est encore comprimée par de très-violents efforts de la femme en travail, sur le fœtus contenu dans sa cavité, l'on a un juste sujet de craindre sa rupture par laquelle l'enfant tombe totalement ou en partie dans le bas-ventre, accident presque toujours suivi de la mort. M. Gregoire, Maître en Chirurgie de Paris, célèbre dans l'Art des Accouchements, atteste qu'il a vû seize fois dans l'espace de trente ans, la rupture de la matrice. Il a vû une fois entr'autres, le fœtus toucher avec ses pieds le diaphragme de la mere, la matrice étant rompue au côté du placenta. Il a observé dans un autre cas, la tête de l'enfant & tout son côté droit hors de la matrice, le reste de son corps y étant encore contenu; de sorte que ses cuisses étant écartées, il étoit,

pour ainsi dire, à cheval sur la matrice. *La Motte* (m) & d'autres Auteurs, rapportent plusieurs exemples de la rupture de la matrice. Le cas du fœtus qui avoit percé le placenta & la matrice avec les pieds, & que *La Motte* tira néanmoins par les pieds, est sur-tout un fait digne de remarque. Après que le placenta fut séparé, il introduisit de nouveau la main dans la matrice, & toucha manifestement les intestins. Cette pauvre femme survécut cependant trois jours à ce malheur. Dans un autre cas semblable, une femme vécut quatre jours, & l'on ne trouva sur son cadavre pour vestige de la rupture de la matrice, qu'un trou à passer le petit doigt, tant la matrice s'étoit resserrée. *Peu* (o) rapporte une histoire surprenante de la rupture de la matrice, par laquelle un fœtus étoit passé tout entier dans la cavité du bas-ventre, excepté l'extrémité d'un pied & le cordon ombilical : la mere vécut huit jours. Le

(m) Académ. des Scienc. l'an 1724. Hist. pag. 52. Heisterswaarnemingen, pag. 944.

(n) Traité des Accouch. Liv. IV. Chap. v. pag. 463.

(o) Pratique des Accouch. Liv. I. Chap. XIII. pag. 72. & suiv.

célèbre *Alexandre Monro* a trouvé sur le cadavre d'une femme qui avoit été en travail pendant trois jours sans pouvoir accoucher, une rupture à la matrice, par laquelle le fœtus à terme & le placenta étoient tombés dans la cavité du bas-ventre, qui contenoit aussi une grande quantité de sang (p).

Le même Auteur (q) rapporte encore que dans un accouchement difficile, non seulement la matrice a été rompue, mais que le bas-ventre a crevé avec grand bruit, que par son ouverture, l'on a tiré le fœtus & le placenta, & que les assistants ont vû les parties contenues dans cette capacité. La femme cependant à qui cela est arrivé, a été parfaitement guérie par la seule application du beurre mêlé avec le sucre blanc. La cicatrice de la plaie guérie ne laissa pas plus de marque que celle d'une plaie qu'auroit faite une grosse épingle en effleurant la peau. Ce cas surprenant paroîtroit à peine croyable, si les témoins du fait ne l'eussent affirmé avec serment en présence des Magistrats, & si la Sage-femme & une autre femme qui

(p) *Essays and. Observat. Physic. and. Liter.* Vol. II. art. xxiv. pag. 339.

(q) *Ibid.* pag. 338.

avoient tiré le placenta, n'eussent été du nombre des témoins. Leurs témoignages munis de l'authenticité publique, sont conservés par les Secrétaires de la Société d'Edimbourg.

Il est donc certain que la matrice se rompt quelquefois dans l'accouchement difficile. Il est très-important de sçavoir, si l'on peut connoître les signes qui annoncent que cette rupture se fera, & ceux qui indiquent qu'elle est déjà faite. Enfin il faut voir si dans un aussi grand malheur, l'on a quelques secours à attendre de la Chirurgie.

On peut ranger parmi les causes de la rupture de la matrice, tous les obstacles qui s'opposent à la sortie du fœtus; mais cependant la matrice ne se rompt pas dans tout accouchement, même le plus difficile. Il y a plus, tout le monde sçait que cet accident arrive très-rarement (r). Comme l'on n'ouvre pas tous les cadavres des femmes mortes avant que l'accouchement soit achevé, il paroît que l'on a lieu de soupçonner une rupture de matrice, quoique l'on n'en ait pas une entière certitude; si dans le travail les efforts

(r) Crantz, de Utero rupto, pag. 124

ont été considérables , quoiqu'inutiles.

M. Levret (s) admet pour cause immédiate & très-fréquente de la rupture de la matrice , outre cette force extérieure , les coups de pieds de l'enfant , lorsqu'il a la tête enclavée dans un bassin trop étroit : cela arrive sur-tout lorsqu'il a des mouvements convulsifs ; ce qui est ordinaire , quand il est sur le point de mourir : si alors la matrice se contracte & est agacée par les efforts de la mere , la rupture est fort à craindre. Ajoutons à cela , qu'outre les mouvements convulsifs , la force musculaire est prodigieusement augmentée , comme je l'ai fait observer en parlant de l'épilepsie.

Il est démontré par les fidèles observations des plus respectables Auteurs , que la matrice peut se rompre dans toutes ses parties. Le célèbre Crantz (t) les a toutes rassemblées dans un excellent Traité qu'il a composé sur la rupture de la matrice. Les signes qui précèdent cet accident , sont ceux-ci (u) : le fœtus , après avoir demeuré quelque temps immobile , s'agite , il fait

(s) L'Art des Accouch. §. 595. pag. 97.

(t) A l'endroit déjà cité , & pag. suiv.

(u) Levret, ibid. §. 597. 598. pag. 98.

des mouvements subits qui excitent à la mere une douleur aiguë à l'endroit de la matrice menacé de rupture. L'anxiété a sur-tout son siège vers le milieu de la région épigastrique. Ces secousses reviennent alternativement dans des intervalles non limités : enfin la dernière, mais plus violente, succède & annonce la mort de l'enfant, ensuite ces mouvements cessent : car presque toujours le fœtus meurt en convulsions. Crantz (v) ajoute à ces signes, les suivants : Le *bas-ventre vaste & distendu*, le *vagin rétiré*, l'*orifice haut*, les *douleurs sont vraies, mais violentes, fréquentes sans grands intervalles, ingrates, sans faire avancer l'accouchement*, elles viennent au commencement ou au milieu du temps du travail naturel. Lorsque les *eaux ont percé*, les *douleurs pressent plus violemment ; fâcheuses sans intermission, cruelles sans espérance d'accouchement*, elles tourmentent si fort la femme, que le vulgaire ignorant est très-surpris de ne pas voir l'accouchement se terminer, &c. jusqu'à ce qu'enfin le fœtus par une secousse très-violente, perce d'outre en outre la matrice d'un coup de pied, ou la déchire par un membre plus obtus. Ensuite il met en ques-

(v) De Utero rupto, pag. 15. 16. & suiv.

tion dans ses remarques (x), si la matrice se rompt avant ou après l'écoulement des eaux, & le tout bien considéré, il finit par conclure : *Que l'on ne peut rien décider de positif à ce sujet ; jusqu'à présent néanmoins il est constant par des observations bien décrites, que la rupture s'est toujours faite après la sortie des eaux.*

Si les signes mentionnés ci-dessus se rencontrent, l'on a juste sujet de craindre la rupture de la matrice ; si à ceux-ci succèdent les suivants, c'est une preuve que ce malheur est déjà arrivé (y). Ce sont la syncope, la grande foiblesse, quoique la malade n'ait pas perdu connoissance, la pâleur du visage, le pouls foible, une tumeur large & plate au bas-ventre, avec un sentiment de chaleur extraordinaire, mais douce ; si le froid des extrémités survient, la sueur froide, la malade meurt en peu de temps & presque toujours dans les convulsions. Quelquefois, lorsque la matrice se rompt, les assistants entendent le craquement que cette rupture occasionne, & la malade revenue de sa syncope, paroît être en

(x) Ibid. pag. 17. 18.

(y) Ibid. pag. 19. & seq. Levret, l'Art des Accouchem. §. 599. pag. 28.

meilleur état. L'on ne sent plus le mouvement du fœtus, ou du moins fort rarement; les douleurs cessent, l'on ne peut plus atteindre les membres de l'enfant que l'on touchoit auparavant à l'orifice de la matrice, sur-tout, si le fœtus entier ou en grande partie est déjà tombé dans le bas-ventre. Alors en touchant l'abdomen, l'on sent plus distinctement les parties de l'enfant qu'auparavant, lorsqu'il étoit encore dans la matrice.

On remarque fort judicieusement que cette suite de symptomes n'est pas toujours la même, que quelques femmes tombent en syncope & meurent en peu d'heures sans aucuns signes qui dénotent que cette rupture est déjà arrivée, tandis que d'autres, comme il est prouvé par plusieurs observations, survivent plusieurs jours à cet accident, à cause des différents symptomes qui ont dû, ou du moins qui ont pû survenir, à raison des dommages qu'aura causé le fœtus en comprimant ou en irritant tel ou tel autre viscère. Le fœtus ne tombe pas toujours dans la matrice, lorsque la matrice est rompue : car dans l'accouchement naturel le plus doux, l'on a vu le fœtus & le placenta sortir sans

le secours des Sages - femmes, & le même jour la mere mourir, & à l'ouverture du cadavre, l'on a trouvé la matrice déchirée (z).

L'on connoît sur-tout que le fœtus est dans le bas-ventre après la rupture de la matrice, si l'on ne sent plus une partie que l'on touchoit auparavant à l'orifice, s'il y a un écoulement de sang vermeil ou déjà coagulé, si l'orifice de la matrice s'ouvre & se ferme souvent, comme il arrive pour l'ordinaire après l'accouchement, si enfin la matrice est affaïssée (a). Les signes contraires à ceux-ci indiquent que le fœtus entier ou en partie est encore dans la matrice.

Comme plusieurs symptomes du déchirement de la matrice dépendent de la perte du sang qui se répand dans la cavité du bas-ventre, ils pourroient aussi avoir pour cause toute autre hémorrhagie; quoiqu'il n'y eût pas d'épanchement dans le ventre. Si le sang coule par l'orifice de la matrice & le vagin, la cause est manifeste; mais si les membranes étant encore entieres, le cordon ombilical est cassé, ou si ces mêmes

(z) Ibid. in notis.

(a) Crantz, de Utero rupto, pag. 39.

membranes étant percées, la tête du fœtus bouche & remplit l'orifice de la matrice, alors sa cavité se remplira de sang, le fœtus par inanition tombant en convulsions, frappera cet organe, la femme en travail s'affoiblira, pâli-
ra, & l'on verra survenir plusieurs symptômes qui paroissent être propres à l'état de la matrice prête à se rompre ou déjà rompue. L'on a, à la vérité, rarement observé cette cause d'hémorrhagie interne; *La Motte* dit qu'il ne l'a observée qu'une fois; elle arrive cependant: car *Crantz* (b) rapporte un cas tiré des observations de *Levret*, où le cordon ombilical avoit été rompu dans les douleurs de l'accouchement, & avoit étranglé l'enfant en faisant plusieurs circonvolutions autour de son col. Le ventre se tuméfiant de plus en plus, sur-tout à la région épigastrique, & devenant dur, *Levret* soupçonnoit une hémorrhagie interne, plutôt qu'une rupture de la matrice, parce qu'après cet accident, le ventre est rempli de sang, mais la tumeur est plate & molle. C'est à ce signe que l'on distingue la rupture de la matrice d'une hémorrhagie interne qui remplit sa cavité: ainsi, quoique la

(b) De Utero rupto, pag. 25, 26, in notis

vérité & la certitude en ce cas ayant tenu le milieu entre le douteux & le faux, il n'a cependant pas été difficile à un homme consommé dans son Art, tel que M. *Levret*, d'établir un diagnostic vrai : car la tête du fœtus remplissant presque tout le vagin, & n'avancant point, quoique les douleurs fussent fortes, fréquentes, & eussent duré quatre heures, l'on avoit lieu de soupçonner que le cordon attaché autour du col ou de quelque autre partie de l'enfant, retardoit l'accouchement, & il étoit à craindre que le placenta auquel le cordon tient, ne fût séparé de la matrice, & ne produisît une hémorrhagie ; comme cela est arrivé tant de fois. M. *Levret* n'est point en faute pour n'avoir pas préjugé la rupture du cordon, puisque cet accident arrive rarement, & que l'on ne peut le connoître en aucune manière pendant le temps que la tête du fœtus bouche l'orifice de la matrice. Il a distingué l'hémorrhagie interne de ce viscère dans l'état d'intégrité, de celle qui suit la rupture & occasionne un épanchement de sang dans le bas-ventre. D'après cette connoissance, il a déterminé quels secours l'on peut administrer à la femme en travail.

Deventer, (c) avertit les Sages-Femmes, qui se feront assurées par le toucher de l'étroitesse du bassin, de ne pas presser leurs malades à faire de grands efforts, dans le temps des douleurs. Car il ne faut rien précipiter dans cette circonstance, l'on doit principalement espérer, que la tête de l'enfant s'allongera, peu-à-peu par de doux efforts, & que par ce moyen, elle pourra franchir ce passage étroit. Il ne faut donc mettre en usage, aucuns remèdes, aucuns expédients pour augmenter les douleurs en force & en fréquence, quoique les femmes en travail & les assistants importunent souvent le Chirurgien pour le faire. J'ai dit plus haut, que le bassin, est formé de l'assemblage de plusieurs os, qui paroissent s'écarter, pour aggrandir le passage du fœtus; ces os sont unis ensemble par le moyen de cartilages & de ligaments, que l'on observe se gonfler, se ramollir & devenir plus flexibles, au temps de l'accouchement, pour prêter davantage: mais tout cela doit se faire lentement, & c'est la raison pour laquelle, on préfère l'accouchement plus

(c) *Novum Lum. Obstetric. Cap. xvii. p. 114.*

lent dans celles qui accouchent pour la première fois. L'on doit placer commodément les femmes en travail sur une chaise percée, ou sur un lit, de sorte que le coccyx puisse être porté librement en arrière, & ne soit nullement comprimé par le poids du corps, ou par les habits, & même lorsque la tête de l'enfant est déjà à la sortie du bassin, l'Auteur conseille aux Sages-femmes de pousser également en arrière le coccyx courbé en devant, avec le dos de la main introduite dans le vagin, tandis que la paume regarde en haut (*d*).

Mais si la tête reste au passage, & qu'elle ne puisse sortir à cause de l'étroitesse du bassin, quoique le coccyx ait été reculé, ou parce qu'il ne prête point aisément, alors il faut mettre d'autres moyens en usage : différents Auteurs en ont proposé, mais ils ne sont pas également sûrs. Quand la tête de l'enfant n'est pas tout-à-fait enclavée, plusieurs Auteurs ont conseillé de le tirer prudemment par les pieds, après avoir repoussé la tête. Mais si elle l'est tout-à-fait, il n'est plus possible, ni de changer la situation du fœtus, ni

(*d*) Novum. Lum. Obstetric. Cap. xxvii, pag. 122. 123.

de repousser sa tête. Cas embarrassant sans doute ; dont on n'a malheureusement que trop d'exemples ! si l'enfant reste trop long-temps dans ce détroit , il meurt , & avant que de mourir il a des convulsions , & il déchire quelquefois la matrice par de violents coups de pieds , comme je l'ai déjà dit. S'il meurt , sa tête diminue quelquefois au point de sortir dans un violent effort. Mais cela arrive tard pour l'ordinaire , pendant que la gangrene causée par la forte compression s'empare des parties molles , ce qui fait mourir la mere. Ou si l'enfant sort , la cure devient très-embarrassante , à cause des grands ravages , que produit la gangrene qui infecte les parties voisines , le vagin , le rectum , l'urethre. L'on a encore beaucoup d'exemples de ces malheurs.

Ces fâcheuses circonstances , ont fait imaginer aux Chirurgiens des opérations cruelles : ils ont mis des crochets en usage pour tirer l'enfant. Il est vrai , qu'il n'est pas nécessaire de ménager le fœtus qui est mort ; mais l'on verra par la suite , qu'on n'est pas toujours certain de sa mort dans la matrice. D'horribles exemples prouvent que des enfans tirés par le crochet , à demi-dé-

chirés, ont donné par leurs cris des témoignages affreux de vie. Quelquefois le crochet, mal implanté, ou qui échappe par le déchirement que l'on occasionne aux parties de l'enfant, déchire aussi celles de la mère, sur-tout, si l'on tente ce moyen sur un fœtus mort depuis longtemps & à demi-pourri. C'est ce qui a déterminé les plus prudents Maîtres de l'Art, à s'en abstenir tout-à-fait, ou à n'en user que très-rarement. L'excellent *Traité* du très-célebre *Crantz*, (e) *sur les instrumens pour les accouchemens*, mérite d'être lû : il parle de tous fort exactement, & il rapporte l'histoire horrible d'un Accoucheur, qui enfonça le crochet dans la tête d'un enfant ; il tira le cerveau, & une heure après, l'enfant si excessivement maltraité vint au monde, reprochant par ses pleurs, la barbarie que l'on avoit exercée sur lui. L'Accoucheur dénaturé, non content de ce forfait, acheva de tuer l'enfant en lui mettant le pied sur le col. Une cruauté si atroce méritoit une punition corporelle.*

* Ce récit paroît fabuleux ; s'il est vrai, il n'est pas vraisemblable, & ne conduit absolument à rien.

(e) xxxviii. pag. 374

Les Chirurgiens versés dans l'art des accouchemens, ont mis tout en usage, pour délivrer la mere dans ce cas difficile, sans blesser l'enfant, de sorte qu'il pût survivre. L'on ne pouvoit tirer avec les mains la tête enclavée dans le bassin, de la on a pensé à la construction d'un instrument propre à saisir la tête comme avec des mains de fer, & qui tire le fœtus vivant quand cela est possible. Crantz dans le Traité que je viens de citer, fait par ordre chronologique l'énumération des Auteurs qui ont inventé ou corrigé ces instrumens, pour pouvoir les employer plus facilement & plus sûrement. Il remarque aussi, que l'on peut se servir en ce cas avec assez d'aisance, de quelques instrumens des anciens. Le forceps, par exemple, par la largeur de ses branches, peut saisir de côté & d'autre la tête du fœtus : ces branches doivent avoir une courbure, pour mieux se mouler à la figure ronde de la tête de l'enfant, toucher une plus large surface, & moins blesser dans leur action.

Il est évident, que les branches de pareilles tenettes n'ont pû être fixées ensemble, comme dans les pincettes ordinaires; car il auroit fallu les introduire toutes

deux en même temps , puis les séparer ensuite , pour saisir la tête de l'enfant , ce qui ne peut se faire , sans causer un violent tiraillement ; outre cela les branches de cet instrument doivent être appliquées entre la tête de l'enfant & l'orifice de la matrice , ce qui n'auroit pu s'exécuter convenablement , si les branches eussent été fixées. Mais lorsqu'elles sont séparées , on les introduit l'une après l'autre , & ensuite , s'il est nécessaire , on peut les assujettir ensemble hors du vagin , par le moyen d'un axe , ou d'une vis , pratiquée dans les trous des branches jointes ensemble : on tirera de cette manière la tête du fœtus plus commodément. Il est aisé de voir que les branches doivent être fort longues. Il restoit cependant toujours une difficulté pour unir ensemble les branches du forceps droit ; c'est ce qui a déterminé M. Levret à se servir d'un forceps courbe , dont les surfaces saisissent mieux le diamètre moyen de la tête , dont les branches se joignent & se ferment plus facilement , & qui s'éloigne d'autant plus du frein de la vulve , que la tête de l'enfant est amenée plus près. (f) La construction de ce forceps , est moulée à la

(f) Ibid. §. xxxiv. xxxv. pag. 54. 35.

forme du vagin, du bassin & de la tête de l'enfant, (g) Il réfute en même-temps les objections que l'on a faites contre l'usage des forceps.

Il y a déjà plus d'un siècle, que dans l'accouchement difficile, quelques maîtres de l'Art ont beaucoup mieux réussi que les autres, lorsque la tête de l'enfant étoit enclavée. Ils terminoient souvent avec succès de tels accouchemens, tandis que d'autres étoient obligés d'y renoncer. Ils tenoient leur méthode soigneusement cachée. Il paroît probable qu'un Anglois nommé *Chamberlens* en est l'inventeur. Célèbre dans l'Art des accouchemens, il exerça cet Art avec ses fils & s'attira une grande considération. Cette méthode est restée ensevelie pendant plus de soixante ans : *Roger van Roonhuysen*, l'a pratiquée avec célébrité à *Amsterdam*, ensuite elle a été connue de quelques Chirurgiens Accoucheurs célèbres, ou parce que l'on a hérité de ce secret, ou parce qu'il a été vendu à prix d'argent & à condition qu'il ne seroit point révélé, *Jacques de Vischer*, & *Hugues van de Poll*, Médecins distingués d'*Amsterdam*, sont donc bien recommandables, de l'avoir commu-

(g) Ibid. §. XLII. pag. 45.

niqué après l'avoir acheté, & d'en avoir prouvé la certitude par des témoignages authentiques, contre des calomniateurs jaloux & avides, qui cherchoient à tromper le public. Ces Médecins d'Amsterdam, ont donné une figure si exacte de l'instrument, avec toutes ses dimensions, qu'il est très-aisé de l'imiter, & de le faire pratiquer partout.

Il est recommandable par sa simplicité, c'est un simple levier, dont on introduit doucement l'extrémité, un peu courbée, entre les os pubis & la tête de l'enfant enclavée; on le pousse plus avant par degrés, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à l'occiput, & que sa courbure touche de toutes parts la convexité du derrière de la tête de l'enfant. Alors on élève un peu l'autre extrémité du levier, jusqu'à ce qu'elle touche la commissure des os pubis, qui servent de point d'appui à l'instrument, & en élevant davantage cette extrémité, la tête de l'enfant est comprimée un peu en bas & antérieurement, & est ainsi dégagée du passage étroit, où elle étoit enclavée. Tandis que l'Accoucheur dirige le levier d'une main, avec l'autre il soutient l'anús, pour éviter le

déchirement, & pour diriger en devant la tête de l'enfant où il y a un plus grand espace. Au reste, tout ce qu'il y a à observer pour la construction & l'usage de ce levier, est exactement décrit dans cet excellent Traité.

Quoique tous les Chirurgiens distingués, qui ont inventé, ou perfectionné différents forceps, méritent toute sorte d'éloges pour leur industrie & la candeur avec laquelle ils ont fait présent au public de leurs inventions, néanmoins ce levier de *Roonhuysen* me paroît mériter la préférence sur tous les autres.

C'est un instrument fort simple, d'un petit volume, aisé à cacher, pour ne point effrayer la femme en travail, ni les assistants. Ainsi, lorsque cette découverte étoit un secret, plusieurs ont cru que les Accoucheurs *Roonhuysiens* ne se servoient d'aucun instrument; mais qu'ils avoient une méthode particulière pour terminer heureusement & en peu de temps les accouchemens difficiles. Ils étoient sur-tout, fort étonnés, de ce que les possesseurs de ce secret, appelés au secours des femmes en travail, ne commençoient pas toujours sur le champ leur ouvrage.

ouvrage. Car si la tête de l'enfant n'étoit pas tout-à-fait enclavée, mais vacilloit encore, ils attendoient qu'elle le fût tout-à-fait. La raison de leur procédé est évidente, l'extrémité du levier appliquée à l'occiput eut vacillé, si la tête du fœtus, n'eût été ferme, & eût pû sortir de sa place. Une autre utilité; c'est que la puissance du levier agit sur l'occipital, qui est l'os le plus ferme de la tête du fœtus. La tête saisie par les forceps est comprimée & plus allongée: ce qui à la vérité facilite sa sortie, mais il est toujours à craindre que le cerveau mol ne soit blessé par cette compression.

Un grand nombre de brillants succès ont plus que suffisamment prouvé l'utilité de ce simple instrument. Car *Jean de Bruyn*, de la fille unique duquel le secret a été acheté, a tiré vivans, pendant l'espace de quarante-deux ans, huit cents enfans qui avoient la tête enclavée dans le bassin. Cela est prouvé par les notes de cet homme qui a toujours joui de la réputation d'un homme de grande probité. Comme il étoit fort modeste, & exposé à la calomnie des envieux, les concitoyens ne lui accorderent pas toute la confiance qu'il méritoit. Quelques-uns mê-

me de ceux qui connoissoient le secret, étoient surpris que dans l'espace de tant d'années il n'eût sauvé que huit cents enfans, tandis qu'en beaucoup moins de temps ils comptoient beaucoup plus d'heureux succès (h).

Quel tort n'ont donc pas fait à l'humanité ceux qui ont tenu caché ce précieux instrument ! Il seroit bien à désirer que *Frederic Ruysch* ne fût pas du nombre, lui à qui notre Art a tant d'obligations. Quels éloges ne doit-on pas à ceux qui ont eu l'honnêteté & la générosité de dévoiler ce secret ! Le plaisir délicat d'avoir fait une si belle action, est une récompense bien flatteuse pour une ame sensible, & à l'article de la mort, ils en sentiront le prix.

Aussi-tôt que cet instrument a été connu, je l'ai conseillé aux Accoucheurs ; plusieurs assurent s'en être servi avec succès. Mais si le bassin étoit si rétréci par des exostoses, ou la mauvaise conformation de ses os, que l'on ne pût en aucune manière obtenir ni espérer même la sortie de l'enfant, alors la Chirurgie n'offre qu'une ressource ; c'est l'opération césarienne, que

(h) Voorroden, *ibid*, pag. 29. & seq. n°. 255. & seq.

l'on pratique encore, lorsque la tête de l'enfant est, contre l'ordinaire, si grosse qu'elle ne peut être reçue dans la cavité du bassin naturellement conformé, surtout, si elle est ferme & d'une grandeur monstrueuse. Car si son volume étoit augmenté par la lymphe contenue dans sa capacité, elle céderoit & s'allongeroit, & plusieurs observations nous font voir, que l'on a par le moyen du levier de *Roonhuysen*, terminé des accouchemens difficiles de cette espece. Quelquefois aussi la tête de l'enfant comprimée par les violents efforts de la mere, s'ouvre & s'affaisse après l'évacuation de la lymphe; mais alors l'enfant vient pour l'ordinaire mort, ou il expire peu de temps après sa naissance.

Que l'on puisse pratiquer l'opération césarienne sur le cadavre d'une Femme Grosse, afin de sauver son enfant, c'est ce dont personne n'a douté; & même la loi ordonne dans certains Pays de la pratiquer toujours en pareil cas, & c'est avec grande raison. *Charles Roi des deux Siciles*, a fait en 1749, une Ordonnance qui porte : Que toute personne, qui par artifice, empêchement, ou négligence, obmet, ou du moins retarde l'opération césarienne, au préjudice de l'en-

fant, & celui qui par malice aura procuré un avortement violent, comme il a été dit, seront regardés comme coupables d'homicide. (i) Ensuite on mande à tous les Juges, de faire le procès avec la plus grande rigueur, de les emprisonner, & de les poursuivre au criminel en la forme ordinaire, suivant la coutume & les Loix du Royaume, pour ensuite être condamnés par ceux à qui il appartiendra, aux peines attachées à l'homicide, soit à raison de la qualité & des circonstances qui accompagnent le crime, soit à raison de la fraude, & de la griéveté de la négligence.

L'on a rassemblé dans ce précieux ouvrage, (l'Embryologie sacrée) tout ce que la Théologie, la Jurisprudence & la Médecine peuvent fournir qui ait trait à cette importante matière. L'ordre regne dans ce Livre; & l'on y trouve la solution de plusieurs difficultés (k).

Il est évident, que l'on doit le plutôt qu'il est possible délivrer l'enfant après la mort de la mere, puisqu'alors il est en grand péril. Il ne faut cependant pas désespérer de sa vie, quoiqu'il se soit déjà

(i) Cangiamila Embryologia Sacra, pag. 255. & seq.

(k) Pag. 53. & seq.

écoulé un temps assez considérable depuis la mort de la mere; c'est ce que nous apprennent plusieurs observations que l'on peut voir dans l'excellent ouvrage dont je viens de parler (1). L'on y trouve l'histoire surprenante d'une femme enceinte que son mari eut la barbarie de tuer de plusieurs coups de poignard dans le sein & dans la matrice; l'on tira au moyen de l'opération césarienne, l'enfant blessé au pied, il survécut encore un quart-d'heure.

Pour pratiquer cette opération en ce cas, il faut être assuré de la mort de la mere. On ne peut dissimuler que *Winslow*, & d'autres Auteurs ont démontré, que les signes de la mort ne sont pas toujours aussi certains qu'on le croit communément. Personne n'ignore que *Vesale*, le Prince de l'Anatomie de son siècle, a été accusé d'une erreur, pour l'expiation de laquelle il a fait un pèlerinage à la Terre-sainte, & qu'il est mort à son retour.

Cela fait voir combien il faut être circonspect, sur-tout si l'on croit enceinte, une femme morte subitement; car la syncope, pourroit induire en erreur. L'on doit tenter auparavant des

(1) Ibid. pag. 72. & seq.

remedes fortement stimulants. Il seroit cruel d'ouvrir la matrice d'une femme vivante , pour tirer son enfant lorsque l'on n'a point l'espérance de la sauver en même-temps par l'opération, comme nous le dirons ci-après. C'est pour cela qu'il est dit dans le Rituel Romain. (m) *Lorsqu'une femme enceinte est morte, que l'on tire l'enfant avec la plus grande précaution.* La maxime de ceux qui conseilloient l'opération césarienne aux derniers momens de la vie d'une Femme Grosse, & avant qu'elle fût morte, étoit très-cruelle. Le respectable & très-sçavant Auteur de l'Embryologie sacrée, s'élève avec raison contre la barbarie & l'atrocité d'une pareille maxime. (n)

Un homme prudent & sçavant qui voit, après une maladie chronique qui a duré long-temps, ou une maladie aiguë très-violente, qu'une Femme Grosse est sur le point de mourir, ne se trompera point facilement, lorsqu'il prononcera qu'elle est morte ; mais il faut une très-grande attention, pour distinguer la syncope de la véritable mort. Il faut sur-tout employer une extrême pruden-

(m) Ibid. pag. 59.

(n) Ibid.

ce envers celles qui ont été sujettes aux foibleſſes, & aux maladies hyſtériques, & qui ont eu de grandes défaillances, pendant le temps de leur groſſeſſe. Car dans de pareilles ſyncopes, elles pâliſſent, la face ſe flétrit & devient cadavéreuse, les extrémités ſe roidiſſent & deviennent froides; le pouls & la reſpiration ceſſent tout-à-fait. Je me ſouviens d'avoir été appelé pour une Femme groſſe d'environ trois mois; ſi épuisée dans l'eſpace de cinq heures par de ſubités & très-copieuſes évacuations occasionnées par un débordement de bile conſidérable, qu'elle tomba en convulſions, & enſuite dans une véritable ſyncope; de ſorte que les aſſiſtants la croyoient morte, lorſque j'arrivai. Je lui fis frotter les extrémités avec des linges chauds, j'appliquai prudemment au nez & à la langue des remédes ſpiritueux ſtimulans, qui pendant un quart-d'heure ne produiſirent aucun effet. Les amis de cette femme étoient preſque indignés, de me voir ainſi tourmenter un cadavre. Je continuai cependant, & quelques minutes après, j'apperçus un petit mouvement aux carotides; elle remua les paupieres, gémit, & revint peu-à-peu à elle, ſon corps épuisé fut reſtauré

par de bons alimens, les forces relevées par le moyen de cordiaux agréables, de sorte qu'elle recouvra sa première santé, & accoucha le septième mois d'un enfant vivant, qui vécut peu de jours.

Le signe le plus certain d'une mort absolue, c'est la putréfaction; mais on ne peut l'attendre ici; puisque le fœtus périroit avant qu'elle arrivât; car il faudroit quelquefois attendre deux jours & même davantage, avant que de sentir cette puanteur cadavéreuse. C'est en ce cas seulement que l'on doit pratiquer l'opération césarienne pour sauver l'enfant.

Lors donc qu'après un très-sérieux examen, on n'apperçoit aucuns signes de vie, point de respiration, point de pouls ni de mouvemens au cœur, lorsque la face est cadavéreuse, même avant la mort, les yeux éteints & affaîlés, les membres roides, les extrémités froides; si la bouche reste béante, par l'éloignement de la mâchoire inférieure, qui s'approche ensuite peu-à-peu de la supérieure, par le ressort des muscles augmenté par le froid, sans toutefois que la bouche se ferme tout-à-fait; si aucune évacuation subite & copieuse n'a précédé, & n'a fait naître le soupçon d'une véritable syncope; si le mouve-

ment des humeurs déjà cessé, n'a pu être excité par aucun remède stimulant, (o) alors, si l'on n'a pas une certitude physique de la mort absolue, on en aura au moins une morale, qui augmentera encore en degrés, si après, avoir appliqué le feu sur quelques parties, l'on n'observe aucun signe de mouvement ni de sentiment. *

Notre sçavant Auteur fait cette judicieuse remarque : (p) *Autre chose est de dire ; que plusieurs se sont trompés, en réputant pour mortes des personnes qui étoient encore en vie : autre chose est de dire que l'on ne peut par des signes distinguer les vivants d'entre les morts. De même qu'aussi, c'est autre chose de dire que souvent l'on donne de la fausse monnoye pour de la véritable, & autre chose d'avancer, qu'il n'est point de moyens pour discerner le vrai or, d'avec le faux : car la premiere proposition est vraie ; la seconde tout-à-fait fausse.*

C'est pour cela que, dans les lieux

(o) Ibid. pag. 60. & seq.

* Les épreuves chirurgiques ne donnent pas des signes moins incertains d'une mort incertaine que les autres épreuves ; c'est l'assertion de Mr. Winslow même. *Mortis incertæ signa non minùs incerta à Chirurgicis quàm ab aliis experimentis.* Voyez le traité sur la certitude des signes de la mort, contre la doctrine de MM. Winslow & Bruhier, par M. Louis.

(p) Ibid. pag. 66.

même où la Loi prescrit, de n'ensevelir les corps que quarante-huit heures après la mort, l'on permet de les inhumer plutôt, si le Médecin qui a traité le malade dans la dernière maladie, atteste qu'il est certain de la mort absolue. Sans cela, la Loi s'observe scrupuleusement, sur-tout à la campagne, où l'on a plus sujet de craindre l'horrible erreur, d'ensevelir les hommes encore vivants. C'est pour cela aussi, que l'on s'oppose à la dangereuse coutume des Juifs, qui croient manquer envers le mort, s'ils ne le mettent tout chaud en terre.

Voici ce que dit à ce sujet le célèbre *Heister*, dont tout le monde considère la science, la probité & l'expérience. Qu'il est rare de voir revivre des personnes, jugées mortes par les Connoisseurs, & même par le vulgaire ignorant ! L'on s'y est à peine trompé une fois sur cent mille. Je n'ai point vu d'exemple, qu'une femme morte enceinte, ait donné des signes de vie dans l'opération. Si cependant ce malheur arrivoit contre toute attente & contre toute espérance, le Chirurgien pour cela ne doit pas en être trop épouvanté ; parce qu'il n'a point commis de crime, s'il n'a pas fait cette opération avec mauvais dessein ; mais pour sauver l'enfant, il a

fait une incision sur la mere croyant operer sur un cadavre. La Religion & les Loix obligent à en agir ainsi, comme nous le dirons par la suite. Tout soupçon de crime paroît donc devoir être banni, si l'on fait sur le cadavre l'opération césarienne avec la même précaution, que si on la pratiquoit sur la femme vivante. Car alors la plaie ne peut être regardée comme mortelle de sa nature; puisqu'il est certain, comme nous le ferons voir, que plusieurs femmes ont recouvré la santé après cette opération. Le Sénat de Venise (q) a prudemment ordonné, de ne point faire de section cruciale au bas-ventre, comme l'on a coutume de faire sur les cadavres; mais de faire l'opération telle qu'on la pratique sur la femme vivante. Outre cela le Sénat a ordonné au College des Médecins, de donner aux Magistrats les noms de ceux qui étoient jugés les plus capables de faire cette opération. Il a décidé de plus que le catalogue de ces noms fût exposé aux yeux du public dans chaque boutique d'Apothicaire, afin que les Citoyens pussent connoître les Chirurgiens dont ils devoient implorer

(q) Instit. Chirur. Tom. II. Sect. v. Cap. cxiii. pag. 758.

le secours dans ces fâcheuses circonstances. Il est résulté de-là un grand avantage, c'est que les Chirurgiens faisoient avec beaucoup de courage & de dextérité cette opération sur le vivant, après avoir fait si souvent des expériences sur le cadavre. Et il est aussi arrivé, au grand desir des meilleurs maîtres dans l'Art des Accouchemens, que l'on découvroit, à l'ouverture du cadavre les fautes commises par témérité ou par ignorance, & que l'on pouvoit punir des fautes, qu'autrement la terre couvriroit.

Il nous reste à parler de l'opération césarienne praticable sur une femme vivante, dans l'espérance de sauver la vie à la mere & à l'enfant. Quoiqu'un assez grand nombre d'observations déposent en faveur de ses succès, personne ne croira cependant, que cette opération est absolument sans danger. Il est question de faire une grande blessure au bas-ventre & à la matrice tuméfiée par quantité de vaisseaux très-dilatés, & remplis de sang. Il n'est donc pas étonnant que cette section ait inspiré de l'horreur, non-seulement aux femmes qui devoient la subir, mais encore à ceux qui la pratiquoient. Le succès

n'ayant pas toujours répondu aux vœux du Chirurgien, plusieurs l'ont condamnée, comme cruelle & inutile. Ajoutez à cela que très-souvent la femme en travail ni les assistans ne consentent à cette opération, que lorsque les forces sont tout-à-fait abbatues; & alors si la mort suit, on ne manque pas de l'attribuer à l'opération qui auroit réussi, si on l'eût pratiquée plutôt. *Paré* avoue, qu'il a entendu dire qu'elle avoit été faite avec succès; mais il n'a jamais pu se persuader qu'elle ait été pratiquée sur une femme vivante; (r) d'où il conclut, *qu'il ne faut jamais entreprendre un moyen de guérison si dangereux & si désespéré.* *Mauriceau* (s) s'élève aussi avec beaucoup de chaleur contre cette opération, qu'il déclare ne devoir jamais être tentée sur une femme vivante, étant nécessairement mortelle, & parce qu'une femme vivante, ne peut en réchapper que par miracle, si toutefois il y en a qui en soient revenues. Il regarde comme des fourberies & des mensonges, toutes les histoires qui tendent à prouver, que l'opération césarienne a été pratiquée sur des femmes qui y

(r) Liv. sur la Générat. Chap. xxxi.

(s) Liv. II, Chap. xxxiii pag. 352. & suiv.

ont survécu; il fait sur-tout une très-vive sortie contre *Rouffet*. *Peu*, (t) nous a donné une petite dissertation sur ce sujet, où cet homme très-versé dans l'Art des accouchemens conclut, qu'il ne l'a jamais tentée, & qu'il ne la tentera jamais sur une femme vivante, à moins que ce ne soit en marchant sur les traces de quelqu'autre qui l'ait pratiquée avec succès.

La Motte (u) Chirurgien distingué, en traitant de l'opération césarienne, avoue, que si la mauvaise conformation du bassin est telle, qu'il n'y ait pas un espace suffisant pour le passage de l'enfant, il ne reste qu'un choix à faire, c'est ou d'abandonner la mere & l'enfant à une mort certaine, ou de faire l'opération césarienne. Il assure que si pareil cas lui arrivoit, il entreprendroit l'opération sans hésiter, & qu'il la feroit avec toutes les précautions possibles, après avoir pris conseil de ses confreres les plus habiles. Il pense que cette opération est aussi possible, que beaucoup d'autres dangereuses, & que si elle ne réussit point, c'est principale-

(t) Pratique des Accouch. Liv. II. Chap. II. pag. 316. &c.

(u) Liv. IV. Chap. XII. pag. 521. & suiv.

ment, parce qu'on la pratique trop tard, lorsque la femme en travail est déjà à l'extrémité. Il blâme cependant la témérité de ceux qui la font dans d'autres cas d'accouchement difficile, étant fermement persuadé que l'on peut dans tous les cas, venir à bout d'un accouchement par le secours d'une main habile, excepté dans celui où le bassin mal conformé refuse le passage à l'enfant. Il raconte ensuite l'histoire d'une femme en travail depuis trois jours, dont l'enfant mort avoit un bras hors de l'orifice de la matrice. Cette femme desiroit ardemment qu'on lui fît l'opération, & résistoit très-opiniâtrément au Chirurgien & à la Sage-femme, lorsqu'ils vouloient introduire la main dans le vagin pour la toucher. Aucun raisonnement, ni l'appareil effrayant des instrumens qu'on disposa devant elle, rien ne fut capable de détourner cette femme de son projet.

Feignant de se mettre en devoir de faire cette opération, La Motte la fit tenir fermement, & ayant introduit la main dans la matrice, il saisit par les pieds le fœtus entier, quoique tout-à-fait pourri, il le tira en un instant, & delivra cette femme, malgré toute sa résistance.

Mais j'ai été très-surpris , que ce même Auteur, (v) à la fin du chapitre, où il avoit dit qu'il pratiqueroit, sans hésiter cette opération, si la nécessité la prescrivait, ait ajouté ce qui suit : *La crainte d'approuver cette cruelle opération, & d'exciter d'autres Chirurgiens à la pratiquer à l'exemple de Ruleau, me fait protester, que, dans le cas même où je la croirois absolument nécessaire, & où j'aurois la plus grande espérance du succès, je ne la pratiquerai jamais.* Ouvrir la tête d'un enfant arrêté au passage depuis cinq jours, en tirer une partie du cerveau, ensuite introduire la main dans la cavité du crâne, pour tirer un enfant vivant, est, à mon gré, une opération bien plus cruelle.

Quantité d'observations confirment aujourd'hui, que l'opération césarienne a été pratiquée sur des femmes vivantes, qu'elles y ont survécu, & que non-seulement elles ont recouvré leur première santé; mais qu'elles sont devenues grosses. Dans un autre endroit en parlant des playes mortelles au §. 170, j'ai rapporté deux histoires de l'opération césarienne faites avec succès : dans l'un de ces cas, une Sage-femme

(v) Ibid. pag. 526.

ouvrit la matrice & tira l'enfant. Il y a beaucoup d'autres observations (x) qui déposent en faveur du succès de cette opération. Il seroit trop long de les rapporter ici.

Tous les Chirurgiens conviennent qu'elle est dangereuse, & que l'on ne doit point la pratiquer, si on peut mettre en usage quelque'autre moyen. En considérant néanmoins les histoires des accouchemens césariens, l'on y voit, que cette opération a été pratiquée sur quelques femmes, que l'on auroit pû secourir, par quelque'autre méthode. On y trouve, qu'on a ouvert le ventre à une femme pour tirer son enfant, parce que ses parties génitales étoient collées ensemble; mais n'eut-il pas mieux valu séparer ces adhérences avec l'instrument tranchant (y) comme je l'ai déjà fait remarquer. Une autre femme a subi cette opération, parce que son enfant présentait les fesses; mais l'on sçait que les maîtres de l'Art ne mettent pas cette situation dans la classe des accouchemens laborieux; puisque l'enfant se pré-

(x) Academ. Royale de Chirur. Tom. I. pag. 623. 650. Tom. II. pag. 508. 350.

(y) Cangiamila Embryol. sac. Lib. III. Cap. x. pag. 113. & seq.

fente souvent ainsi. On y fait aussi mention de femmes, qui après avoir été soumises à cette opération, ont mis dans la suite & même très-souvent des enfans au monde avec succès ; assurément dans ces femmes l'on ne peut accuser la mauvaise conformation du bassin, que l'opération césarienne ne peut corriger. L'on rapporte encore, qu'il y en a qui l'ont soufferte, parce qu'il n'y avoit pas d'autre moyen auquel l'on pût avoir recours pour les délivrer ; assurément en ce cas le bassin de ces femmes étoit trop étroit pour permettre le passage de l'enfant. Tant que le levier de *Roonhuysen* n'a été connu que dans la fameuse ville d'Amsterdam, ceux qui en faisoient usage étoient les seuls qui pouvoient par son moyen débarrasser la tête de l'enfant enclavée dans le bassin, ce que les autres Chirurgiens ne pouvoient faire, ou ne faisoient que très-rarement. *M. Levret*, Maître en Chirurgie de Paris & *Roonhuysen* ayant tant enrichi par leurs découvertes l'Art des accouchemens, il faut espérer que la nécessité de pratiquer l'opération césarienne se présentera plus rarement, sur-tout si de sages loix, s'opposent à ce qu'un Art aussi précieux à l'humanité, soit exercé

par des Sages-femmes ignorantes, qui souvent par leur impéritie, changent l'accouchement naturel en un difficile.

L'opération césarienne n'est donc admissible, que quand il y a impossibilité absolue de délivrer autrement la femme en travail. M. *Levret* (2) met cette impossibilité dans la trop grande étroitesse du bassin, quand elle est telle, en un mot, que l'Accoucheur ne puisse introduire la main dans sa cavité, ou du moins qu'il ne puisse la retirer, lorsqu'il a saisi un pied de l'enfant.

Outre cela, si après une rupture de la matrice, comme il a été dit ci-dessus, l'enfant tout entier est tombé dans le ventre, alors l'accouchement est impossible, & il ne resteroit alors que la ressource de l'opération; mais si l'on considère les fâcheux symptômes, qui ont coutume d'accompagner cette rupture, tels que la défaillance, la pâleur cadavéreuse, le froid des extrémités, l'intermittence du pouls, la sueur froide, que souvent la mort suit de près; qui osera dans ces tristes extrémités tenter cette opération, qu'il faudroit néanmoins pratiquer sur le champ, pour

(2) L'Art. des Accouch. §. 653. pag. 1020.

qu'elle fût profitable? La malade, les parens, les assistans, permettront-ils son exécution? Trouvera-t-on des Chirurgiens assez courageux pour l'entreprendre? M. *Levret* (a) agite ces difficultés avec grande raison.

Il nous restera encore à parler des conceptions ventrales, de celles qui se font dans l'ovaire, les trompes de *Fallope*, &c. Il est certain que dans ces cas l'accouchement ne peut se faire par les voies naturelles, & que l'opération paroîtroit être l'unique ressource; mais, suivant la judicieuse remarque de M. *Levret* (b), avant que d'entreprendre une opération aussi grande, l'on doit être assuré que le fœtus est hors de la matrice & non dans ce viscere. Mais on manque de signes diagnostics, qui pourroient en donner une pleine certitude.

Quoiqu'il soit nécessaire pour la naissance de l'enfant, que le bassin ait une capacité suffisante pour le passage de sa tête, l'accouchement néanmoins peut être très-difficile, quoique le bassin soit bien conformé, si la tête du fœtus a un volume extraordinaire. S'il étoit tel

(a) *L'Art des Accouch.* §. 663. pag. 57.

(b) *Ibid.* pag. 108.

qu'elle ne pût passer, il faudroit recourir à l'opération césarienne (c), sur-tout si l'on avoit lieu de craindre la rupture de la matrice par les coups de pieds de l'enfant arrêté au passage. Mais comme il est constant par plusieurs expériences, que les grosses têtes des enfans robustes, ont été tirées peu-à-peu par le forceps ou par le levier de *Roonhuy-sen*, que les os de la tête du fœtus peuvent céder, & glisser l'un sur l'autre; comme il est d'ailleurs démontré par ce qui a été dit ci-dessus, que les os du bassin s'écartent dans l'accouchement le plus difficile, & que cet écartement aggrandit le passage; il me paroît difficile, que l'on puisse avoir une certitude complete sur l'impossibilité du passage, requise néanmoins pour justifier une opération aussi dangereuse. L'on sçait qu'il est né des enfans avec une hydro-céphale; que non-seulement ils sont venus au monde vivans; mais qu'ils ont vécu plusieurs mois (d). J'en ai quelquefois vû de si monstrueux, que je ne pouvois comprendre comment ils avoient pu franchir la cavité du bassin. Il est cependant vrai, que pour l'ordinaire,

(c) Crantz, de Utero Rupto, pag. 30. 32.

(d) Ibid. in notis.

336 *De l'Accouchement* §. 1316. 1317.

les os du crâne dans l'hydrocéphale sont assez flexibles, & que toute la tête peut aisément s'allonger, & devenir, en changeant de figure, plus proportionnée à la cavité par où elle doit passer.

Roussel (e) a fait un traité sur la méthode de pratiquer l'opération césarienne : on trouve très-difficilement ce traité écrit en françois ; mais *Gaspard Bauhin* l'a traduit en latin, & il se trouve dans la collection des maladies des femmes. Le célèbre *Heister* (f) a recueilli tout ce qui concerne l'accouchement césarien. On peut y joindre à juste titre ce qu'en dit *M. Levret* (g).

§. 1317. *La difficulté de l'Accouchement vient de la part de l'enfant, lorsqu'il est immobile, mort ou situé de manière qu'il se ferme à soi-même le passage.*

Nous allons actuellement considérer les causes de l'accouchement difficile, qui dépendent de l'enfant seulement.

Il a été démontré ci-dessus, que l'ex-

(e) *Hist. Spachii*, pag. 476.

(f) *Instit. Chir. part. II. Sect. v. Cap. cxiii. Tom. II. pag. 775. & seq.*

(g) 6. *Suite des Observ. sur les Accouch. laborieux, articl. IX.*

clusion de l'enfant est principalement due à la forte contraction de la matrice, & aux grands efforts de la mere, sur-tout vers la fin du travail. Le fœtus ne peut pas y contribuer par ses propres forces aussi puissamment, à moins qu'il ne sollicite la matrice à se contracter violemment, en l'irritant par le mouvement de ses membres. Mais des observations journalieres prouvent que même les enfans morts sortent sans grande difficulté.

La mauvaise situation de l'enfant dans la matrice, est la cause la plus ordinaire de l'accouchement difficile. Sa situation naturelle au temps de l'accouchement & la meilleure, est que la tête réponde directement au vagin, ainsi que l'orifice de la matrice qui doit se dilater par degrés; de sorte que la face regarde l'os sacrum de la mere; l'occiput, les os pubis; que les bras soient aux côtés, & les pieds en haut. Le fœtus n'a pas toujours été dans cette situation, il la prend vers les derniers mois de la grossesse, les uns plutôt, les autres plus tard. Car auparavant la tête est en haut & non en bas (*h*). Quand elle tombe en bas, on dit que l'enfant

(*h*) Noortwyk de Utero Gravido, pag. 208.

fait la culbute; ce qui arrive dans le plus grand nombre vers le huitieme mois; dans d'autres, lorsque le travail commence. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate : (i) Si l'enfant dès que les membranes sont rompues, est emporté par le poids de sa tête, la femme accouche heureusement.

S'il se présente en travers, ou par les pieds (car cela arrive plus souvent, s'il y est déterminé, ou à cause de la trop grande capacité de la matrice, ou si la mere n'a point eu d'abord de repos dans les douleurs de l'accouchement;) si, dis-je, l'enfant se présente ainsi, la femme accouchera difficilement. Il y en a même plusieurs qui y ont perdu la vie, ou leurs enfans, ou les meres & les enfans tout ensemble. Dans un autre endroit, (k) il dit, que l'accouchement est difficile, si le fœtus a été couché en travers dans la matrice, ou s'il sort par les pieds. Il regarde comme un grand avantage, que l'enfant présente la tête; car de même que l'on a de la difficulté à tirer en travers un noyau d'olive, mis dans un vase dont l'orifice est étroit,

(i) De Naturâ Pueri, Cap. xi. Chart. Tom. V. pag. 324.

(k) De Mulier. Morb. Lib. I. Chap. xxxi. Chart. Tom. VII. pag. 748.

de même une femme en éprouve une très-grande, lorsque son enfant est en travers, car il est très-difficile qu'il sorte : la circonstance est encore fort embarrassante, lorsqu'il se présente par les pieds ; & pour l'ordinaire, la mere ou l'enfant meurt, ou même tous deux perdent la vie. Une des principales causes qui l'empêche de sortir, c'est s'il est mort, ou gangrené, ou s'il se présente en double.

Tous les Chirurgiens reconnoissent encore aujourd'hui que la situation transversale de l'enfant donne beaucoup de difficulté ; mais s'il présente les pieds, les Accoucheurs regardent presque l'accouchement en ce cas comme naturel & facile, & ils terminent heureusement plusieurs accouchemens difficiles, lorsque le fœtus est dans une mauvaise situation, s'ils peuvent saisir les pieds & le tirer ainsi de la matrice. Ils ne regardent pas encore comme un accouchement très-difficile, la situation où l'enfant se présente en double par les fesses, pourvu toutefois qu'il ne soit pas trop gros.

Le fœtus dans la matrice est mobile, & tant qu'il n'est point encore engagé dans la cavité du bassin par la tête, ou

par quelqu'autre partie du corps, il peut présenter aux doigts de l'Accoucheur telle ou telle autre partie. *Deventer* (l) a fait cette remarque, & il a averti que de tels foetus mobiles étoient rarement dans une situation droite ; mais que le plus souvent, ils étoient transversalement dans la matrice, & qu'alors les eaux étant formées, ou l'on ne sent absolument rien, ou l'on distingue quelquefois successivement différentes parties, les mains, les pieds, le dos, &c. *La Motte* (m) fut appelé pour une femme, qui croyoit être à terme : il trouva l'orifice dilaté de la grandeur d'un écu impérial : les douleurs augmentèrent, les eaux se formerent, & il touchoit manifestement la tête de l'enfant ; d'où il augura, que cette femme alloit bientôt accoucher : mais les douleurs cessèrent, & revinrent fréquemment & avec force le lendemain au soir ; l'orifice de la matrice paroissoit fort dilaté, & les membranes prêtes à laisser écouler les eaux. Les douleurs cessèrent de nouveau, & elle se porta assez bien pendant trente-cinq jours ; alors le travail

(l) Nov. Lum. Obstetric. Cap. XL. p. 176.

(m) Traité des Accouch. Liv. IV. Observ.

recommença ; mais l'on ne sentoît plus au toucher la tête de l'enfant , ni aucune autre partie , & les eaux s'étant écoulées par la violence des douleurs , *La Motte* introduisit sans difficulté toute sa main jusqu'au poignet , & il trouva la main & le pied d'un enfant très-gros & très-fort , qu'il tira par les pieds avec assez de difficulté , à cause du volume de son corps. Il conclut de-là avec raison , que les foetus ne restent pas dans la même situation , quoiqu'ils en aient changé en faisant la culbute.

Il est dit dans l'Écriture-Sainte (n) de *Thamar* grosse de jumeaux , que l'un présenta la main , à laquelle la Sage-femme attacha un morceau d'écarlate , en disant : il sortira le premier. Mais celui-ci retirant la main , l'autre sortit , & la femme dit ? Pourquoi les membranes ont-elles été divisées pour toi ? C'est à cause de cela , qu'elle le nomma *Phares* : ensuite vint l'autre frère , qui avoit à la main un morceau d'écarlate , elle lui donna le nom de *Zara*. Il est bien vrai , que les jumeaux ont coutume d'avoir en propre une membrane amnios , & d'être enveloppés dans un chorion commun ; mais il ne paroît pas impossible , que l'amnios se

(n) Genes. Chap. xxxviii.

rompe dans lamatrice par le mouvement des jumeaux, sur-tout dans les douleurs de l'accouchement, & qu'alors ils se trouvent renfermés dans la cavité de la même membrane. *Le célèbre Mery (n)* en a fait voir à l'*Académie royale des Sciences*, qui étoient renfermés dans la même enveloppe. L'histoire de la Médecine est pleine d'observations, de fœtus attachés ensemble, qui ont dû certainement être contenus dans la même membrane. Outre cela nous voyons que plusieurs Maîtres dans l'Art des accouchemens, ont fait remarquer les précautions qu'il y a à prendre, pour que, dans le renversement des fœtus, lorsqu'ils doivent être tirés par les pieds, l'on prenne garde d'emmener ensemble un pied de chaque jumeau, & de rendre par-là impossible, un accouchement qui n'auroit été que difficile. Ce qui confirme ce que l'Histoire sacrée rapporte.

Mais lorsque l'enfant est hors de la matrice, alors l'accouchement par les voies ordinaires, est tout-à-fait impossible. J'ai déjà fait observer, que quel-

(n) Académ. des Scienc. 196. Mém. pag. 116.

quefois les enfans tombent dans le bas-ventre par la crevasse de la matrice. Mais il est encore d'autres observations qui prouvent, que des foetus ont été conçus hors de la matrice, dans les trompes de Fallope, & dans les ovaires, & qu'ils y avoient acquis leur volume ordinaire. Une femme avoit accouché six fois heureusement : grosse pour la septieme fois, elle se porta assez bien pendant six mois ; mais le septieme, il lui survint une hémorrhagie considérable : peu de temps après, il sortit une matiere ichoreuse foetide, & elle commença à sentir une douleur vive dans le vagin ; un Chirurgien tira quelques os de foetus, & plusieurs autres dans la suite ; l'on sentoit cependant encore le crâne entier, & l'on n'espéroit point qu'il pût sortir par une ouverture que l'on avoit remarquée à la partie latérale du vagin, à moins que la putréfaction n'eût defuni les os. L'on tenta en vain plusieurs moyens ; fatiguée par le vomissement, épuisée par la diarrhée & par d'autres maux, elle mourut dans le marasme. L'on trouva à l'ouverture de son cadavre, la trompe droite distendue en maniere de sac, contenant le reste des os du foetus, la matrice étoit entiere &

faine (p). On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, (q) des cas qui prouvent qu'il n'est pas très-rare de voir des conceptions hors de la matrice, & que les fœtus ont pris accroissement : il y a sur-tout un cas rare d'un fœtus trouvé non dans la cavité de la trompe, mais dans un sac formé par sa membrane extérieure. Il survint une tumeur près le nombril, qui laissoit échapper une matiere séreuse. Après l'avoir ouverte, on tira le fœtus déjà à demi-pourri. La misérable femme ne put être sauvée par aucun moyen, elle mourut onze jours après l'ouverture de la tumeur. L'on a remarqué qu'il n'y a point eu de lait dans ses mammelles pendant tout le temps de sa grossesse. Il y a plusieurs cas semblables (r).

Les Transactions Philosophiques (s) font mention d'un cas très-rare. Il y est rapporté, que la conception s'est faite dans l'ovaire même, lequel ayant été rompu pendant l'accroissement du fœtus, on le trouva dans le bas-ventre

(p) Anton. Benevoli dissertaz. &c. pag. 104. & seq.

(q) Académ. des Scienc. 1714. Hist. p. 29.

(r) Ibid. 1721. Hist. pag. 27. & 1748. in-4^o. Mém. pag 108. & suiv.

(s) Tom. III. 212.

§. 1317. 1318. *difficile.* 345

avec beaucoup de sang épanché : les trompes de Fallope & la matrice étoient entieres.

Il est évident, que l'on ne peut tirer les foetus ainsi conçus hors de la matrice, que par l'opération césarienne ; mais il paroît que l'on n'a pas de signes certains qui puissent indiquer ces cas. Car aucun Chirurgien avisé ne conseillera ou ne pratiquera cette opération, à moins qu'il ne soit tout à-fait certain qu'elle est nécessaire. Ainsi cela ne se découvre qu'après la mort à l'ouverture du cadavre ; ou bien par l'ouverture d'un abcès qui survient à différens endroits : on tire le foetus entier, ou les os séparés les uns des autres par la putréfaction. L'Histoire de la Médecine fournit plusieurs cas de cette nature.

§. 1318. *On connoît que l'enfant est mort, s'il est immobile ; si l'on ne sent plus le battement des artères ombilicales au cordon ombilical, & sur-tout près du corps de l'enfant ; s'il sort des matieres fétides, si la mere sent un grand poids, si elle a le ténésme, si elle tombe en syncope, si elle a des horripilations, l'haleine forte, la couleur livide ; si elle n'est pas encore accouchée long-temps après*

que les eaux ont percé ; si l'épiderme se sépare promptement de la peau , si la peau du fœtus est flasque , aisée à séparer , les os mols & mobiles.

Nous allons parler des signes qui peuvent faire conclure que l'enfant est mort ; car avant que l'on en soit assuré , il faut toujours se proposer dans l'accouchement difficile , de conserver la mere & l'enfant ; mais lorsque celui-ci est mort , on n'a de précautions à prendre , que pour sauver la mere : il faut donc bien peser tous les signes , & examiner scrupuleusement quel degré de certitude ils donnent.

S'il est immobile. Quoiqu'il soit certain que le fœtus se meut dans la matrice ; l'on observe néanmoins de grandes différences , non-seulement dans diverses femmes , mais dans la même. J'en ai vû plusieurs qui croyoient accoucher d'un enfant mort ou très-foible , parce qu'elles le sentoient à peine remuer ; cependant elles mettoient au monde , un enfant gros & vigoureux. Les femmes qui ont coutume de s'inquiéter le plus , sont celles qui ne sentent point les mouvemens de l'enfant pendant le travail , après l'avoir auparavant senti

remuer fortement & souvent. Mais si dans un accouchement plus difficile, après l'écoulement des eaux, la matrice se contracte fortement, & embrasse très-étroitement le corps de l'enfant, on doit sentir à peine le plus léger mouvement : l'enfant ainsi comprimé, pourroit devenir plus foible, souffrir quelque légère défaillance, &c. Ceci fait voir, que ce signe, (l'immobilité) s'il est seul, est assez incertain.

Des arteres ombilicales, &c. Lorsque dans l'accouchement naturel, la tête de l'enfant dilate peu-à-peu l'orifice de la matrice après que les eaux ont percé, & qu'elle le remplit, on ne peut toucher le cordon ombilical. Ainsi ce signe auroit principalement lieu, lorsque le cordon vient avec la tête, ou quelque autre membre, ou lorsqu'il tombe seul, ce qui a coutume d'arriver, sur-tout lorsque l'enfant est situé en travers dans la matrice. Alors si on ne sent point la pulsation des arteres dans le cordon, on peut conclure, que l'enfant est en grand danger ; mais non qu'il est mort, puisqu'il peut languir, & cependant se ranimer ensuite. Des observations assez fréquentes font voir qu'il naît des fœtus vivans tirés par les pieds après les

avoir retournés , quoique l'on n'ait point senti de battement aux arteres du cordon ombilical sorti.

S'il sort des matieres fétides. L'on ne peut nier, que la puanteur désigne un commencement de corruption ; c'est donc un mauvais signe, mais il ne dénote pas toujours que l'enfant est mort. Car cela peut provenir d'une autre cause. C'est pour cette raison que *Manningham* (*t*) a dit très-judicieusement, que les excrétions fétides de la matrice n'indiquent pas toujours que le fœtus est mort, puisque des grumeaux de sang trop long-temps retenus, peuvent les occasionner. Car si le sang vient de quelques vaisseaux rompus du chorion, ou du placenta, & qu'il ne puisse sortir librement par l'orifice de la matrice, il restera en caillots dans sa cavité, & il se corrompra bientôt par l'accès de l'air. L'on observe la même chose après l'accouchement, lorsqu'il sort des grumeaux de sang très-fétides retenus dans la matrice, & quelquefois dans le vagin. Outre cela, *Mauriceau* (*u*) remarque avec raison qu'il arrive quelquefois que de

(*t*) Art. Obstetric. Compend. pag. 23.

(*u*) Traité des Maladies des Femm. gross. Tom. I. Liv. II. Chap. XII. pag. 277.

deux jumeaux, l'un meurt & se corrompt, tandis que l'autre vit & est sain; il dit avoir vû ce cas sur la femme d'un Jurisconsulte, qui disoit sentir le mouvement d'un enfant vivant, tandis que la Sage-femme assuroit qu'il étoit mort & pourri. Toutes deux avoient dit la vérité; car le premier de ces jumeaux étoit mort & corrompu, l'autre vivant & vigoureux. Mais l'on sent une mauvaise odeur, s'il sort du meconium, l'enfant étant encore dans la matrice. *Mauriceau* (x) s'élève avec chaleur contre ceux qui regardent l'excrétion du meconium comme un signe certain & infaillible de la mort; ce qui est très-faux, puisque cette excrétion a coutume de se faire, quand l'enfant présente les fesses, & souvent aussi, lorsqu'on doit retourner l'enfant dans la matrice à cause de sa mauvaise situation, afin de pouvoir le tirer par les pieds.

Si la mere sent un grand poids. Ce signe a sur-tout lieu, lorsque l'enfant est mort quelque temps avant l'accouchement; car si la femme a été quelques jours sans sentir absolument les mouvemens de son enfant & qu'en se tournant sur un côté, elle sente qu'un pesant

(x) Ibid. 278, 279.

fardeau y tombe aussi, alors on a lieu de soupçonner la mort de l'enfant. Mais si le fœtus est déjà dans la cavité du bassin, & qu'il y reste, il est évident qu'alors ce signe n'a plus lieu, puisqu'en ce cas, l'enfant ne peut plus changer de situation, sur-tout si les eaux ayant percé, la matrice s'est contractée. Hippocrate (y) a fait cette remarque : On peut conjecturer par d'autres signes, que le fœtus est mort ; il faut ordonner à la femme, de se coucher tantôt sur le côté droit, tantôt sur le gauche. Car l'enfant dans la matrice lorsqu'il est mort, tombe du côté où la mere est tournée, comme une pierre, ou quelqu'autre chose, & la femme a le pubis froid. S'il vit, le pubis est chaud, & tout le ventre tombe avec le reste du corps, & rien en lui ne s'affaisse sans le reste du corps.

Si elle a le ténésme, &c. La mere fait souvent des efforts sans le sçavoir, pour faire sortir un cadavre. Elle n'a pas toujours le ténésme. La défaillance, & l'horripilation se remarquent plus souvent, & si la putréfaction s'est déjà emparée du cadavre du fœtus, alors l'haleine est puante. Mais l'on observe sur-tout un

(y) De Superfoetatione, Cap. IV. Charteri Tom. VII. pag. 862. 863.

grand changement à la face d'une femme qui porte un fœtus mort. Elle est pâle, un peu livide, principalement aux levres, les yeux tristes & mornes ont perdu leur vivacité, quoique les femmes ignorent leur malheur. C'est ce que j'ai vû à une femme de condition, qui accoucha deux fois d'un enfant mort, le cordon ombilical étant noué dans la matrice. Son visage paroïsoit triste, quoiqu'elle s'efforçât de paroître gaie; au bout de deux jours, ses mammelles tomberent; ensuite, elle commença à languir & à être faisie d'une petite fièvre, qui dura jusqu'à la sortie du fœtus mort. C'est ainsi qu'elle pâlit auprès de la mort, comme *Vaniere* (z) le dit très-bien dans ses vers, des pieux de faules, que les Jardiniers employent à soutenir les tendres arbrisseaux :

Ut mors cæca rapit sæpè optima quæque, sal-
lignum

Extinctis tilia atque ulmo, mirabere truncum
Eundere pallentes vicino funere ramos.

L'aveugle mort frappe souvent ce qui mériteroit le plus d'être épargné : tandis que le tilleul & l'orme languissent & meurent, vous verrez avec surprise le saule informe qui leur serroit d'appui renaitre en quelque sorte, & s'or-

(z) Præd. Rustic.

*ner d'un feuillage qu'un trépas si voisin fais
pâlis.*

Si elle n'est pas encore accouchée long-temps après que les eaux ont percé. Alors le fœtus est renfermé dans un lieu fort étroit, fortement comprimé par la matrice qui se contracte; au lieu qu'auparavant, libre dans la liqueur de l'amnios, il n'éprouvoit aucune compression. Tout le monde sçait qu'il est en danger de mort; mais l'on n'en a aucun signe certain, puisque plusieurs observations prouvent, que des enfans ont passé plusieurs jours ainsi comprimés, & que cependant, ils sont nés vivans.

Si l'Epiderme, &c. J'ai dit, en parlant de la gangrene & du Sphacele § 427 & 429, que lorsqu'une partie du corps tend à la mortification, l'épiderme séparée de la peau, s'élève en bulles pleines de matiere ichoréuse. Lorsqu'un cadavre commence à être atteint de putréfaction, les habiles Anatomistes sçavent que l'épiderme se sépare aisément des parties subjacentes, & ils ont coutume de se servir de cet artifice, pour rechercher & démontrer la structure de l'épiderme. Il est donc certain que ce signe est d'une grande importance, quand il s'agit de la mort d'un enfant,

A plus forte raison, *si la peau de l'enfant est flasque, aisée à séparer.* Car la mollesse & la flétrissure d'une partie qui cède, sans se rétablir, à l'impression du doigt, (§. 427. 4) a été mise au nombre des signes de la gangrene déjà arrivée; si on y joint *la peau aisée à séparer.* (§. 429. 4) l'on aura le signe non-seulement de la gangrene ou mort commencée, mais du sphacele ou mort absolue. Si dans l'accouchement difficile, la tête de l'enfant reste trop long-temps à l'orifice de la matrice, alors la partie de la tête qui répond à l'ouverture de l'orifice, commence à faire une tumeur, s'il vit; mais lorsqu'on ne remarque point cette tumeur, ou si on l'apperçoit, & qu'elle commence de nouveau à devenir flasque, alors les Accoucheurs, désespèrent presque de la vie de l'enfant. Si la tête de l'enfant est arrêtée à la sortie, sans être tuméfiée, on a raison de croire qu'il est mort. (a)

Les os mols & mobiles. Ceci doit s'entendre des os de la tête du fœtus; car l'on sçait que le crâne d'un enfant nouveau né est encore en grande partie membraneux. Tant que cette partie mem-

(a) Manningham, Art. Obstetric, Compend. pag. 23.

braneuse est tendue par le cerveau qu'elle contient, la tête résiste : mais dès que tout s'affaisse après la mort, les membranes perdent leur ton, & c'est avec raison que l'on regarde cela comme un mauvais signe; d'où il arrive aussi que la tête de l'enfant mort dont les os sont mols, passent plus aisément; mais cela n'améliore cependant pas toujours l'accouchement difficile; *car la tête de l'enfant mort, ramollie par la corruption, ne facilite pas autant que dans le vivant la sortie des épaules dans l'accouchement.*

Alors il arrive souvent, que quand les Accoucheurs s'efforcent de tirer un enfant en saisissant sa tête, ils la séparent du tronc, qui reste dans la matrice, & que l'on a beaucoup de peine à en faire sortir.

Comme tous ces signes ne donnent pas une pleine certitude de la mort de l'enfant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il est évident qu'il faut une grande précaution, pour ne pas traiter comme mort, un enfant encore vivant. Hippocrate (g) dit, d'une femme grosse de quatre ou cinq mois, hydropique & attaquée d'une asthme si fâcheux, qu'elle ne pouvoit se coucher, mais que quand le

(b) Epidem. VII. Ægrot. XI, Charter. Tom. IX. pag. 552.

sommeil la prenoit, elle dormoit assise. Elle étoit presque sans fièvre, son enfant ne faisoit point de mouvements depuis long temps, & tendoit comme à la corruption. Cet asthme dura encore deux mois; ensuite elle usa de feves confites dans le miel, & de cumin d'Æthiopie dans le vin, & elle se porta beaucoup mieux. Après quoi, elle rejetta par l'expectoration des matieres pituiteuses & blanches, la difficulté de respirer cessa, & elle accoucha d'une fille. Quoiqu'Hippocrate ne fasse aucune mention ni d'avortement, ni d'accouchement d'enfant mort, il paroît fort vraisemblable que cette femme mit au monde une fille vivante, quoiqu'elle ne la sentît point remuer dans sa matrice, & qu'elle fût attaquée de maladies aussi graves. Des Médecins moins prudens auroient tenté la cure de l'hydropisie avec des remèdes violents, sans égards pour l'enfant; mais le pere de la Médecine a employé des moyens plus doux & l'a conservé.

J'ai rapporté quelques cas d'enfans vivans, cruellement tirés avec le crochet, parce qu'on les croyoit morts. On en trouve plusieurs faits dans l'histoire de la Médecine. J'en citerai encore un

exemple, parce que *Deventer* (c) lui-même, cet Accoucheur si prudent, dit que ce malheur lui est arrivé. Il fut appelé dans un village voisin, pour secourir une femme en travail depuis plusieurs jours, quoique l'enfant fût dans une situation naturelle. Au bout de deux jours, ni la mere, ni la Sage-femme ne sentirent aucun mouvement de l'enfant, elles le crurent mort, & *Deventer* avoue qu'il ne put en recueillir autre chose; ayant donc en vue de sauver la mere, il maltraita l'enfant, qui enfin vint au monde vivant, & survécut plusieurs jours : il avoit à la tête qui étoit très-douloureuse, trois ou quatre tumeurs occasionnées par la trop grande compression. *Deventer* ajoute ce qui suit. *J'avoue que j'ai profité depuis, & que je profiterai toute ma vie de cette erreur, pour ne jamais traiter comme mort un enfant, sur le témoignage de la mere ou de la Sage-femme : il y a plus, je me défie même de mes propres lumieres, n'ayant aucun signe positif, que la dissolution de la surpeau de la tête, qui arrive difficilement, parce qu'elle est attachée aux cheveux, & que l'on ne peut toucher l'enfant*

(c) *Novum. Lum. Obstetric. Chap. xxxii. pag. 140. & seq.*

plus avant qu'avec beaucoup de difficulté. Il avertit que ces cas difficiles, arrivent principalement, lorsque la tête est trop grosse, ou le bassin trop étroit. Mais comme l'art des accouchemens s'est accru par de nouvelles découvertes, l'on a lieu d'espérer, même dans les cas les plus embarrassans, comme il est évident par ce qui a été dit au paragraphe 1316. Il avertit, que l'on rencontre la même difficulté dans l'accouchement, si à cause de l'obliquité de la matrice, l'enfant reste au passage, qui fait le coude; mais nous allons en parler. Ainsi, aujourd'hui que l'art des accouchemens a fait des progrès & est plus parfait, nous pouvons conclure avec De-venter, (d) que les enfans, vivans ou morts, doivent être tirés par la main seule de l'Accoucheur, sans avoir recours à des instrumens meurtriers; parce qu'on a bien de la peine, comme il a été dit, à connoître certainement, s'ils sont vivans ou morts. Personne ne se repentira jamais, d'avoir traité un enfant mort dans un accouchement difficile, comme s'il étoit vivant; mais quelle peine, & quels chagrins n'éprouvent pas ceux qui ont la té-

(d) Nov. Lum. Obstetric. Cap. xxxii. pag.

358 *De l'Accouchement* §. 1319
mérité de déchirer avec le crochet un
enfant vivant, pour le faire naître ainsi
mutilé?

§. 1319. *Dès que l'on connoît que l'enfant
est mort (1318.), il faut principale-
ment le tirer par les pieds, s'il est possi-
ble, dans la crainte de la gangrène, de
la syncope, & de la mort de la mere.*

Quand un enfant mort est encore
dans les membranes fermées, il ne se
corrompt pas sitôt; mais dès que les
eaux ont percé, l'accès de l'air le fait
bientôt tomber en putréfaction dans
ce viscere chaud & humide. Mais lors-
que la matrice embrasse de toutes parts
un cadavre putréfié, il est à craindre,
qu'elle n'en soit considérablement af-
fectée, & que la résorbtion des fucs pu-
trides n'occasionne de très - grands
maux. Passant proche d'un animal noyé
dont le ventre étoit ouvert dans le mi-
lieu de l'été, il en exhaloit une puau-
teur si insupportable, que j'en tombai
presque en défaillance, quoique je fusse
très-sain, robuste & dans la vigueur de
l'âge; il n'est donc point surprenant que
la syncope survienne, lorsqu'un cada-
vre pourrit dans la matrice d'une fem-
me vivante. Il y a plus, la résorbtion

putride, cause une fièvre de mauvais caractère, qui continuant même après la sortie de l'enfant mort, met la mère au tombeau. C'est pour cela que *Manningham* (e) a dit fort judicieusement : *Les femmes qui accouchent d'un enfant mort & corrompu, & qui sont attaquées de fièvres continues, meurent presque toujours quelques jours après l'accouchement.* C'est pourquoi tous les Chirurgiens conviennent qu'il faut tirer l'enfant mort, le plutôt possible. *Mauriceau* (f) remarque, que les douleurs cessent, quand l'enfant est mort depuis quelque temps, où que du moins, elles sont si foibles, qu'elles ne suffisent pas pour son expulsion. Il conseille alors des lavemens âcres, pour exciter les efforts du travail ; & si ce moyen ne réussit point, il estime qu'il faut préférer la main de l'Accoucheur pour tirer le fœtus, à tous les remèdes âcres & chauds, qui peuvent être très-nuisibles ; ou ce sont des niaiseries, auxquelles un homme prudent ne peut accorder sa confiance.

On aime mieux sur-tout aujourd'hui tirer par les pieds un enfant mort, en le

(e) Art. Obstetric. Compend. pag. 23.

(f) Traité des Maladies des Femm. gross. &c. Liv. II. Chap. xxx. Tom. I. pag. 342.

tournant s'il est dans une autre situation. C'est ce dont nous allons parler à l'article suivant. Mais quand la tête est enclavée, on ne peut la repousser, *Mauriceau* (g) prescrit alors de se servir du crochet. Le forceps de M. *Levret* & le levier de *Roonhuysen*, méritent la préférence à tous égards, & sont moins effrayants que le terrible appareil des crochets. Il faut aussi qu'un Accoucheur ait soin de sa réputation & ne mette pas des Sages-femmes mal intentionnées, comme elles le font souvent, dans le cas de dire, que le Chirurgien a tué l'enfant, qu'il a tiré mort avec le crochet. Si l'on examine, la méthode qu'a recommandée *Hippocrate* (h) pour tirer le fœtus mort, l'on verra quels progrès l'on a fait en cette partie. Il a conseillé de couper les mains & les bras, de couper la poitrine jusqu'au col, & de briser les côtes, lorsque le fœtus est encore dans la matrice. Il ordonne dans un autre endroit, que l'Accoucheur ait un anneau au grand doigt, pour séparer les extrémités supérieures du col, pour ouvrir le ventre; ensuite il prescrit d'ôter les intestins, & de

(g) Ibid. pag. 344.

(h) De Mulier. Morb. Lib. 1. Cap. LXIX.
Charter. Tom. VII. pag. 769. 770.

briser les côtes ; afin que le petit corps du fœtus , tombant ainsi en ruine , puisse être plus facilement tiré. On trouve ailleurs de semblables préceptes & même de plus cruels encore (i).

Lorsqu'on tire l'enfant mort par les pieds , il arrive quelquefois , sur-tout s'il commence à tomber en putréfaction , que le col se rompt , tout le tronc étant déjà passé , & que la tête seule reste dans la matrice. Alors l'orifice de la matrice se contracte pour l'ordinaire sur la tête qui reste , & remonte avec elle , & même si haut , que le très-célebre *Simson* (k) a quelquefois introduit la main à la distance d'un pied avant que de pouvoir toucher la tête. Lorsque la tête est si éloignée de la vulve , il seroit dangereux d'employer les crochets , & si le volume de la tête est plus grand que la capacité du bassin , alors en la tirant , on meurtrit les parties molles qui se trouvent entre la tête de l'enfant , & les os du bassin ; ce qui pourroit donner naissance à de grands desordres. C'est pour cela qu'il a regardé comme une chose fort avantageuse , si l'on pouvoit

(i) De Fœtus in utero mortui exsectione. Charter. Tom. XII. pag. 550.

(k) Medic. Essays and Observ. Tom. V, part. I. pag. 446.

diminuer le volume du crâne en ôtant le cerveau, & en séparant ou rapprochant les os de la tête. C'est pour l'exécution de ce projet, qu'il a imaginé un anneau (1), auquel est attaché un bistouri : il applique cet anneau à la seconde phalange du doigt indicateur, de sorte que le tranchant du bistouri, regarde la paume de la main ; en fléchissant le doigt à la jointure du milieu, ce tranchant est parallèle à la première phalange, & il est introduit ainsi avec la main, la tête étant saisie avec le pouce & les autres doigts, ensuite on étend l'indicateur, & l'on enfonce le bistouri dans la tête, l'on fait une ouverture à la faveur de laquelle on vuide le crâne & on tire les os avec les doigts. Il a observé qu'il y a quelquefois de la difficulté à séparer les os ; mais que cependant l'on y réussit, si l'on attend quelque temps. Il a par ce moyen vuidé le crâne, & séparé un des pariétaux, sans pouvoir tirer la tête. La misérable femme étant fatiguée par ces procédés, & le célèbre *Simson* perdant aussi patience, resta en repos pendant trois heures, au bout duquel temps, il vint à bout de séparer aisément les os du crâne.

(1) Ibid. Tabul. IV. fig. 1. pag. 468.

Tels sont les principaux moyens auxquels on peut avoir recours dans cette fâcheuse circonstance.

Si l'enfant mort, ne peut être tiré, il se corrompra, il infectera les parties voisines, il se fera une résorption des sucs putrides, qui porteront bientôt la contagion dans les humeurs de la mere, & ainsi un peu plus tôt ou plus tard la mort a coutume de venir mettre fin à tant de maux. C'est pour cela, qu'*Hippocrate* a dit : (m) *Mais si une femme porte un enfant mort, qui n'ait pû sortir, & que sa matrice soit humide, sans contenir aucune humeur, & même lorsque la matrice est desséchée, l'enfant commence à enfler, ensuite ses chairs entrent en colliquation, en pourriture, & elles coulent au-dehors, enfin les os viennent, & quelquefois il survient à la mere une diarrhée, si la mort n'arrive auparavant.*

On sçait qu'un cadavre se gonfle, lorsqu'il est atteint de pourritures, & que le gonflement se manifeste sur-tout vers l'*abdomen*, suivant la judicieuse remarque d'*Hippocrate* : si les chairs corrompues laissent échapper une sanie putride, & que l'on ait eu soin d'administrer

(m) De Superfoetatione, Cap. iv. Charter.
Tom. VII. pag. 862.

les antiseptiques, pour empêcher que la corruption n'infecte les humeurs de la mere, on en a vû échapper à ces malheurs; on a vû les os sortir successive-ment, ou par le vagin ou par l'anús, après la séparation des ligamens par la pourriture, la partie du vagin & du *rec-tum* qui se touchent, étant ouverte par la gangrene; ce qui donnoit lieu par la fuite, à la fâcheuse incommodité de rendre les excremens toute la vie par le vagin. On trouve (n) dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, l'histoire d'une femme, qui ayant fait une chute le cinquième mois de sa grossesse, eut une défaillance suivie d'une fièvre considéra-ble & d'une hémorrhagie utérine copieu-se, avec les efforts du travail: elle recou-vra néanmoins la santé, au point de pouvoir reprendre l'exercice de ses tra-vaux accoutumés; le volume du ventre n'augmentoît, ni ne diminuoit: elle sen-toit de temps-en-temps des douleurs qui étoient toujours accompagnés d'hémor-rhagies. Huit mois étant écoulés, tous ces maux augmentèrent & finirent par un dévoiement considérable de matie-res d'une odeur cadavéreuse avec une

(n) Académ. des Scienc. in-4°. l'an 1746.
Hist. pag. 43. 44.

si grande foiblesse , qu'il ne restoit plus d'espérance pour la vie de cette femme d'ailleurs robuste. Quelques jours après les membres du fœtus mort commencèrent à sortir par l'anüs , les bras d'abord , ensuite le reste , de sorte qu'en huit jours , toutes ses parties sortirent par l'anüs , excepté la mâchoire inférieure , qui vint plus tard. La malade se tira d'un aussi grand danger.

On a quelquefois vû des fœtus morts sortir du nombril , par petits morceaux. *Bartholin* (o) dit qu'il a observé ce cas sur une femme qui croyoit être grosse de deux enfans. Aux approches de l'accouchement , il ne parut rien après un travail de deux jours : au bout de six semaines , elle crut sentir de nouveau le mouvement de ses enfans , qui dura pendant cinq ans , en diminuant néanmoins peu-à peu. Ensuite le nombril se tuméfia , & se rompit , il en sortit les premiers jours une eau limpide , & après du sang & du pus , avec quelques petits os. Ainsi , il en sortit successivement par l'ouverture du nombril , qui resta ouvert pendant sept à huit ans. Il se fit dans la suite une autre ouverture au-des-

(o) *Epistol. Medic. Centur. iv. pag. 99.*

sous, par laquelle sortoient tous les jours avec grande douleur, les autres parties osseuses.

Bartholin en a conservé plusieurs dans son Cabinet. D'autres Auteurs ont observé la même chose (*p*). Ce n'est pas sans raison que l'on pense, que les fœtus qui sortent ainsi en entier, ou par morceaux, étoient hors de la cavité de la matrice. Une femme eut après le terme ordinaire de la grossesse un travail très-pénible sans pouvoir accoucher; elle étoit tourmentée de fièvre, de douleurs au bas-ventre, de coliques, d'Aphtes, & d'autres cruels symptômes: ensuite l'on vit au-dessus du nombril de petites vésicules qui annonçoient une gangrene prochaine. Il en sortit beaucoup d'humeurs & une portion du cordon ombilical gangrené & très-fétide. Dix jours après, la main gauche du fœtus se présenta jusqu'au pli du coude, à travers les tégumens du bas-ventre déjà gangrenés: au bout de deux jours, on tira, par le moyen d'une incision prudemment pratiquée, un fœtus assez grand, entier & fétide. L'on eut beaucoup plus de peine à tirer le placenta, qui n'étoit

(*p*) *Medic. Essais*, Vol. V. part. I. p. 442.

point inhérent à la matrice, mais à la trompe de Fallope ou à l'ovaire du côté gauche. Cette femme cependant recouvra parfaitement la santé après une maladie aussi grave : les Chirurgiens & les Médecins qui en prirent soin, eurent la satisfaction de voir la plaie se cicatriser, il ne resta plus de nombril (*q*). J'ai rapporté ce cas par préférence, parce que j'ai connu tous les Chirurgiens & les Médecins qui s'y sont trouvés, & qu'il n'est pas permis de revoquer en doute leur probité & leur sçavoir.

Quoique pour l'ordinaire le cadavre du fœtus qui reste dans le corps de la mere, se corrompe & soit souvent sorti par petits morceaux & par différents endroits ; cependant plusieurs observations rares prouvent qu'il y reste quelquefois plusieurs années sans se corrompre, & sans causer à la mere d'autre incommodité que la pesanteur. Une femme de Sens (*r*) morte dans sa soixante-huitième année, avoit porté un fœtus mort pendant vingt-sept ans. Elle vé-

(*q*) Cornel, Trioen. Observat. Medic. Chirurg. fascic. pag. 64. & seq.

(*r*) Maur. Cordaci Rhemi. Comment. vii. in Lib. I. Hippoc. de Muliere apud Spach. in Gynæc. pag. 740.

cut long-temps stérile , & à la quarantième année, elle s'apperçut des signes ordinaires de grossesse : les regles se supprimerent, elle sentit le mouvement de l'enfant au temps accoutumé, les mammelles se gonflerent. Le travail commença au terme, avec une suppression d'urine qui dura quelques jours, après quoi, elle coula en abondance. L'on crut que les eaux avoient percé, & qu'il étoit sorti en même-temps un caillot de sang. Ensuite les mammelles tomberent. On sentoit à peine, & même point du tout les mouvemens de l'enfant ; l'accouchement n'arriva point. Cette misérable femme fut obligée de passer trois ans dans son lit, & de traîner jusqu'à la mort une vie languissante, se plaignant toujours de la tumeur, de la dureté, & de la pesanteur qu'elle sentoit dans le bas-ventre, à raison des différens mouvemens du corps du fœtus, qui tomboit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Elle avoit presque perdu l'appétit, qu'elle tâchoit d'exciter de temps-en-temps par des mets accommodés au vinaigre, & en buvant du verjus. Enfin elle mourut, après avoir tant souffert pendant vingt-sept ans. D'habiles Chirurgiens firent l'ouverture du cadavre,

ils trouverent la matrice ridée & de différentes couleurs ; mais dure comme une écaille d'huitre. L'on eut beaucoup de difficulté à dissequer une matrice de cette consistance ; on trouva dans la cavité un enfant couché en travers & ramassé en peloton. Les Chirurgiens frappés de ce phénomène , appelèrent des Médecins pour en être témoins , & pour examiner aussi l'état des choses ; ils tirèrent toute la masse , pour la porter chez eux. Ils trouverent un fœtus dont la hanche droite , les fesses , & une partie de l'épine du dos étoient tout-à-fait confondues avec la surface cave de la matrice. Les os du crâne étoient minces , mais fermes & luisans comme de la corne , & la peau de la tête étoit garnie de cheveux en plusieurs endroits. La main gauche étoit si fermement rapprochée du poignet , & l'extrémité des doigts si attachée à la paume , qu'ils ne faisoient réellement qu'un seul & même corps vraiment pierreux , quoiqu'ils parussent distingués entre eux. La main droite , qui fut coupée au poignet par inadvertence , & laissée dans le corps de la mere , étoit étendue sur le nombril. En général , on eut pris ce fœtus à la vue

& au toucher, pour l'ouvrage de quelque Phidias, qui auroit fait sortir de l'yvoire ou du marbre, la plus parfaite image d'un embryon d'un âge mûr, la masse de ce petit corps ne s'étant nullement affaissée à cause de sa dureté, & ayant conservé sa peau luisante & toute sa symmetrie. Les parties intérieures, tous les viscères, le cœur & le cerveau étoient dans leur état naturel, excepté qu'elles s'étoient extraordinairement endurcies, (moins cependant que les externes) de sorte que ce petit corps, aujourd'hui découvert, n'est menacé ni de pourriture, ni de vers. Mille témoins ayant vû & touché ce fœtus, il ne peut rester aucun doute sur la vérité du fait. Au reste on en a conservé la figure, quoiqu'assez mal faite (s).

On trouve (t) dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, une autre histoire d'un fœtus, qui resta pendant quarante-six ans dans le ventre de la mère. Cette femme à l'âge de quarante-huit ans, eut tous les signes de la grossesse, & enfin elle eut pendant sept semaines

(s) Maur. Cordaci Rhem. Comment. vii. in Lib. I. Hippoc. de Muliere apud Spach. in Gynæc. pag. 478.

(t) Académ. des Scienc. l'an 1721. Hist. pag. 43.

les douleurs du travail, que l'usage des bains fit cesser, mais le bas-ventre resta enflé, sans douleur, elle ne sentoît d'autre incommodité que la pesanteur. Elle accoucha dans la suite de deux enfans sains, & vécut encore quarante ans après la mort de son mari; & se croyant toujours grosse, elle voulut qu'on l'ouvrît après sa mort.

Un Chirurgien le fit & tira du bas-ventre un globe assez considérable, qui étoit fort dur & qu'il ouvrit pour cette raison avec une hache. Etant destiné pour le Cabinet du Duc de *Wirtemberg*, on laissa ce globe dans cet état. Le célèbre *Camerer* Professeur en Médecine de *Tubingue*, distingua par la fente faite avec la hache, un fœtus renfermé dans ce globe, la tête de ce fœtus étoit difforme, & la poitrine fort applatie; & quoiqu'il fût encore assez flexible, il n'étoit cependant point fétide. Son enveloppe étoit fort dure, & paroissoit cartilagineuse & même osseuse dans toute sa circonférence, excepté dans la partie par laquelle elle étoit adhérente à un certain endroit du bas-ventre: là, il y avoit plus de mollesse & l'on voyoit que cette partie avoit contracté des adhérences avec une chair épaisse & rou-

372 *De l'Accouchement* §. 1319. 1320.
ge. Le célèbre Camerer, crut avec raison, que ce fœtus conçu dans l'une des trompes, y avoit pris son accroissement, la mere ayant par la suite mis encore deux enfans au monde.

Ce fœtus, apporté à Paris par ordre du Duc de *Wirtemberg*, a été vû par M. Morand, (u) qui rapporte l'histoire d'un fœtus mort, & porté pendant 31 ans : on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences plusieurs choses qui méritent d'être lues, sur les fœtus qui ont resté long-temps dans le corps de leur mere.

§. 1320. *Il faut ramener l'enfant dans la situation au moyen de laquelle on puisse le tirer, ou par la tête, ou principalement par les pieds.*

Nous avons dit au §. 1317, quelle doit être la situation de l'enfant dans l'accouchement naturel. Ainsi, s'il est tellement situé, qu'il se ferme la porte à soi-même, alors il faudra changer cette situation, & la ramener à la naturelle. On doit sur-tout avertir de ceci, pour ne jamais administrer des remedes stimulans chauds dans l'accouchement

(u) Académ. des Scienc. l'an 1748, in-4°. Mem. pag. 113.

difficile par cette cause. La femme en travail, les assistans, & les Sages-femmes ignorantes les demandent avec empressement. Il est cependant certain, que quand le fœtus est dans une situation qui l'empêche de passer, les douleurs sont d'autant plus nuisibles à la mere & à l'enfant, qu'elles sont plus fortes & plus fréquentes. Un Accoucheur prudent préférera un cordial rafraîchissant, aux remedes stimulans chauds, & cela pour paroître ordonner quelque chose, afin d'encourager la femme qui se plaint, lorsqu'on dispose tout pour changer par une opération salutaire la mauvaise situation de l'enfant en une meilleure. Il est très-utile de sçavoir d'abord, que l'enfant est mal situé. Quand dans l'accouchement naturel il pousse avec sa tête contre l'orifice de la matrice, celui-ci se dilate peu-à-peu pendant les douleurs du travail, les membranes posées devant la tête de l'enfant, commencent à se tuméfier par la collection des eaux, & elles forment une tumeur ronde, tendue, tant que dure la douleur, & plus flasque, lorsqu'elle cesse. C'est ainsi qu'insensiblement, l'orifice se dilate de plus-en-plus par une force égale, & que les choses se disposent, pour

un accouchement heureux. C'est pour cela que les habiles Maîtres dans l'Art des accouchemens avertissent les Sage-femmes, de ne pas déchirer trop-tôt les membranes lorsque les eaux commencent à s'amasser, avant que l'orifice de la matrice, soit suffisamment dilaté. Car il arrive quelquefois que dans l'accouchement heureux, le fœtus vient enfermé dans ses membranes. Dès que les eaux les ont assez distendues, & que l'orifice de la matrice est assez dilaté, pour permettre à la tête de l'enfant, qui est derrière les eaux, de tomber sur l'orifice, & de remplir toute son étendue, alors les eaux pourront percer, ce qui devient aisé, si dans le temps d'une douleur, la Sage-femme presse avec le doigt les membranes tuméfiées, ou les tord. Mais si ces membranes résistent trop, on peut les inciser, mais avec précaution, parce que la tête de l'enfant suit souvent de fort près, lorsque les eaux percent. *Moschion* (v) regarde comme une cause de l'accouchement difficile, la rupture prompte des membranes trop minces, & l'écoulement de l'humeur destinée à lubrifier le passage du fœtus.

(v) Spach. Gynæc. pag. 12. 150.

Mauriceau & d'autres Accoucheurs ont fait la même remarque.

Mais si la matrice est bien située, c'est-à-dire, si son orifice répond directement au vagin, & que les eaux forment une poche oblongue & pointue, c'est une marque que l'enfant est mal situé, & qu'il ne présente point la tête la première. Quelquefois cependant, elle n'est pas fort éloignée de l'orifice, alors il prescrit ce qui suit (x) : Si l'on trouve la matrice bien située, & les eaux formant une tumeur oblongue, si l'on peut jusqu'à un certain point toucher tantôt la main, tantôt le pied, ou même la tête, alors il n'y a point de temps à perdre, jugeant que les eaux prononcent assez, & sentant en quelque façon la tête, il faut déchirer promptement les membranes, & sur le champ diriger la tête vers l'orifice, en éloignant tout ce qui pourroit s'y opposer, comme les mains, les pieds, le cordon ombilical ; ce qui pour lors ne sera pas difficile ; parce qu'il y a assez d'espace. La tête étant par ce moyen mise au passage, la Sage-femme n'a point à appréhender, qu'elle reculera ; car après l'écoulement des eaux, l'enfant n'a point d'es-

(x) Deventer Nov. Lum. Art. Obstetricæ
Cap. XL. p. 177.

pace pour se tourner dans une matrice droite; parce qu'en se contractant sur le champ, elle comprime l'enfant de toutes parts. Et même quand il y a long-temps que les eaux se sont écoulées, elle se resserre tellement, qu'il est difficile de retourner l'enfant & de lui faire prendre une autre situation. Tous ceux qui ont écrit sur l'Art des accouchemens, se plaignent de cette difficulté, & avertissent très-soigneusement les Sages-femmes, d'appeler promptement un habile Accoucheur, si elles présumant ne pouvoir venir à bout de l'accouchement. Car l'enfant est en danger, la mere s'affoiblit, s'il y a long-temps que les eaux se soient écoulées, avant que l'on ait tenté de retourner l'enfant, & il faut employer pour cela plus de force lorsque la matrice est resserrée & seche.

Les Anciens ont cru que le foetus est assez mobile dans la matrice, c'est pour cela qu'ils ont cru changer la mauvaise situation de l'enfant, en secouant tout d'un coup & assez fortement la femme en travail. Ainsi *Hippocrate* (y) essayant de retourner le foetus, afin qu'il présentât la tête suivant l'ordre naturel, donne

(y) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. LXVIII. Charter. Tom. VII. pag. 769.

ce conseil : Il faut étendre quelque chose de mol, sous les hanches de la femme couchée, mettre aussi quelque chose sous les pieds du lit, afin d'élever ses pieds ; mais que les hanches soient plus hautes que la tête, sous laquelle il ne doit point y avoir de traversin. Il faut avoir attention à toutes ces choses, & lorsque l'enfant aura été repoussé, il faut le tourner çà & là, après avoir retiré ce qui avoit servi à élever les pieds du lit & les hanches de la femme qui doivent être mis dans leur situation ordinaire, & l'on remettra le traversin sous la tête. Il est assez évident qu'Hippocrate a tenté par ce moyen de changer la mauvaise situation de l'enfant en une naturelle ; mais a-t-il voulu rendre cette situation naturelle, en ôtant les appuis pour soulever le lit & élever les pieds de la femme, & en excitant une certaine secousse ; ou bien a-t-il pensé avoir obtenu la situation naturelle, en retirant toutes ces choses ? C'est ce qui peut paroître douteux. Car *Cornarius* a rapporté à la situation de l'enfant ces paroles ; κατὰ φύσιν καθίσταται. Mais *Foesius* & *Chartier* ont cru qu'elles regardoient plutôt le rétablissement de la mere dans son ancienne position. *Hippocrate* paroît faire voir en d'autres

endroits, qu'il a attendu des secouffes de la mere en travail, le changement de situation de l'enfant ; car dans le Chapitre précédent (z) il essayoit d'avancer l'accouchement par une semblable secousse, tandis que les douleurs pressoient. Outre cela il dit ailleurs, (a) lorsque l'enfant est en travers : *Il faut secouer la femme en travail de cette maniere ; on la mettra sur un drap fin, on couvrira ses parties avec un autre, les jambes & les mains seront aussi couvertes avec un linge fin. Deux femmes prendront chacune une jambe, & deux autres chacune une main, & la secouant ensuite fortement au moins dix fois, après quoi, on remettra la femme dans son lit, de maniere qu'elle ait la tête en bas, & les jambes en haut, & que toutes les femmes prennent les jambes, l'agitent souvent dans son lit, en repoussant vers les bras, afin que le fœtus secoué se tourne dans un plus grand espace, & puisse sortir naturellement.*

L'on a dit ci-dessus, que le fœtus est assez mobile, & qu'il touche tantôt une partie de l'orifice de la matrice, tantôt

(z) De Fœtus in utero mortui exsectione, Charter. Tom. XII. pag. 551.

(a) Ibid. pag. 768.

une autre, lorsque les eaux n'ont point encore percé. *Deventer* (b) confirme la même chose, & avertit en même temps les Sages-femmes, que ces enfans ainsi mobiles se présentent rarement dans une situation droite. Mais après l'écoulement des eaux, la matrice resserée comprime de toutes parts le fœtus, & l'on ne peut aisément par aucune secousse changer sa situation. Outre cela, il est à craindre que ces violentes secousses, ne détachent le placenta, & n'occasionnent quelque hémorrhagie considérable. C'est pourquoi cette méthode des Anciens est absolument proscrire, & l'on préfère à juste titre la main intelligente d'un habile Accoucheur, pour ramener la mauvaise situation de l'enfant à une naturelle, au moyen de laquelle il puisse sortir, la tête la première, ou si cela ne se peut, être tiré par les pieds.

Car lorsque l'enfant est mal situé dans la matrice, il ne peut pas toujours être ramené à une situation assez favorable, pour présenter la tête; cela n'aura lieu, que quand la tête ne sera pas fort éloignée de l'orifice de la matrice, de manière que la main de l'Accoucheur puisse

(b) Nov. Lum. Art. Obstetric. Cap. XL. p.

la toucher & la faire changer de situation. *Mauriceau* (c) étoit irrité contre les Médecins qui donnoient pour précepte général, de changer la mauvaise situation, de maniere qu'elle devînt tout-à-fait naturelle, puisque cela est le plus souvent impossible & qu'on ne peut le tenter sans exposer la vie de la mere & de l'enfant. C'est pour cela, qu'il a posé pour regle générale dans l'Art des accouchemens, que dans toutes les mauvaises situations, on doit tirer l'enfant par les pieds. L'on se soumet aujourd'hui à la décision de ce Maître en Chirurgie, si distingué par ses profondes connoissances dans l'Art des accouchemens.

Si un enfant présente les pieds d'abord, on regarde actuellement cette situation comme un accouchement contre nature; mais les habiles Accoucheurs ne le croient pas difficile; puisqu'il est certain, qu'il se termine assez promptement, & sans danger pour la vie de la mere, ni pour celle de l'enfant, si le reste est dans l'ordre naturel. Voici ce que dit *Moschion* (d) : on pré-

(c) Traité des Maladies des Femm. gross. Liv. II. Cap. XXI. pag. 314.

(d) Harm. Gynæc. pars prior. Cap. XI. Spach. Gynæc. pag. 10.

fere aux autres positions de l'enfant, celles où il présente la tête, de manière qu'on la trouve dirigée vers l'orifice de la matrice, les mains jointes aux côtés & aux cuisses. La meilleure situation après celle-ci, est lorsqu'il descend les pieds joints & opposés à l'orifice de la matrice, & les mains allongées le long des côtés.

Il est cependant vrai, que quand on tire un enfant par les pieds, les mains & les bras peuvent à peine rester étendus le long des côtés, ils s'élèvent en haut, tandis que le tronc passe par l'orifice de la matrice. Ainsi les bras doivent venir avec la tête, & ils rendent son passage plus difficile. Deventer (e) avoue que tous les Auteurs ont demandé, que les bras successivement allongés soient posés le long du corps : pour moi je pense le contraire, d'après mon expérience en cela, & en beaucoup d'autres choses ; c'est pourquoi je conseille de laisser les bras avec la tête, pour les faire sortir ensemble. La femme, je l'avoue, est obligée de faire de grands efforts pour l'exclusion de l'enfant ; mais c'est un petit nuage, qui doit bientôt passer, &c. Ensuite il ajoute : Cela m'a toujours réussi, je tiendrai donc toujours

(e) Nov. Lum. Art. Obstetric. Cap. XL
pag. 198.

pour cette pratique, parce que l'on ne court point le danger de séparer la tête d'avec les épaules, ce qui est très-souvent arrivé à Paul Portal & à d'autres, comme ils l'avouent eux-mêmes : cela n'est point étonnant ; car les bras étant tirés le long du corps, l'orifice de la matrice contracté & fermé comme un laq. étrangle assez souvent l'enfant, ou s'il est déjà mort & très-petit, la tête se sépare aisément du col, elle reste dans la matrice, & l'on est obligé par la suite de la tirer avec le crochet.

Si cependant la tête de l'enfant a un grand volume, ou que l'enfant soit gros, il est certain qu'il faut employer une force assez considérable ; pour que la tête puisse passer avec les bras ; ce qui assurément ne paroît pas sans danger. Mais dès que le contraire arrive, on pourroit tenter cette méthode. C'est pourquoi nous voyons que de très-habiles Maîtres qui ont écrit après *Deventer*, ont conseillé de tirer les bras, lorsque l'enfant est emmené jusqu'aux aisselles, quoiqu'ils disent que cela doit se pratiquer le plus souvent, mais pas toujours (f).

(f) Levret, Art des Accouch. pag. 116.
Crantz Emleitung. in die Hebammenkunst, pag. 62.

M. *Levret* (g) a observé, que sur vingt enfans qui sont situés obliquement dans la matrice, on en trouve à peine un qui panche vers le côté gauche de la matrice. Il n'a pas encore pû en découvrir la cause.

§. 1321. *Cela se fait 1°. par la position convenable de la mere, 2°. par le changement de situation de l'enfant.*

1°. On peut considérer sous deux aspects la situation de la femme, ou en tant qu'elle favorise l'accouchement naturel, afin que l'enfant puisse sortir plus facilement; ou en tant que changeant la mauvaise situation de la mere, l'art s'efforce de corriger la mauvaise position de la matrice, ou de procurer une plus grande facilité pour pouvoir changer la mauvaise situation de l'enfant. Dans l'accouchement naturel, il faut que la Sage-femme puisse commodément introduire ses mains pour secourir la femme en couche, & que rien n'empêche le coccyx de reculer, lorsque l'enfant passe. Comme il y a plusieurs de ces situations, on observe une assez grande diversité dans divers pays, & les femmelettes n'abandonnent pas ai-

(g) Art des Accouch. pag. 105.

fément leur routine. M. Levret (*h*) dit fort judicieusement, que dans toutes les situations, on peut terminer l'accouchement, s'il est tout-à-fait naturel. *Latone* embrassant un palmier, s'agenouilla sur un tendre gazon, & accoucha ainsi de *Phœbus* (*i*). *Mauriceau* (*k*) dit que les femmes de campagne préfèrent cette situation. D'autres veulent un siège fait pour les femmes en travail, l'on en trouve la figure dans *Deventer* (*l*). *Mauriceau* (*m*) & plusieurs autres Chirurgiens, aiment mieux que les femmes accouchent dans un lit, afin qu'elles puissent se reposer immédiatement après que l'accouchement est terminé, & qu'on ne soit point dans le cas de les transporter de leur chaise au lit. On garnit le lit de draps pliés, pour pouvoir ôter le sang & les autres ordures. Chez les gens aisés, on a coutume d'avoir deux petits lits l'un près de l'autre, pour pouvoir mettre la femme commodé-

(*h*) L'Art des Accouch. pag. 110.

(*i*) Homer. in Hymn. in Apollin. Spondan. pag. 347.

(*k*) Traité des Maladies des Femm. gross. Liv. II. Chap. VII. pag. 244.

(*l*) Novum Lum. Obstetric. Cap. XXVI. pag. 50.

(*m*) Ibidem.

ment quelques heures après l'accouchement, dans un lit propre, sec & chaud, & qu'elle ne soit point obligée de coucher dans l'ordure. On recommande en outre pour terminer l'accouchement, un lit dur, de peur que dans un plus mol, il ne se fasse une fosse qui empêche le coccyx de reculer, & la Sage-femme d'agir commodément. *Mauriceau* (n) conseille un matelas de crin, au lieu d'un lit de plume. *M. Levret* (o) prescrit la même précaution dans l'accouchement difficile, qui doit se terminer par la main de l'Accoucheur; & après il faut mettre la femme dans un lit mol. *Moschion* (p) a fait cette utile remarque en prescrivant qu'on fît deux lits, dont l'un plus dur, doit servir lorsque la femme accouche dans un lit, l'autre plus mol pour se reposer des fatigues qu'elle a endurées.

La matrice d'une femme grosse se distend, comme l'on sçait, peu-à-peu & de plus en plus, & elle monte dans la cavité du bas-ventre par-dessus le pubis. Ceci regarde principalement son

(n) Deventer. Nov. Lum. Obstetric. Cap. xxvi. pag. 90.

(o) L'Art des Accouch. pag. 113.

(p) Spach. Gynæc. pag. 4. n°. 48.

fond qui est la partie supérieure, & qui monte quelquefois jusqu'à l'estomac. L'on comprend aisément que la matrice ainsi distendue, peut dans le bas-ventre pancher vers l'un ou l'autre côté, ou tomber en devant, si le bas-ventre y est déterminé par la très-mauvaise habitude qu'ont les femmes grosses de se ferrer dans des corsets étroits, & d'empêcher ainsi la matrice de monter librement. M. *Levret* (q) remarque avec raison que le fond de la matrice ne peut tomber en arriere ; la colonne des vertebres qui promine à cet endroit naturellement en devant, s'y oppose : cela ne pourroit donc avoir lieu que quand l'épine mal conformée, fait prominer en dehors les vertebres des lombes. Il est évident que le fond de la matrice déclinant ainsi, son orifice tourne du côté opposé, & ne répond point directement au vagin, ce qui peut rendre l'accouchement difficile.

Les Anciens ont reconnu cette déviation de la matrice, & l'ont regardée comme la cause de la suppression des menstrues ; quand l'orifice de la matrice ne répondant pas directement au vagin, est tellement ferré par sa position obli-

(q) L'Art des Accouch. pag. 37.

que

que contre les parties voisines, que son ouverture se rétrécit, ou même se bouche en entier. Si la suppression des menstrues peut venir de cette cause, il est certain qu'elle peut rendre l'accouchement difficile. *Moschion* (r) a décrit la différente déviation du col & de l'orifice de la matrice, & avertit les Sages-femmes qu'elles peuvent la reconnoître par le toucher, & il rapporte les différents symptômes qui l'accompagnent, à raison de la pression qu'exerce l'orifice de la matrice sur telle ou telle partie. Il est vrai qu'avant que *Deventer* eût écrit, les Auteurs avoient rarement ou même n'avoient point du tout parlé de la mauvaise situation de l'orifice de la matrice, comme cause de l'accouchement difficile; qu'ils n'avoient point approfondi cet objet très-intéressant, & qu'ils n'avoient reconnu que la mauvaise situation de l'enfant dans la matrice: c'est pour cela qu'il dit avoir donné son livre intitulé, *Nouvelle Lumière pour les Accoucheurs*, & il se plaint (s) que la plupart ne regarderont pas son sentiment comme fort digne de foi, & que des railleurs en riront & le rejeteront comme faux & nouveau.

(r) Spach. Gynæc. pag. 18. n°. 141.

(s) Deventer, Cap. xi. pag. 47.

Dans la suite les meilleurs Auteurs qui ont écrit sur l'Art des Accouchements, l'ont confirmé, & M. Levret (t) a regardé le lieu où s'attache le placenta, comme la principale cause de l'obliquité de la matrice : car quoiqu'il s'implante pour l'ordinaire au fond, ou à la partie postérieure de la matrice, il est néanmoins constant, par nombre d'observations, qu'il peut s'implanter partout dans la cavité de la matrice, sans en excepter même la circonférence de son orifice. Le placenta ayant sept à huit pouces de diamètre & un pouce d'épaisseur, il est évident que la substance de la matrice à laquelle il est attaché, augmente en masse ; ainsi le fond de cet organe libre dans le bas-ventre, penchera du côté où le placenta est attaché, suivant les loix de la gravité, & le col & l'orifice de la matrice pour la même raison, se porteront vers la partie directement opposée. Ainsi, si le placenta est attaché à la partie latérale droite de la matrice, son fond penchera vers la région iliaque droite, & son col fera à la partie opposée. Il est donc évident que la matrice ne correspond directement au

(t) *Traité des Accouchemens*, pag. 36. & suiv.

bassin, que quand le placenta est attaché à son fond ou à sa partie postérieure, si la femme est bien conformée : la même chose arrivera, si le placenta est implanté à l'orifice, ce qui arrive rarement ; & alors il survient presque toujours une hémorrhagie sur la fin de la grossesse.

Hippocrate (u) a indiqué quelque chose de semblable, lorsqu'il a dit : *Si l'arrière-faix sort de la matrice avant que l'enfant commence à sortir, la femme accouche difficilement, & le danger est grand, & moins que la tête ne vienne la première.* Car si le placenta, attaché à l'orifice de la matrice, sort devant, il arrive une hémorrhagie considérable & dangereuse ; mais lorsque la tête de l'enfant suit immédiatement & bouche l'orifice de la matrice, elle empêche le sang de couler. On lit dans le texte *χωρίον*, qu'on a coutume de prendre pour la membrane externe du fœtus ; mais *Galien (v)* nous avertit que l'on doit par ce mot entendre l'arrière-faix (*παρ' ὅ, ἐκε*) sous lequel nom on comprend aussi le placenta.

(u) De superfœtatione, Cap. i. Charter. Tom. VII. pag. 861.

(v) Comment. in Aphor. XLIX. Sect. v. Chart. Tom. IX. pag. 224.

Souvent on peut découvrir cette déviation de la matrice dans une femme grosse, par la vûe & par le toucher, lorsque la matrice biaisant de l'un ou de l'autre côté, élève le ventre & y fait une plus grande tumeur. Les femmes même ont coutume de dire alors, qu'elles portent leur enfant à droite ou à gauche, y sentant un plus grand malaise à cause de la compression ou du tiraillement des parties voisines, & les mouvemens de l'enfant se faisant plus appercevoir du côté vers lequel l'orifice de la matrice penche. Il est fort utile de le sçavoir, afin de pouvoir y remédier au temps de l'accouchement, en changeant la situation de la femme : car l'on a toujours lieu de s'attendre à un accouchement difficile, si l'orifice de la matrice ne répond pas directement au vagin, & même il sera quelquefois tout-à-fait impossible de le terminer, tant que l'on ne changera pas la position du fond de la matrice : car s'il est tombé en devant, le col & l'orifice feront un angle droit avec le vagin, & le col de la vessie sera comprimé au point que l'urine ne pourra sortir. On peut consulter les ouvrages de *Deventer* (x) & de *M. Levret* (y) sur

(x) Cap. XLVI. & seq. pag. 202. &c.

(y) L'Art des Accouchem. pag. 103. 110.

les moyens qu'il convient d'employer pour changer la situation du fond de la matrice. Le premier de ces Auteurs s'est assez étendu sur cette matiere, & le second y a ajouté d'excellentes réflexions.

2°. La situation de l'enfant est naturelle, lorsqu'il sort la tête la premiere, ayant la face tournée vers l'os sacrum de la mere. Dès que la position de l'enfant dans la matrice s'éloigne de celle-ci, il faut la changer, si on le peut, comme je l'ai dit; ou si la tête est trop éloignée de l'orifice de la matrice, il faut chercher les pieds, & les saisir adroitement pour tirer l'enfant; c'est ce que les Accoucheurs appellent *tourner* l'enfant. Il arrive quelquefois qu'il présente les pieds les premiers, & quelquefois aussi on distingue par le toucher d'autres parties à l'orifice de la matrice.

L'on comprend aisément qu'il est nécessaire de discerner les parties qui se présentent, pour que l'Accoucheur dirige sa main introduite dans la matrice pendant qu'il cherche les pieds. On peut encore consulter les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere, pour sçavoir quels moyens on doit mettre en usage, & quelles précautions l'on doit prendre

pour retourner l'enfant ; M. Levret (2) sur-tout a détaillé toutes ces choses avec grand soin. Il ne me paroît pas que ce soit ici le lieu d'entrer dans ces détails. Lorsqu'on est assuré que l'enfant est mal situé dans la matrice, & que l'orifice est déjà ouvert, il faut sur le champ retourner l'enfant ; ce qui deviendra bien plus difficile, s'il y a long-temps que les eaux se sont écoulées, & que la matrice soit resserrée & sèche.

Lorsque l'enfant est né, la mere n'est pas encore délivrée : car les membranes qui renfermoient l'enfant, le cordon ombilical & le placenta sont encore attachés à la cavité de la matrice. Tous ces corps doivent sortir, afin que la matrice puisse se contracter, & ses vaisseaux gorgés de sang se vuider, & reprendre peu-à-peu son volume ordinaire. Les Grecs appelloient cet assemblage *τὰ ὕστερα*, d'autres lui ont donné le nom de *Secundinae*, arriere-faix, comme qui diroit second accouchement ; parce que quelquefois la sortie de l'arriere-faix présente d'assez grandes difficultés ; il faut donc y employer beaucoup de prudence. Comme ces corps deviennent étrangers &

(2) L'Art des Accouchem. pag. 113. 127.
Crantz Hebammenkunst.

n'ont plus d'usage quand l'enfant est né, plusieurs Auteurs ont pensé qu'il falloit promptement en débarrasser la matrice. Ainsi *Mauriceau* (a) ordonne que l'on tire l'arriere-faix le plutôt qu'il est possible, même avant qu'on ait lié & coupé le cordon ombilical. Dès que la Sage-femme a reçu l'enfant en bonne santé, qu'elle introduise sur le champ la main dans la matrice pour tirer l'arriere-faix, avant que la veine ombilicale ait été liée ou coupée. Il donnoit la préférence à cette méthode, parce qu'immédiatement après l'accouchement, l'orifice de la matrice ouvert & la matrice qui n'est point encore entrée en contraction, permet l'introduction de la main de l'Accoucheur, sans que l'on soit obligé d'employer de la force, ni de causer de la douleur à la femme : ainsi l'on ne s'expose pas au danger d'entraîner le fond de la matrice, en tirant le cordon ombilical ; & on peut en même temps détacher aisément le placenta, si ses adhérences sont trop fortes ; & s'il y a dans la matrice une mole, des caillots de sang, ou des portions de membranes déchirées, on pourra em-

(a) Traité des Maladies des Femmes gross.
Liv. II. Chap. VIII. pag. 248.

mener peu-à-peu tous ces corps en retirant la main; il y auroit à craindre qu'y séjournant trop long-temps, la putréfaction ne s'en emparât. Outre cela *Mauriceau* croyoit par la même occasion, pouvoit redresser la matrice située obliquement, c'est pourquoi il ne retiroit pas tout de suite sa main; ou si en tirant l'arrière faix, il l'avoit fait, il l'introduisoit de nouveau, & la laissoit dans la matrice, jusqu'à ce qu'elle se fût contractée. Il assure que cette méthode lui a réussi.

D'autres Auteurs, dont l'autorité est fort respectable, conseillent de ne pas trop se presser, ils aiment mieux que la matrice, après la sortie de l'enfant, se contracte un peu, avant que de tenter l'extraction du placenta. C'est l'avis du très-célebre *Alexandre Monro* (b); & *M. Levret* (c), si distingué par ses connoissances en ce genre, avertit que l'on ne doit point essayer à tirer le placenta, à moins que l'on ne soit assuré qu'il est disposé à venir sans difficulté.

L'on croit qu'il a cette disposition s'il sort du sang avant l'accouchement.

(b) *Medic. Essays and. Observat. Vol. II. n^o. XI. pag. 241.*

(c) *L'Art des Accouchem. pag. 127. 128.*

dans l'accouchement, ou immédiatement après la sortie de l'enfant : car cela fait voir que le placenta est détaché en tout ou en partie. Car quoique toute la circonférence du chorion tienne à la matrice, & qu'il y ait entre la matrice & le placenta une communication manifeste de vaisseaux, de la rupture desquels il sort un peu de sang aux approches de l'accouchement, lorsque les eaux sont prêtes à percer; il y a cependant outre cela des vaisseaux très-considérables à l'endroit où le placenta est attaché à la matrice. S'il survient donc une hémorrhagie avant l'accouchement, dans l'accouchement, ou immédiatement après la sortie de l'enfant, l'on sçait que le placenta est détaché, du moins en partie, de la matrice; & l'on peut espérer son entière séparation, si le cordon ombilical est tiré doucement & avec prudence; mais s'il vient peu de sang, c'est une marque que le placenta tient encore à la matrice par toute sa surface, & alors il faut beaucoup de précaution : car en tirant trop rudement, on s'expose non-seulement à renverser le fond de la matrice, mais même si le placenta venoit aisément, il s'ensuivroit une hémorrhagie subite,

considérable , & fort dangereuse , à moins que la matrice en se contractant aussi-tôt , ne diminuât le diamètre des vaisseaux.

C'est-là le motif qui a engagé le très-célèbre M. Levret (d) à ne point tenter sur-le-champ l'extraction du placenta avant que la matrice donne des signes de contraction : car quelquefois , quoique débarrassée de l'enfant , elle devient paresseuse & s'affaisse , sur-tout après l'accouchement laborieux , & alors tout le bas-ventre est plat , mol & flasque ; mais lorsqu'elle se contracte & que la cavité diminue après l'accouchement , on observe au bas-ventre une tumeur pyriforme , assez dure & circonscrite. On connoît alors que la matrice se contracte , & l'on n'a pas lieu de craindre une trop grande hémorrhagie en tirant le placenta.

Cet Auteur décide donc qu'il faut faire l'extraction du placenta lorsqu'il survient une hémorrhagie qui fait voir qu'il est disposé à sortir , afin que la matrice entièrement vidée , puisse mieux se contracter , & diminuer ainsi l'hémorrhagie : car le sang lorsqu'il séjourne , se grumèle & forme des caillots qui ont

(d) Ibidem.

besoin d'un nouveau travail pour sortir. Il y a plus, si un caillot considérable bouche l'orifice de la matrice, & que relâchée, flasque, elle ne se contracte plus, l'hémorrhagie cachée continue & toute la cavité de la matrice se remplit de sang, & la malade tombe en grande défaillance. On reconnoît ce dangereux état, si en touchant le bas-ventre de la malade, la matrice paroît ample & molle; l'unique remede alors est d'introduire aussi-tôt la main dans la cavité de la matrice pour tirer les caillots, exciter la matrice à se contracter, & à fermer les vaisseaux ouverts.

Cette contraction de la matrice paroît contribuer à la séparation du placenta; car ses lobules étant implantés dans la substance de l'uterus, la contraction de ce viscere agit sur eux & les détache. *Ruysch* (e) faisant des recherches sur la structure de la matrice, a dit qu'elle étoit d'une substance fibreuse, épaisse, motrice; mais il a observé qu'elle a des fibres motrices, orbiculaires qui lui sont propres, & particulièrement à l'endroit de l'implantation du placenta dans l'état naturel, c'est-à-dire, à son fond. Il

(e) Adv. Anatom. &c. 3. n°. x. in fine, pag. 35.

a fait graver ces fibres (f), mais trouvant que la figure n'étoit pas assez exacte, il en a donné une autre sur la fin de sa vie. Il croyoit que ces fibres servoient principalement au détachement & à l'expulsion du placenta, voyant qu'elles ne se trouvent que vers le fond de l'uterus; & sçachant que le placenta ne s'attache pas constamment au même endroit, il en a conclu qu'il se détache plus difficilement, lorsqu'il est situé hors de la sphere d'activité de ce muscle.

Il paroît donc que l'on peut en inférer qu'il faut extraire le placenta dès que le sang sort en abondance après l'accouchement : car alors il a coutume de suivre aisément puisqu'il est au moins détaché en partie de la matrice. Quand le contraire arrive, & que la matrice n'a pas donné des signes suffisans de sa contraction, il faut plutôt attendre. On ne doit jamais tirer de force le placenta. *Ruyfch* (g) a vû avec douleur pendant l'espace de cinquante ans qu'il a pratiqué l'art des accouchemens, que des femmes saines & gayes, après un accouchement heureux, ont perdu la vie pour leur avoir tiré le placenta trop ru-

(f) Tab. 3. fig. 1.

(g) Ibid. pag. 11.

dement. Hippocrate dit (h) que si l'arrière-faix ne vient point aisément, il faut le tirer peu-à-peu sans violenter, de peur que quelque partie extraordinairement tirailée, n'excite de l'inflammation. Il conseilloit qu'on n'employât que le poids de l'enfant pour faire sortir le placenta, & cela avec le plus de douceur qu'il seroit possible. Il faut mettre l'enfant, dit-il, sur de la laine nouvelle apprêtée, afin qu'elle puisse céder un peu, ou que l'on remplisse d'eau deux outres : que l'on mette la laine dessus, & le fœtus par-dessus la laine ; que l'on perce ensuite l'une & l'autre peau avec une épingle, afin que l'eau s'écoulant insensiblement par les deux petits trous, les peaux de bouc baissent & s'affaissent ; étant abaissées, le fœtus attire l'ombilic, & l'ombilic ainsi attiré, fait sortir l'arrière-faix, &c. L'ombilic étant rompu ou coupé avant le temps, il faudra de cette manière par le moyen de quelque poids convenable, tenter l'éduction de l'arrière-faix. Cette méthode est la meilleure & n'a pas le moindre inconvénient.

Quoique cette méthode d'extraire le placenta ne soit plus en usage, & qu'en tirant doucement avec la main le cor-

(h) De superfœtatione, Cap. III. Charter. Tom. VII. pag. 862.

don ombilical, on obtienne le même effet, on voit cependant par-là qu'Hippocrate a condamné toute violence.

On lit dans *Moschion* (i) de très-belles choses à ce sujet, sur-tout si l'on y ajoute ce qui est rapporté dans l'explication latine tirée du livre intitulé *de la Matrice* (k). L'on y prescrit ce qu'il convient de faire, lorsque l'arriere-faix reste dans la matrice. Je crois devoir rapporter ici le texte tout entier, les Auteurs modernes ayant à peine rien donné de mieux sur cette matiere.

Lorsque l'enfant est tombé entre les mains de la Sage-femme, si le cordon ombilical n'est pas encore coupé, la Sage-femme doit emmener l'arriere-faix çà & là, en faisant de legers mouvemens, & en examinant si on peut le faire sortir en tirant le cordon; cela doit se faire quand le placenta n'est plus attaché à la matrice, & que l'orifice est ouvert. La Sage-femme ne doit pas tirer en droite ligne, de peur d'emmener en même temps la matrice; mais si l'on a trop tardé à le faire, il faudra, après avoir coupé le cordon, confier l'enfant à une autre femme, tandis que

(i) Spach. Gynæc. pag. 4. n°. 53. & 54.

(k) Harmon. Gynæc. part. prior. Cap. XIV. n°. 7. pag. 13.

l'accoucheuse tiendra le reste du cordon pour faire sortir le placenta, lorsque la matrice se dilatera; l'on ne doit faire aucune tentative, lorsqu'elle se resserre. Mais si le cordon rompu ou coupé se retire, se cache dans l'intérieur, l'orifice de la matrice étant ouvert, alors la Sage-femme introduira aussi-tôt sa main dans la matrice; & si le reste du cordon est déjà vers le fond, & qu'il soit enveloppé avec le placenta, elle doit les saisir par quelque endroit & les emmener. Mais si l'arrière-faix tient encore au fond-de la matrice, après l'avoir détaché avec le doigt, il faudra le saisir & l'emmener en faisant quelques légers mouvemens. Les Sages-femmes ignorantes qui tirent en droite ligne, commettent fréquemment l'impéritie d'emmener aussi la matrice. Mais si l'arrière-faix ne vient point ou que l'orifice de la matrice se soit fermé aussi-tôt, de manière que la main ne puisse être introduite, ni l'arrière-faix sortir, & qu'il survienne inflammation, il faudra tout suspendre, & mettre en usage les moyens usités pour combattre l'inflammation, tels que les sucres émolliens, les cataplasmes, les vapeurs, &c. Par ces procédés, on viendra à bout de procurer du relâchement; & les corps étrangers restés dans la matrice, sortiront, tom-

beront d'eux-mêmes. Il est évident que par le mot *ferveur* employé par l'Auteur, l'on doit entendre *inflammation*, & c'est pour cette raison qu'il blâme, qu'il réprouve les autres méthodes pour l'extraction de l'arriere-faix (l). Ils employoient, dit-il, des *sternutatoires* & des *potions* pour le faire sortir, ils suspen-
doient les femmes à une échelle, ils avoient recours aux parfums, ils se servoient même des poids, &c. Nous rejettons tous ces moyens, parce qu'ils peuvent exciter de l'*inflammation*, & une perte de sang subite.

Quoique *Mauriceau* (m) ait ordonné d'extraire le placenta très-promptement par la crainte qu'il avoit qu'en le laissant, il ne causât la mort de la femme, il avertit cependant très-soigneusement de tenter son extraction avec douceur, de ne point dilater avec force l'orifice de la matrice, estimant qu'il vaut mieux laisser ce qui reste du placenta, que d'offenser la matrice. Il y a plus, il ordonne d'abandonner tout l'ouvrage à la nature dans le cas où il seroit nécessaire d'employer de la force pour extraire le placenta, & ce sçavant Chi-

(l) Ibid. n°. 9. pag. 13. 14.

(m) Traité des Malad. des Femmes gross., Liv. II, Chap. ix. pag. 252. & suiv.

rurgien a fort approuvé les injections émollientes dans la matrice , pour ramollir & relâcher son orifice , & pour opérer par la suppuration, le détachement du placenta. Il prescrit ensuite des clysteres un peu âcres , afin qu'il soit sollicité à sortir par les efforts que la femme est obligée de faire , lorsqu'elle va à la selle. Ces procédés ont souvent réussi à ce grand Maître , & l'arrière-faix est quelquefois sorti spontanément , sans que la femme s'en soit aperçue.

Ruyfch (*n*) prescrit avec grande raison , de ne point forcer , si le placenta tient trop , & de ne point dilater avec force l'orifice de la matrice , mais de laisser la femme tranquille. Car l'orifice se relâchera spontanément , & le placenta a coutume de venir au bout de quelques heures ; il ne craignoit point que la pourriture survînt , ne l'ayant jamais observée en pareil cas. Il atteste que pendant plus de cinquante ans qu'il a exercé la charge de Professeur dans l'Art des accouchemens , il n'a point vu mourir de femme en couche , du resserrement , & de la rétention de l'arrière-faix , à moins que l'on ait voulu déra-

ciner de force le placenta. Il a souvent observé, qu'après avoir été retenu dans la matrice pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, & même pendant des mois, il est à la fin heureusement sorti.

Les Payfans même & ceux qui ont soin des bestiaux, lorsqu'ils voyent les secondines du veau rester dans l'uterus, n'en augurent pas pour cela la mort de la vache (o). Au contraire ils ont constamment observé, que lorsqu'elles ne sortoient pas avec le veau, il falloit les laisser, parce qu'elles ont coutume de sortir spontanément au bout de neuf jours. Au lieu que si on les arrachoit de force, aussi-tôt après que la vache a mis bas, elles occasionnoient souvent la suppuration de l'uterus.

Brudenell Exton (p) très-habile dans l'Art des accouchemens, remarque que pour l'ordinaire, l'arriere-faix vient au bout de dix, quinze, vingt minutes; & qu'il n'est pas si souvent nécessaire d'introduire la main dans la cavité de la matrice pour l'extraire. En tirant doucement le cordon, il a coutume de suivre. Il a reconnu en outre, que l'orifice

(o) Ibid. pag. 16.

(p) *Verhandeling van de Ziekte en Sterfte van het Bundvee*, pag. 62.

de la matrice pouvoit auffi aisément se dilater, quelques heures après l'accouchement, qu'auparavant. Il dit, que s'il reste de l'arriere-faix dans la matrice (pourvû toutefois qu'il ne survienne pas une grande hémorrhagie), cela sortira spontanément, & sans aucun danger pour la femme. Il conseille cependant à l'Accoucheur, pour conserver sa réputation, de ne point quitter la femme avant la sortie de l'arriere-faix.

Il conseille pour la même raison de ne pas laisser trop long-temps le placenta, parce qu'il pourroit d'ailleurs y être retenu pendant quelques jours. Ce n'est pas qu'il en appréhende des suites fâcheuses; car voici ce qu'il ajoute: S'il survenoit à la matrice une inflammation par quelque accident, & que la femme vînt à mourir, on feroit un crime à l'Accoucheur d'y avoir laissé l'arriere-faix.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que les maux qui surviennent, lorsque l'arriere-faix est retenu dans la matrice, reconnoissent pour cause la rudesse & la violence avec laquelle les Accoucheurs ont essayé son extraction, & cela pour mettre à l'abri leur réputation, croyant, qu'il est honteux de quit-

ter la femme sans avoir tout terminé ; c'est ce qui les rend téméraires au point d'oser trop entreprendre. Hippocrate (q) a dit : *Pour faire sortir l'arriere-faix , il faut , après avoir fait prendre un sternutatoire , boucher le nez & les oreilles.* On excite par-là une grande secousse par tout le corps , & sur-tout dans le bas-ventre ; mais est-il prudent d'agiter si fortement par la sternutation , la matrice qui a déjà tant souffert dans le temps de l'accouchement ? N'en résultera-t-il pas de plus grands inconvéniens , que du séjour de l'arriere-faix ? Il ne seroit point étonnant , que ce moyen tenté inutilement , produisît de la fièvre & des douleurs dans le bas - ventre. Le même Auteur dit ailleurs (r) : *Quand l'arriere-faix n'est point sorti immédiatement après l'accouchement , il survient des fièvres , & des douleurs de bas - ventre dans le vuide des côtés.* Après sa sortie , la femme revient en santé. Mais pour l'ordinaire , ses membranes se corrompent ; elles se

(q) Aphorism. XLIX. Sect. v. Chart. Tom. IX. pag. 224. & Epidem. Lib. II. ibid. pag. 288.

(r) De Mulier. Morb. Lib. I. Cap. LI. Charter. Tom. VII. pag. 757.

détachent cependant le sixieme ou le septieme jour, ou même plus tard. Hippocrate fait cependant voir dans un autre endroit, que l'on ne doit pas tant craindre cette corruption de l'arriere-faix, dont il parle : (s) Si l'arriere-faix est resté, les vuidanges sont en moindre quantité qu'il ne convient, à moins que l'orifice de la matrice ne soit large ; le ventre devient dur & élevé, le froid, une fièvre aiguë & la douleur s'emparent de tout le corps, & sur-tout de la partie du bas-ventre qui est au-dessous du nombril ; la femme a des tranchées & sent un poids dans la matrice, comme s'il y avoit un enfant. Bien traitée, elle rejette bientôt l'arriere-faix putréfié, & elle recouvre la santé. Il n'est pas surprenant, que l'arriere-faix restant dans la matrice, l'évacuation soit moins considérable, puisque le placenta est attaché à la matrice par de grands vaisseaux sanguins, dont l'ouverture fournit beaucoup de sang.

On voit ailleurs qu'Hippocrate a compté sur la seule force de la matrice pour l'expulsion de l'arriere-faix : Lorsqu'un fœtus d'un ou de deux mois est cor-

(s) Ibid. Cap. LIII. pag. 758.

(t) Ibid. Cap. LII. pag. 757.

rompu, que les membranes ne peuvent sortir, & que la femme est foible, il faut purger son corps & lui donner de l'embonpoint; car les fœtus pourris ne sortent point, à moins que les matrices ne soient robustes & bien compactes. L'on sçait que l'on obtient plus difficilement la sortie de l'arriere-faix dans l'avortement, surtout s'il arrive peu de mois après la conception, & que pour cette raison, il reste plus souvent dans la matrice que dans l'accouchement à terme & naturel.

Il s'ensuit de tout ce que nous avons dit, que, pour délivrer complètement une femme, il faut faire sortir l'arriere-faix sur le champ, s'il est survenu une hémorrhagie considérable; puisqu'alors, il y a du danger à différer; mais en ce cas il a coutume de suivre plus aisément, étant déjà détaché en partie de la matrice; s'il n'y a point eu d'hémorrhagie, il faut attendre les signes de la contraction de la matrice; ce que l'on peut connoître en touchant le bas-ventre, comme il a été dit ci-dessus. Mais si l'orifice de la matrice est trop resserré, ou le placenta trop adhérent, il ne faut point forcer; puisque la violence causeroit plus de dommage à la matrice que le séjour du placenta, qui a cou-

tume de sortir spontanément dans la suite, plutôt ou plus tard. *Paul d'Ægine* (u) en prescrivant ce qu'il convient de faire pour l'extraction du placenta, dit : *S'il ne vient point, il ne faut rien forcer ; car peu de jours après, il se pourrit, & tombe ;* il craignoit néanmoins que la puanteur, inséparable de la corruption, ne montât à la tête & n'infectât l'estomach ; c'étoit pour obvier à ces inconvéniens, qu'il prescrivait les fumigations. Le placenta ne se corrompt pas toujours si fort. J'en ai vu un sortir tout entier au bout de trois jours, lorsque la malade urinoit, & qui n'étoit point atteint de pourriture. Il sortit heureusement, quoique toute la noble famille m'eût scû très-mauvais gré d'avoir empêché la Sage-femme de le faire sortir de force.

Les Matrones ayant coutume d'examiner très-scrupuleusement l'arrière-faix, dans la crainte d'avoir laissé dans la matrice quelque portion des membranes ou du placenta, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour leur ôter ces scrupulés ; & quand je me suis appercû que cela leur est arrivé, j'ai eu grand soin de n'en rien dire, de peur d'inquiéter la fem-

(u) Lib. VI. Cap. LXXV. pag. 93.

me en couche , ou de nuire à la Sage-femme. Car l'on a coutume d'attribuer à cette négligence tout ce qui arrive de fâcheux après l'accouchement. L'on a donc lieu de craindre que les Sage-femmes ne blessent la matrice , en la *nettoyant* trop , pour me servir de leur expression. Le très-célebre M. *Leyret* , (v) a fort judicieusement observé , que l'on trouve des élévations en forme de crêtes , quelquefois considérables , à l'endroit où le placenta étoit attaché ; la Sage-femme peut s'y tromper , & prendre ces élévations pour des restes de placenta , qu'elle ne pourroit arracher , sans déchirer la propre substance de la matrice. Je suis persuadé que ces restes doivent sortir spontanément avec les lochies , & qu'ils ne nuisent à la femme en aucune maniere ; mais quand cela arrive , la réputation de la Sage-femme , peut en souffrir , & il est du devoir des Chirurgiens de la protéger en pareil cas. L'on n'a point à craindre la putréfaction de ce qui reste , on peut la prévenir , ou s'opposer à ses effets , par des lotions convenables.

(v) Mém. de l'Académ. de Chirurg. Tom. III. pag. 229.

L'on

L'on doit sur-tout lire les excellentes choses que M. *Levret* dit à l'endroit cité plus haut, sur l'extraction du placenta (x).

Quoique le placenta soit pour l'ordinaire attaché au fond de la matrice, il est néanmoins constant, qu'il s'attache aussi à d'autres endroits; & alors il arrive quelquefois que l'uterus se contractant inégalement, retient le placenta, comme dans une cavité particulière de sa substance, (y) & que son extraction cause de la difficulté. *Peu* (z) a fait aussi la même observation, & il a considéré cette loge comme une seconde matrice destinée à contenir le placenta seulement; & dont l'orifice ressemble assez à celui de la matrice elle-même, ayant des bords épais, durs, étroits, mais en même-temps d'une surface polie; il a presque toujours trouvé cette petite cavité (quand elle se rencontre) au côté droit de la matrice, rarement au gauche. *Denys* (a) célèbre

(x) Pag. 216. 233.

(y) Ibid. pag. 222. & l'Art des Accouchem. pag. 131. & 132.

(z) Pratique des Accouchem. Liv. I. Chap. IV. pag. 35.

(a) Verhand over het Ampt der vroed Meesters, &c. Cap. III. pag. 31.

dans l'Art des accouchemens , parle fort exactement de la contraction inégale de la matrice , dans laquelle le placenta étoit retenu. Il fut appelé pour une femme qui étoit accouchée depuis quatre heures , de son premier enfant ; le cordon ombilical étant rompu , la Sage-femme ne pouvoit tirer le placenta. Elle croyoit l'avoir touché , mais un examen plus réfléchi lui fit voir que c'étoit l'orifice de la matrice , très-mol , épais & large : Ayant introduit sa main dans la cavité de la matrice , elle ne trouva aucun vestige de placenta , on appella donc *Denys* , qui ayant introduit la main dans le vagin , crut pareillement toucher le placenta , faisant faillie à l'orifice de la matrice , lequel étoit du volume d'un poing , ayant quatre doigts de largeur , & un pouce d'épaisseur. Il n'eut point de peine à faire entrer sa main ; mais il eut beau chercher , tâtonner par tout dans la matrice , il ne put trouver le placenta ; ce qui le surprenoit fort. Enfin ayant de nouveau introduit la main , il trouva un trou , qui permettoit à peine l'entrée du bout du petit doigt ; il crut que la matrice étoit percée ; il dilata prudemment ce trou avec

le doigt indicateur, le sang en sortit avec impétuosité, & il pensa que le corps mol, qu'il touchoit avec son doigt, étoit quelque intestin; il mit un second doigt avec l'indicateur, & il s'apperçut que le placenta étoit caché là; il introduisit ensuite le pouce, & ainsi il détacha peu-à-peu le placenta, & il le tira avec assez de difficulté.

Il n'est survenu rien d'extraordinaire à la femme, & sa santé s'est parfaitement rétablie.

Il est évident que ce cas est très-embarrassant, & qu'il exige les lumières & la dextérité d'un habile Accoucheur. Ne doit-on pas espérer de faire disparaître cette constriction particulière de la matrice, par laquelle le placenta est renfermé comme dans une cavité propre; *Crantz* (b) a remarqué, que si en pareil cas, la femme éprouve de nouvelles douleurs, lorsque la main de l'Accoucheur est dans la cavité de la matrice, le sac où étoit attaché le placenta, s'ouvre, s'efface presque entièrement, & le placenta vient alors aisément.

L'arriere-faix étant sorti, on met sur

(b) *Hebammenkunst*, Cap. ix. pag. 150.

414 *De l'Accouchem. difficile. §. 1321.*

la vulve un linge mollet, plié en quatre, pour empêcher l'impression du froid, qui seroit très-nuisible.

Fin du Tome VII.

